4e ANNEE 10 MARS 1931

LEVEL ONE

La Vie Intellectuelle

LES ÉDITIONS DU CERF
JUVISY * SEINE-ET-OISE

La Vie Intellectuelle

revue mensuelle

Permanence

11, rue Quentin-Bauchart, Paris-VIII^e^

Du 1^er^ octobre au 1^er^ juillet

Le lundi de 10 h. à 11 h. 30

Les autres jours (sauf le dimanche) de 15 h. à 16 h.

Abonnements pour la France et les Colonies : 30 fr.

Abonnements pour l'étranger à demi-tarif postal : 40 fr.

Ces pays sont les suivants : Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Cuba, Égypte, Équateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hollande, Hongrie, Lettonie, Lithuanie, Luxembourg, Mexique, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal et Col., Roumanie, Salvador, Serbie-Croatie-Slovénie, Suisse, Russie (U.R.S.S.), Tchéco-Slovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine, Uruguay, Venezuela.

Abonnements pour l'étranger à plein tarif postal : 50 fr.

Abonnement global avec réduction à

LA VIE SPIRITUELLE — LA VIE INTELLECTUELLE — LES DOCUMENTS

France et colonies	Étranger a demi-tarif	Étranger a plein tarif
2 revues : 55 fr.	75 fr.	85 fr.
3 revues : 80 fr.	105 fr.	125 fr.

---

* *Les abonnements partent d'octobre, de janvier, d'avril ou de juillet.*

* On ne reçoit des abonnements que pour l'année entière.

* *Pour tout changement d'adresse envoyer 1 fr. et l'ancienne bande.*

* *Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.*

La correspondance doit être adressée impersonnellement à

M. le Directeur de LA VIE INTELLECTUELLE

LES EDITIONS DU CERF

JUVISY (Seine-et-Oise)

Chèque postal : Éditions du Cerf : C. c. **Paris 1436-36**

Téléphone : **JUVISY 200**

La Vie Intellectuelle

T. X — N° 3 10 Mars 1931

SOMMAIRE

RELIGION

Joseph Ageorges. Wladimir Soloviev et Eugène Tavernier, d'après des lettres inédites 340

NOTES ET RÉFLEXIONS. *L'Orateur chrétien*, par **Jacques Copeau**, p. 361. — *Goggins dit Gog*, par **A. Lemonnyer**, p. 366. — *Pour mieux connaître l'Église*, par **E. Carton de Wiart**, p. 371. — *Jésus dieu de la Pâque*, par **C. Spicq**, p. 373. — *Le portefeuille de Lamennais*, par **Marcel Brion**, p. 377. — *1891, date mémorable*, p. 379.

ÉDUCATION

. Jaouen . . . Les méthodes et les fins en éducation 382

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Une expérience d'éducation enfantine : la Maison des Petits*, par **Marguerite Nicolas**, p. 392. — *Le IV^e^ Congrès international d'Éducation familiale*, par **René Nihard**, p. 400. — *Études sur l'éducation de l'enfant*, p. 410. — *Journée Pédagogique de Lille*, par **F.-M. Chatelain**, p. 414.

POLITIQUE

Waldemar Gurian. La crise politique de l'Allemagne 418

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Le problème alsacien*, par **Alfred Michelin**, p. 427. — *La Ligue des Catholiques français pour la Justice et la Paix internationales*, par **Jacques Maritain**, p. 433. — *La vie des journaux*, par **Folliculus**, p. 440. — *Manifeste d'intellectuels*, par **Les Philalèthes**, p. 446.

SCIENCES

André George . . L'œuvre de Louis de Broglie et la Physique d'aujourd'hui 452

NOTES ET RÉFLEXIONS. *La petite planète Eros et la distance du soleil*, par **Pierre Humbert**, p. 470. — *La vie des métaux, leurs maladies, leur thérapeutique*, par **Ernest Gallien**, p. 473. — *Mécanique, physique, chimie : deux thèses de philosophie scientifique*, par **André George**, p. 476. — *Science et vulgarisation*, p. 481.

LETTRES. ARTS

Jacques Rivière . Russes 484

NOTES ET RÉFLEXIONS. *Malaisie*, par **Jacques Madaule**, p. 510. — *Du témoignage*, par **André Pézard**, p. 514. — *Coysevox*, par **Raymond Régamey**, p. 518. — *La renaissance du Vieux-Colombier*, par **Maurice Brillant**, p. 520.

RELIGION

JOSEPH AGEORGES. *Une amitié : Wladimir Soloviev et Eugène Tavernier, d'après des lettres inédites.*

L'intérêt de ce vivant et chaud récit n'est pas seulement de nous mieux renseigner sur l'évolution religieuse de Wladimir Soloviev, mais encore de nous introduire plus avant dans les arcanes de l'âme russe dont le propre est d'être capable de tout, et dont, par conséquent, il ne faut jamais désespérer.

JACQUES COPEAU. *L'Orateur chrétien.*

Un émouvant hommage à un beau livre.

A. LEMONNYER. *Goggins dit Gog.*

On sait quel émoi vient de susciter, parmi les amis de Papini, l'article de M. Antonio Ariante : *Gog,* par l'auteur de l'*Histoire du Christ,* équivaut à une apostasie. Un peu de sang-froid et nous verrons qu'il n'en est rien.

E. CARTON DE WIART. *Pour mieux connaître l'Eglise.*

Après le « Catéchisme des Incroyants », l' « Apologie... à ceux qui croient ».

C. SPICQ. *Jésus dieu de la Pâque.*

Un fort méchant livre.

MARCEL BRION. *Le portefeuille de Lamennais.*

Où l'on verra qu'un moment Sainte-Beuve a côtoyé le christianisme.

★★★ *1891, date mémorable.*

UNE AMITIÉ

Wladimir Soloviev et Eugène Tavernier

D'après des lettres inédites

Au cours d'une étude sur le milieu de l'*Univers*, il était assez naturel de rencontrer Eugène Tavernier, neveu par alliance et ancien secrétaire de Louis Veuillot. Il était plus inattendu certes d'être introduit dans l'intimité de cet homme si attachant que fut Wladimir Soloviev. Une grande amitié unissait en effet Tavernier à Soloviev, et puisqu'il existe dix-huit lettres inédites de Soloviev à Tavernier — quelques-unes sont de la plus haute importance pour l'explication psychologique de l'évolution religieuse de l'écrivain russe — ne convient-il pas d'offrir cette aubaine aux lecteurs de *La Vie Intellectuelle* ?

Eugène Tavernier, qui présentait de prime abord une si belle apparence de correction et quasi de froideur, avait une sensibilité extrêmement délicate. Mais non seulement son « amour » fut un type d'amour chrétien, attentif et vibrant, ses amitiés elles-mêmes furent d'un nuance aristocratique. Si on doit juger un homme d'après ses amitiés, Tavernier fut grand. « Je suis un garçon à peu près comme les autres », disait modestement Louis Veuillot. C'est un mot qu'aurait volontiers répété Tavernier, mais ses amitiés lui eussent donné tort.

Dans ses amitiés, charité, intelligence, discrétion, ama-

bilité, tolérance, se mêlent en un composé très fin. Coktail déjà savant et savoureux que la liaison avec Angliviel de la Beaumelle !

La Beaumelle était un protestant, issu d'une vieille famille cévénole. Il descendait, je crois, de cet Angliviel de la Beaumelle que ses querelles avec Voltaire rendirent quasi célèbre et qui publia, avec d'ingénieuses interpolations, les lettres de Madame de Maintenon (1). Camarade de jeunesse de Tavernier, il avait vécu, avec lui, dans l'intimité de l'hôtel Fénelon, des restaurants et des bancs du Jardin du Luxembourg. Il ne cachait rien à son ami de sa vie droite et calme. Avocat, il s'était trouvé mal d'émotion, au cours de sa première plaidoirie, avait aussitôt abandonné le barreau, s'était marié fort honorablement et brassait, avec honnêteté, des affaires trop honnêtes pour rapporter. La Beaumelle, parpaillot, était le seul homme avec lequel ce bigot de Tavernier se permît des familiarités qui allassent jusqu'aux tapes amicales. Quand l'âge venu et Tavernier s'assagissant, ces cordiales bousculades disparurent, le bon La Beaumelle eu fut marri : « Tu ne m'aimes donc plus que tu ne me bats plus ! », disait-il à Tavernier.

Angliviel de la Beaumelle fut la douce et charmante distraction de Tavernier. Pour lui, notre ami se départait de sa gravité. Que d'anecdotes puériles on conterait qui éclaireraient l'âme joyeuse et simple d'un homme sérieux ! Le doux La Beaumelle était sentimental et fort attaché à ses amis. Il ne pouvait passer un mois loin de

(1) Quand M. Taphanel, conservateur de la Bibliothèque de Versailles, publia son livre sur *La Beaumelle et Saint-Cyr*, Tavernier en profita pour remarquer que La Beaumelle était d'un temps où l'on n'avait pas, comme au nôtre, le respect scrupuleux des textes. Ainsi tentait-il de diminuer la responsabilité d'interpolateur de l'ancêtre de son ami.

Tavernier, de Charles Loiseau et de Joseph Mollet sans être pris de nostalgie et sans écrire des lettres éperdues. Revenant du Midi, il trouva un jour, sur le quai de la gare de Lyon, Tavernier, Loiseau et Mollet, valises à la main, avec un chien. L'un s'en allait à Rome, l'autre à Cannes et l'autre à la chasse. D'Angliviel le chagrin fut grand, dont se repaissaient les trois gaillards. Mais, on l'a deviné, ce n'était là qu'une farce de ces gens austères... Quand, en 1907, La Beaumelle perdit son fils unique, beau garçon de 26 ans, on ne songea plus à rire. Et la peine fut presque aussi profonde chez Tavernier que chez le père inconsolable.

Plus marquée de réserve mais non pas moins vibrante fut l'amitié avec l'abbé Louis Klingenhoffen — dans l'intimité : l'abbé Louis — amitié qui présente cependant un caractère commun avec la première. Louis Klingenhoffen était, lui aussi, d'origine protestante. Il était venu de Colmar à Rome avec le corps français d'occupation. Il s'y convertit au christianisme sous la douce suggestion de Mgr de Ségur. Soldat, prêtre, aumônier de la Légion d'Antibes, précepteur du jeune Piétro Aldobrandini-Borghèse, ce curieux personnage se lia avec les Chigi, les Salviati, les Esterhazy, d'autres encore, et garda de ce contact une aimable et savoureuse élégance. Parlant à merveille l'italien, l'allemand, l'anglais, l'espagnol et le français, il était largement informé de toutes les grandes questions qui occupaient l'opinion de son temps. Il avait de la finesse, du feu, de la culture et un joli talent de conversation. Louis Veuillot l'aimait et le consultait. Mgr Pie le prit avec lui. Il devint enfin pour Tavernier un ami et un conseiller de tous les jours. On habita un certain temps la même maison. Quelques marches à gravir ou à descendre et l'on pouvait méditer et sourire de compagnie.

Or c'est dans ces deux amitiés, pour La Beaumelle et pour l'abbé Louis, que s'est observée d'abord cette charité philosophique et religieuse qui fit des relations de Tavernier avec Wladimir Soloviev une des liaisons spirituelles les plus caractérisques de notre temps. Toutes les discussions qui s'ébauchèrent avec La Beaumelle, Tavernier les reprit avec Soloviev sur un plan philosophique plus élevé et plus large. La délicatesse morale et la bonté de la Beaumelle, son intelligence éclairée par la charité, la culture de Louis Klingenhoffen, Soloviev les avait, lui aussi, avec, en plus, le génie. Or, ce génie, essentiellement russe, n'enleva rien à Soloviev de sa souplesse à s'adapter au milieu français. On eût dit même que ce Russe avait été créé de toute éternité pour être consacré, chez nous, par Tavernier et ses amis (1).

(1) Nous avons adopté l'orthographe *Soloviev* parce qu'il fallait bien choisir et parce que Soloviev a écrit généralement son nom ainsi. Cependant, dans une notice autobiographique que nous lirons plus loin, il a mis : *Solovieff*. On dit encore *Solovief*, *Solowief*, *Solowieff*, *Solov'jef*, *Soloviov*, *Soloviof*, etc...

Plusieurs études sérieuses ont paru, en France, sur Soloviev. En dehors de celle que Tavernier publia dans *La Quinzaine* en 1900 et de l'Introduction qu'il mit à la traduction des *Trois Entretiens*, il faut citer par ordre d'importance l'ouvrage de si élégante investigation du P. Michel d'Herbigny (depuis évêque d'Ilion et directeur de l'Institut Pontifical d'Etudes Orientales), *Un Newman russe : Vladimir Soloviev* (1 vol. in-16 de 336 pages, Paris, Beauchesne, 1911), écrit avec souplesse et agrément et qui contient des chapitres précieux. Dans un compte-rendu d'ailleurs très élogieux de ce livre, paru dans le *Correspondant*, Tavernier s'est élevé contre la qualification : Newman russe : beau sujet de discussion. — Un recueil de morceaux choisis de Soloviev, dans la collection des *Grands Philosophes français et étrangers* (1 v. in-16 de 220 pages, Michaux, éditeur, 1910) ; l'auteur, M. Séverac, avait déjà publié, dans *La Revue de psychologie sociale* d'avril 1908, une étude sur Soloviev inspirée par des articles russes. — Une réponse aux neuf questions de M. Soloviev par l'abbé Tilloy (in-8° de XVI-382 pages, Téqui, éd., 1889) (les neuf questions de Soloviev avaient fait grand bruit). — Les pages publiées par M. Zdziechowski dans le 8° *Cahier de la Nouvelle Journée* sous le titre : *le dualisme dans la pensée russe : Vladimir Solo-*

Charles Loiseau disait : « Soloviev se promène dans la métaphysique comme nous sur les grands boulevards, et pourtant nous avons plaisir à quitter avec lui les boulevards pour la métaphysique. » Que de fois, dans le salon russe de Madame M. K. B., en entendant le professeur V..., le professeur I..., le Docteur I..., George M. A..., d'autres encore, lancés à perte de vue dans les exposés métaphysiques, j'ai songé au mot de Loiseau sur Soloviev !

Par là on peut se rendre compte d'ailleurs que Loiseau, lui non plus, ne manquait ni d'esprit ni de culture. Collaborateur de l'*Univers*, concurrent de Viviani à l'agrégation de droit, il avait, de plus, voyagé avec intelligence et c'est à Agram qu'il avait pris femme en la personne d'une délicieuse Croate, Jenny de Vojnovic, fille du Comte Constantin de Vojnovic, professeur à l'Université.

Avec lui, se groupaient encore, pour écouter Soloviev, Henri Lorin, fondateur des *Semaines Sociales*, que tous les catholiques de ma génération ont aimé et qui ouvrait si largement les portes de son salon du Faubourg Saint-Honoré, le nerveux et truculent Joseph Ménard, mort député de Paris, Joseph Mollet, journaliste sagace, Mlle Smirnov, l'originale fille (1) de Mme Alexandrine

viev (Bloud et Gay, 1927) (l'auteur avait déjà publié des articles dans *Demain* en 1901 et 1906). — Parmi les Russes qui ont plus spécialement étudié, discuté ou admiré Soloviev, il faut mettre au premier rang le vénérable Père Boulgakov, un des esprits qui honorent le plus, avec Berdiaev, la Russie religieuse contemporaine. Le Père Boulgakov est actuellement directeur de l'Institut russe d'études ecclésiastiques de la rue de Crimée à Paris, où il fait, j'aime à le dire, le meilleur accueil aux Français curieux.

(1) Ancienne dame d'honneur de l'Impératrice, Mlle Smirnof avait beaucoup de souvenirs qu'elle contait avec verve. Elle recevait couchée sur son lit, joliment attifée et entourée de livres et de papiers. Très confiante dans sa domesticité, elle laissait pénétrer chez elle les gens les plus extraordinaires et un jour elle trouva étendu dans son salon un pauvre diable ivre-mort que la cuisinière avait trop libéralement traité... Elle laissa des papiers précieux qu'on croit

Smirnov, dont on a publié, jadis, les curieux mémoires, et la sœur d'une des princesses Troubetzkoy, et enfin A. Leroy-Beaulieu. Il y avait aussi le curé de Viroflay, mais nous en reparlerons.

Or, avec aucun d'eux, Soloviev ne se lia d'un lien plus étroit qu'avec Tavernier qu'il appelait le frère de son âme. Et peut-être chez aucun des amis français de Tavernier, ni chez Buron, ni chez le baron de Batz de Cugnac, ni chez R. de Barrau, on ne trouverait sinon la même sensibilité, du moins la même nuance religieuse de sensibilité.

Soloviev fit trois séjours en France : en 1886, en 1888 et 1893. La mort le surprit avant de mettre en exécution le dessein qu'il avait de revenir à Paris. C'est le 25 mai 1888 que Tavernier le rencontra, pour la première fois, chez la Princesse de Sayn-Wittgenstein, née Bariatynsky. Il y avait là des aristocrates du faubourg Saint-Germain, des Russes parisianisés, des écrivains, des religieux étrangers et deux ou trois journalistes triés avec grand soin. Soloviev parla de l'*Idée russe* (1) dans un français très pur.

Long et maigre, d'une longueur et d'une maigreur apocalyptiques, avec sa barbe impressionnante et ses cheveux tombant en boucles nobles sur la nuque, il était dès l'abord fascinant. Il avait un grand front et des yeux immenses. Sa voix était chaude et caressante. Son exposé donna tout de suite, au dire de Tavernier, l'impression de la puissance. Soloviev s'élevait contre toute idée nationale développée sans mesure. Il disait les devoirs d'une nation

avoir été recueillis par une de ses sœurs, princesse Troubetzkoy. Elle mourut dans une pauvreté voisine de la misère.

(1) Cette conférence fut publiée en une brochure de 46 pages, chez Perrin, en 1888. Soloviev redonna cette conférence au Cercle Catholique du Luxembourg. Parmi les assistants, il y avait ce jour-là M. Ernest Judet. — M. Jean Verdier a traduit devant moi la forte impression qu'il avait gardée de cette audition.

envers autrui et envers elle-même. Il montrait l'élite intellectuelle de la Russie partagée entre la tradition et les sollicitations occidentales, les slavophiles estimant que la Russie ne recevait rien de personne tant pour sa morale que pour sa civilisation ou sa religion et surtout n'avait besoin de personne, et les autres, au contraire prêtant l'oreille aux voix de l'extérieur, notamment à celles de la France et de l'Allemagne. Soloviev soulignait le fait que son pays soumis à l'autorité politique nationale se trouvait isolé du centre de la vie religieuse universelle. Ainsi disant, il avait, chez lui, scandalisé les croyants. En France, il surprenait en apportant à ses auditeurs le son d'une voix nouvelle. Il s'exprimait avec force : « L'idée d'une nation n'est pas ce qu'elle pense d'elle-même dans le temps, mais ce que Dieu pense sur elle dans l'éternité... En acceptant l'unité essentielle et réelle du genre humain, nous devons considérer l'humanité entière comme un grand être collectif ou un organisme social dont les différentes nations représentent les membres vivants. Il est évident, à ce point de vue, qu'aucun peuple ne saurait vivre en soi et pour soi, mais que la vie de chacun n'est qu'une participation déterminée à la vie générale de l'humanité. La fonction organique qu'une nation doit remplir dans la vie universelle, voilà sa véritable idée nationale, éternellement fixée dans le plan de Dieu... Le peuple russe est un peuple chrétien, et, par conséquent, pour connaître la vraie idée russe, il ne faut pas se demander ce que la Russie fera par soi et pour soi, mais ce qu'elle doit faire au nom du principe chrétien qu'elle reconnaît et pour le bien de la chrétienté universelle, à laquelle elle est censée appartenir. Elle doit, pour remplir vraiment sa mission, entrer de cœur et d'âme dans la vie commune du monde chrétien et employer toutes ses forces nationales à réaliser, d'accord avec les autres peuples, cette unité

parfaite et universelle du genre humain, dont la base immuable nous est donnée dans l'Église du Christ. »

Il faut bien le dire : depuis Soloviev d'autres Russes ont médité plus ou moins confusément, plus ou moins précisément sur cette politique divine, alors que nous y pensons assez peu, du côté français. Bénissons, certes, ceux qui organisent la défense de l'Occident. Mais songeons que le Christ n'est pas spécifiquement latin. Depuis que l'émigration a conduit à Paris l'*intelligentsia* russe, j'ai entendu de puissants échos de la voix chrétienne de Soloviev. Si Remizov travaille sous la lueur de la veilleuse allumée devant son icône, en regardant parfois « le fond de la mer » pendu à son plafond, si Chmelov, aux yeux retirés dans son crâne dépouillé, rêve surtout au terrible *soleil de la mort*, d'autres, artistes ou théologiens, sont penchés exclusivement sur tous les problèmes du christianisme vivant, et plus d'un, sans l'avouer encore, a l'âme tendue vers l'*Unité dans la lumière*. Tavernier n'aura pas connu tous ces désirs, tous ces cris, toutes ces pensées que nous avons surpris en tant de conversations fraternelles aux foyers admirables de l'Émigration russe. Que de fois je me suis demandé, en regardant le pieux décorateur de la chapelle de la rue de Crimée courbé sur ses cartons, quelle inspiration pouvait l'animer !... La discrétion et la charité commandent parfois le silence. Mais les cœurs peuvent se rejoindre, même ou surtout, dans le silence (1).

En 1888, Soloviev, parlant à Paris de la marche vers l'unité, ne manquait pas de courage. Il était, il est vrai, précédé d'une réputation qui piquait toutes les curiosités.

(1) On comprend que je fais allusion ici, beaucoup plus qu'à des opinions précises, à des aspirations, à des sentiments nés du contact entre catholiques et orthodoxes, de l'estime réciproque et surtout des exemples de piété.

On savait qu'à vingt et un ans il avait soutenu une thèse retentissante sur *la crise de la philosophie occidentale* ; qu'un de ses examinateurs, l'historien Bestoujev-Rioumine avait dit : « Si les espérances de cette journée se réalisent, la Russie possède un nouvel homme de génie », et que la foule des auditeurs s'était écriée : « C'est un prophète ! » On savait encore qu'à quatorze ans il était devenu athée ni plus ni moins — l'athéisme est précoce aux pays froids — et qu'il avait traversé une crise grave. Pourtant n'avait-il pas trouvé, au foyer familial, tous les apaisements spirituels, et son père, l'historien, n'était-il pas un grand chrétien? Cette lumière chrétienne du foyer russe, ce n'est que plus tard qu'elle éclairera son âme, quand il méditera sur la noble vie de son père ! Pour lors, il courait de Büchner à Strauss et de Strauss à Renan. Et voici que Spinoza l'arrache au matérialisme !... Il étudie le bouddhisme, puis la théologie catholique. Il veut connaître toutes les philosophies, apprend les langues les plus diverses et, un beau jour, se proclame apôtre de l'idéal chrétien dans une chaire de l'Université de Saint-Pétersbourg. Son appel à la fraternité inquiète l'administration qui lui interdit la parole. Il est mis à la retraite à vingt-six ans et c'est un record ! Soloviev n'avait pas craint d'indiquer le Saint-Siège romain comme le centre de l'Union des Églises !

Empêché de parler de l'Église, il parle de Dostoïewsky, avec qui il est lié.

Le Vicomte de Vogüé (1) enregistra ses premiers triomphes : « Son éloquence arrachait des acclamations à tous ses disciples, écrit celui-ci. Nous suivions avec épou-

(1) Le Vicomte de Vogüé avait très bien connu Soloviev, qu'il rencontrait dans le salon d'une dame de la Société russe, Mlle Hytrovo, pour laquelle l'un et l'autre avaient un grand et respectueux attachement. Ils se traitaient même, en souriant, de rivaux.

vante la parole audacieuse, comme on suit un acrobate sur la corde raide : quel faux pas allait le faire trébucher? Aucun! Savamment ramenée à l'idéal religieux, rassurante pour le plus rigide des conservateurs russes, la pensée côtoyait les précipices avec ces souplesses innées qui confondent toutes nos idées, dans le pays où l'on ne peut rien dire et où l'on peut tout dire. » Tous ceux qui ont connu Soloviev dans l'éclat de sa jeunesse portent les mêmes appréciations enthousiastes. Tous aussi, l'académicien Koni, l'écrivain Wédensky, M. Zdzieckowski, le professeur Sikorsky, le Prince Troubetskoy, d'autres ont dit que les profondeurs de sa vie intérieure se reflétaient sur son visage. Et j'ai recueilli moi-même les témoignages rendus au jaillissement de sa conversation, à cette verve qui lui faisait mêler l'anecdote la plus inattendue à l'exposé théologique; témoignage aussi à son audace et à sa souplesse. Sollogoub décelait même plaisamment, dans ses entretiens, des artifices démoniaques. De combien d'histoires n'illustrerait-on pas les attitudes diverses qui le caractérisent dans sa complexité savoureuse! C'est Soloviev jurant à ses amis de Paris, en des colères vite éteintes, d'aller dire son fait au Tzar! C'est Soloviev prédisant la fin du monde à un garçon de café ahuri, dans un cabinet particulier! C'est Soloviev distribuant, avec autant de simplicité que d'équité, son portefeuille à des péripatéticiennes, une nuit, au Bois de Boulogne : « Les pauvres filles, j'avais tout de suite deviné ce qu'elles voulaient. » C'est Soloviev empêché d'aller dîner chez une femme du monde qui l'a invité, parce qu'il vient de donner ses bottines! C'est Soloviev ne déjeunant pas par économie, mais gratifiant les valets de pourboires somptueux! Voilà l'homme ardent, simple et complexe, joyeux et génial, doux et tendre, bon et pieux, qui alla mourir calme, recueilli, confiant, le 31 juillet 1900, chez son ami,

le Prince Serge Troubetzkoy, après avoir lu, une dernière fois, un psaume en hébreu. En 1896, Soloviev avait reçu la sainte communion des mains d'un prêtre uniate, mais, malgré ce que pensent beaucoup de Russes, il n'avait pas voulu rompre avec l'Église orthodoxe, qui, pourtant, lui refusait les sacrements. Jusqu'au bout, dès lors, il eut les yeux tournés vers Rome et il a parfaitement résumé sa pensée quand il a dit : « J'appartiens à la véritable Église orthodoxe ; car c'est pour professer, dans son intégrité, l'orthodoxie traditionnelle que, sans être latin, je reconnais Rome comme le centre du christianisme universel. » Toute la correspondance que nous reproduisons plus loin éclaire cette position d'équilibre instable.

Fut-il un philosophe ou simplement un mystique ? Nos rationalistes universitaires lui refuseraient le premier titre que cependant lui décerne la Russie. Philosophe et mystique, à coup sûr il fut les deux, à la façon de nos grands penseurs du moyen âge. En plaçant tout sous la loi du Christ, en cherchant les fondements métaphysiques du bien, en montrant comment nous devons nous assujettir à la loi divine, c'est-à-dire à la nécessité du bien, en professant enfin que la seule véritable autorité, autorité spirituelle j'entends, est dans la religion, il s'est révélé moraliste puissant, mais encore sociologue et même homme politique. Sa propagande pour l'union des Églises et pour la suprématie du Pape n'est pas autre chose que de la grande politique humaine. Quand il a recherché quelles étaient les missions respectives de nations comme la Russie et la France, quand il a tenté d'unir ce qu'il appelle l'activité de la France et la passivité de la Russie, pour que l'une et l'autre réalisent leur destinée providentielle, il lui est arrivé d'écrire des pages d'une portée universelle.....

Quand, en 1889, Soloviev quittait la France, laissant

son manuscrit : *La Russie et l'Église universelle* à l'éditeur Savine, il confiait à Tavernier le soin de corriger les épreuves. Plus tard, après la mort de Soloviev, Tavernier traduisit les *Trois Entretiens sur la guerre, la morale et la religion* et les publia, à la librairie Plon, avec une introduction judicieuse. Or, la correspondance inédite, échangée entre Tavernier et Soloviev d'une part, nous fixe exactement sur ce rôle du correcteur et du traducteur. Je dois à Mme Tavernier la communication des originaux inédits. Une autre lettre non datée, mais que Tavernier donne comme du début de 1894, a paru dans l'introduction des *Trois Entretiens*. L'ensemble de ce dossier présente un intérêt très vif, comme on le soupçonnera d'après les quelques lettres que nous pourrons citer ici.

C'est au mois de mai 1888 que les deux amis s'étaient rencontrés pour la première fois. C'est le samedi 21 juillet de la même année que Soloviev écrit, à la fin d'un séjour chez le curé de Viroflay, la page suivante :

« Me voilà rentré dans la Ville Lumière, mon cher Monsieur Tavernier, et impatient de vous revoir. Faites-moi savoir jour, heure, endroit.

« Je vous invite solennellement à dîner avec moi, ce vendredi, le 27 juillet... C'est mon jour de nom. Mais nous nous verrons sans doute plusieurs fois avant cela. J'aurais voulu inviter aussi M. Loiseau (est-il à Paris?), M. Nemours-Godré et surtout M. Loth. Mais, pour celui-ci, je crains de troubler ses habitudes de père de famille. Dans tous les cas, j'aimerais mieux un autre jour. Quant au soir du 27, j'aurais préféré le passer en tête à tête avec vous. Du reste nous en causerons.

« Les dix jours passés à la campagne m'ont fait du bien. Si j'ai des tristesses, je n'ai plus de soucis et je regarde plus ou moins toute chose *sub specie aeternitatis* ou du moins *sub specie Antechristi venturi*.

« Merci pour les journaux. Les articles ne se ressemblent

pas entre eux, mais chacun est bon, à sa place... Je suis très reconnaissant à M. de Boursetty et à M. Nemours-Godré (me tromperais-je, par hasard, en attribuant au premier — directement ou indirectement — l'article du *Matin* et au second celui du *Courrier de Bruxelles*?

« Quant à l'excellent Père de Pascal, il a été mon compagnon de villégiature et nous nous voyons tous les jours. Il va partir, ainsi que Lorin. Mais, vous, vous ne m'abandonnerez pas jusqu'à la fin de mon séjour à Paris?

« Au revoir, à bientôt; donnez-moi vite de vos nouvelles, je vous prie.

« Votre dévoué,
« Vlad. Soloviev. »

Cette lettre précise différents détails dont on doit tenir compte, et notamment les relations avec le P. de Pascal, l'historien philosophe des *Lettres sur l'Histoire de France*, qui fut, avec H. Lorin, aux origines des *Semaines Sociales*. Elle montre également que la confiance s'établit, dès le premier jour, entre les deux correspondants.

En septembre, l'*Univers* ayant inséré un article polonais contre la Russie, dont l'auteur paraissait ignorer la position exacte des Russes à l'égard de Rome, Soloviev écrit de Viroflay :

« Mon cher Ami, je regrette beaucoup qu'on a (*sic*) imprimé dans l'*Univers* l'article cracovien sans m'en avertir. Je ne connais pas l'auteur ni son intention, mais je trouve dans l'article des erreurs incroyables et une animosité contre la Russie, que l'*Univers*, à mon avis, ne devrait pas encourager. Mais, puisque la chose est faite, je vous envoie une réfutation en vous priant de l'imprimer en mêmes caractères, mais aussi à la même place que l'article polonais, c'est-à-dire sur la première page.

« J'ai écrit à la hâte et je vous prie de bien corriger mon style. Quant au fond, il n'y a rien à changer.

« Si j'ai enlevé quelques heures au travail pressé qui

n'occupe maintenant pour réfuter un article qui ne m'at-aquait pas personnellement, cela vous prouve mon inté-êt pour l'*Univers* et le désir que ses lecteurs soient bien enseignés.

« Vendredi, je vais à Paris et passerai au journal.

« Au revoir donc, à bientôt.

« Votre dévoué, VLAD. SOLOVIEV. »

La Protestation contre une correspondance de Cracovie arut, dans l'*Univers*, le 18 et 28 septembre 1888 (1). Solo-iev y disait :

« La Russie n'est pas formellement et régulièrement éparée de l'Église catholique ; elle se trouve, sous ce rap-ort, dans un état indécis et anormal, éminemment favora-le à l'œuvre de la réunion. Les doctrines fausses et antica-holiques, enseignées chez nous, dans nos séminaires et les cadémies théologiques, n'ont aucun caractère obligatoire our le corps de l'Église russe et n'atteignent pas du tout a foi du peuple. Le gouvernement ecclésiastique en Rus-e, illégitime, schismatique et anathématisé (*lata sensen-ia*) par le troisième canon du septième Concile Œcumé-ique, est formellement rejeté par une partie considérable es orthodoxes russes (les vieux-croyants) et n'est subi par es autres qu'à contre-cœur et faute de mieux. On impute tort au peuple russe le césaro-papisme qui l'opprime et ontre lequel il n'a jamais cessé de protester. Les Pobedo-otsev et les Tolstoï représentent aussi peu la Russie que es Floquet, les Goblet et les Freycinet représentent la rance. »

Aussi Soloviev estimait-il que, pour franchir la porte du atholicisme, un Russe n'avait qu'à répudier les erreurs

(1) ... Au mois d'août 1888 Soloviev avait déjà publié, dans *Univers*, une série d'articles sur « Saint Vladimir et l'Etat Chré-en ».

anticanoniques du Saint-Synode et se soumettre modestement à l'autorité du Pape. Nous laissons aux théologiens et aux canonistes le soin de discuter l'opinion de Soloviev et de juger si les formalités seraient complètes.

A la suite de la publication de son article, l'auteur dut passer au journal sans rencontrer Tavernier, puisque, quelques jours plus tard, il lui adressait ce billet :

« Jeudi.

« Mon cher ami,

« Ayant perdu à (2 heures 1/2) tout espoir de vous voir aujourd'hui, je pars pour Viroflay. Demain, je vous attends à 6 heures 1/2, mais vous pouvez tarder d'une demi-heure. Si, par extraordinaire, vous ne pouviez pas venir tout à fait, je vous prie de me le faire savoir avant 5 heures.

« Au revoir. — Tout à vous.

« Vlad. Soloviev. »

On le voit, la camaraderie est déjà très grande. Le 4/16 octobre — il s'agit toujours de 1888 — lettre plus caractéristique encore. L'écrivain russe termine son ouvrage en français sur la *Russie et l'Église universelle*. Il en a lu déjà quelques passages à son nouvel ami.

« Mon très cher ami,

Hourrah ! j'ai trouvé la forme satisfaisante pour achever mon livre. Tout ce que je devais dire à la fin s'est arrangé d'une manière tout à fait inattendue. — Hier (lundi) je n'ai pas du tout dîné, je n'ai pris que du café noir et de l'eau sucrée et cela m'a fait du bien. J'ai écri (*sic*) depuis midi jusqu'à 11 heures dans la nuit. Le travail à faire (retrancher le superflu, accentuer l'essentiel dans ce que je vous ai lu et donner au tout une forme plus littéraire) est plus ennuyeux que difficile. J'espère que cela ne me prendra pas plus de huit jours. Ainsi suspendez votre jugement sur mon livre, et ne dites à personne que j'étais

nécontent de mon travail : on pourrait en profiter contre moi.

« La question matérielle ne va pas si bien. J'ai eu l'impudence de dire à Savine mon minimum et voilà qu'il veut gagner encore deux cents francs. Mesnard (1) m'a parlé d'autres offres, mais dans tous les cas, avec un peu de prudence et de calcul, je pourrai m'arranger pour quitter la France, sinon à mon aise du moins honorablement.

« Vous avez porté ma brochure et le *Contemporain* à la Pesse Wittgenstein, n'est-ce pas? Merci bien. Si vous voyez Mesnard, je vous prie : 1° — de lui parler de mon livre non pas d'après votre dernière impression mais d'après votre confiance en moi. Je vous donne ma parole, comme Floquet : ce que j'ai fait sera bien fait (*sic*) ; 2° — Je vous prie de lui parler franchement sur le ci-devant préfet carliste (2) : j'ai presque la certitude qu'il s'est fourré dans mon affaire et qu'il en a parlé à Savine. Mesnard le considère comme un ennuyeux plutôt qu'autre chose. Je cherche midi à quatorze heures; cependant la brochure de l'abbé apostat (3), où je suis accusé de favoriser les nihilistes et les régicides et d'insulter le Tsar (crime de lèse-majesté, peine capitale), n'est pas un soupçon mais un fait.

Adieu, écrivez-moi, je vous écrirai encore. Tout à vous affectueusement. « V. S. »

(1) Joseph Ménard, l'avocat à la Cour, devenu conseiller municipal et député de Paris, dont nous avons parlé plus haut.

(2) Probablement M. S. D. qui était d'ailleurs un honnête homme ou peut-être M. M. M.....

(3) Il s'agit des attaques du prêtre apostat Guettée qui, plusieurs années durant, poursuivit Soloviev de sa haine. La brochure était intitulée *La Russie et son Eglise*. Guettée publia, par la suite, de violents articles dans une feuille protestante : *l'Union chrétienne*, à propos de *la Russie et l'Eglise Universelle*. C'est que Guettée avait été lié précédemment avec Soloviev, qui avait songé un instant à l'associer à la composition d'un livre : *Principe de la Religion Universelle*. Le jour où cette idée évolua jusqu'à produire l'ouvrage édité par Savine, la colère de l'apostat ne connaîtra plus de bornes. Mgr d'Herbigny a souligné cette dispute.

Déjà l'obligeance de Tavernier et le désir qu'a Soloviev d'y recourir dans la plus complète mesure sont marqués ici. On verra que ni l'obligeance de l'un ni le désir de l'autre ne se sont démentis par la suite.

Quelques jours plus tard, nouvelle lettre :

« 19 octobre 88, Viroflay.

« Mon très cher Ami,

« Grand merci pour le télégramme qui a été, le lendemain, confirmé par une lettre de Savine qui m'invite à venir, mardi, causer sur la base de 1.000 francs. Je n'ai par conséquent aucune nécessité d'aller à Paris avant mardi, et, pour des causes que vous connaissez, je dois me borner dans mes mouvements au strict nécessaire. Aussi j'ai télégraphié à Ménard (1) que je viendrai mardi matin, et, si vous êtes libre, je vous donne rendez-vous chez lui à l'heure du déjeuner. Grâce à Dieu, le travail définitif va bien, comme je vous l'ai annoncé d'avance. J'ai trouvé un (*sic*) épigraphe pour mon livre. Le voilà :

..... Μαθητὴς ποιμένος ἀγνοῦ
(moi) Disciple du pasteur innocent
ὃς βόσκει προβάτων ἀγέλας ὄρεσιν πεδιόις τε,
qui paît les troupeaux des brebis sur les montagnes et les pâturages,
ὀφθαλμοῦς ὅς ἔχει μεγάλους πάντη καθορῶντας.
qui a de grands yeux surveillant le tout.
Οὗτος γὰρ μ'ἐδίδαξε... γράμματα πιστά,
Car c'est lui qui m'enseigna les écritures fidèles de la vie,
εἰς Ῥώμην ὃς ἔπεμψεν ἐμὲν Βασίλειαν ἀθρῆσαι
à Rome il m'envoya pour contempler le royaume
καὶ Βασίλισσαν ἰδεῖν χρυσόστολον χρυσοπέδιλον.
et voir la Reine en robe d'or et avec des chaussures d'or.
Λαὸν δ'εἶδον ἐχεῖ λαμπρὰν σφραγεῖδαν ἔχοντα
Et j'ai vu là un peuple ayant le cachet brillant (2)

(1) Pour la première fois, Soloviev écrit le nom correctement.
(2) Fragment de l'*Inscription* d'Abercius, évêque grec du IIIe siècle. On en trouvera le texte complet dans le *Dictionnaire de Théologie*

« Il ne s'agit pas évidemment ici de la reine Marguerite ni du peuple de M. Crispi.

« Je viens de recevoir une lettre assez drôle du baron d'Avril (1). Il me demande, entre autres, si je lui permets de se servir à l'occasion de mes termes : église désertante, disgrâce d'état, et Nabuchodonosor.

« Au revoir, mon meilleur ami.

« Votre tout dévoué.

« VLADIMIR SOLOVIEV. »

Vladimir travaille fiévreusement. Il revise et termine son ouvrage. Le 28 octobre, il écrit toujours de Viroflay :

« Mon excellent ami,

« Je viens de recevoir une petite lettre qui a produit de petits changements dans mes petits plans. Je ne viens à Paris que *mardi*, je vous invite de (*sic*) venir ce jour à 6 heures partager mon ultra-sobre repas (3, rue St-Roch) (2) après lequel je vous lirai la fin de mon livre. Quant aux nouveaux passages dans la partie que je vous ai lu (*sic*), vous les verrez dans les épreuves. Il faut que notre lecture soit courte, parce que, vers 9 heures 1/2 je dois aller chez Ménard — avec vous, si cela vous convient. Il m'a été impossible de choisir une autre heure. Mercredi, je porterai le manuscrit à Savine (*Monsieur* Savine) et reviendrai le soir à Viroflay pour écrire ma préface et la lettre à l'Empereur. Samedi, je vais, avec le curé, à Chartres et dimanche — déménagement définitif de Viroflay.

Catholique de Vacant et Mangenot, à l'article : *Abercius*. La publication de ce dictionnaire étant postérieure à la lettre de Soloviev, celui-ci a donc pris son texte — qui d'ailleurs diffère de deux ou trois mots de celui de Vacant et Mangenot — à une source plus directe. Soloviev n'avait pas accentué sa citation : c'est nous qui le faisons ici. Je ne sache pas que Soloviev ait utilisé cette épigraphe ; je ne la trouve ni au titre ni à aucune des pages de son livre.

(1) Publiciste, un des collaborateurs de la *Société bibliographique*.

(2) Dans le petit hôtel où Soloviev avait une chambre.

« Rappelez-moi, je vous prie, de vous dire quelque chose concernant l'*Univers*.

« Au revoir mardi.

« Tout à vous.

« VLADIMIR SOLOVIEV. »

J'ai voulu revoir Viroflay, où le grand écrivain avait passé les derniers mois de son séjour en France. Dans la petite église surbaissée, l'or des boiseries brille sous les rayons d'une lumière parcimonieuse. Des vitraux modestes dispensent leurs reflets à des tableaux qui ne seront jamais des chefs-d'œuvre. Sur une plaque de marbre noir, une inscription invite à s'approcher : justement il est dit que le Curé Croiset, celui-là même qui conduisait Soloviev en pèlerinage à Notre-Dame de Chartres, mourut le 1er janvier 1889. C'était un honnête curé, un curé comme beaucoup d'autres, charitable et sans prétention. Son presbytère, avec ses neuf fenêtres dans sa façade effilochée comme une vieille soutane, n'a pas changé. Il n'a rien perdu de sa très humble dignité. Autour de lui des ruelles serpentent et de vieilles petites maisons rendent encore témoignage qu'il y a quarante ans, Paris était loin de Viroflay.

J'aurais voulu pénétrer dans ces murs qui enfermèrent Soloviev, aux heures de son travail. Mais close la porte! Envolé M. le Curé! Envolé pour quinze jours! Parti, M. le Vicaire!

Close aussi la grille de *Bon Repos*, la propriété de M. Leroy-Beaulieu, où se rendit Soloviev à la sortie du presbytère : Une longue maison au toit gris, parmi les grands arbres, sur la route de Versailles! Le lierre a envahi les troncs. Un saule se penche sur le petit bassin aux eaux vertes, où les feuilles mortes voguent au gré de la brise. Un épouvantail à moineau, svelte et maigre

comme Voltaire en robe de chambre, un épouvantail vêtu d'un pyjama détrempé et coiffé d'un vieux chapeau, étend ses bras lamentables sur un coin du jardin. Je sonne à la porte cochère. La cloche tinte tristement. J'attends le cri d'un paon oublié dans la volière, mais rien ne bruit. C'est la solitude, le souvenir et le silence ! Mieux vaut ainsi.

J'ai voulu revoir encore certaine terrasse du Couvent des dominicaines de Sèvres où, maintes fois, Soloviev et Tavernier sont allés bavarder, le dimanche avec le P. Xavier Faucher (1), l'aumônier, qui, lui aussi, connaissait et aimait la Russie. Mais le couvent a été vendu ; la terrasse a disparu. Seul, dans un logis discret, au fond d'un jardin fleuri, le P. Xavier Faucher se souvient encore des chers entretiens des trois amis. Il dit, avec des mots précis et lents, l'ardeur spirituelle de Soloviev et les jugements mesurés de Tavernier : « Plus d'une fois, me racontait-il, j'ai d'abord été très étonné de la position religieuse de Soloviev. Puis, peu à peu, j'ai compris toute la noblesse de son apostolat. C'était un grand cœur et un grand esprit. »

La Russie et l'Église Universelle terminé et déposé chez un éditeur, l'auteur n'avait plus qu'à regagner son pays. S'est-il rendu compte tout de suite de la place considérable que ce séjour tenait dans sa vie intellectuelle ? Il semble bien en effet que c'est Paris qui marqua la date la plus fameuse de son évolution. Soloviev précisa toutes les idées qui n'avaient encore flotté qu'en germes dans son puissant esprit. Il prit conscience de ses tendances et alla jusqu'au bout de sa pensée.

Enfin, il donna une forme française, occidentale, à

(1) Le P. Xavier Faucher est mort en décembre 1930, c'est-à-dire depuis que ces lignes ont été écrites.

ses exposés en choisissant notre langue pour s'exprimer : ce n'est pas peu de chose ! Les articles de l'*Univers*, la brochure sur l'*Idée russe*, son grand livre enfin, sont, dans l'œuvre du maître, comme un îlot verdoyant sous le soleil.

Il saute aux yeux que Tavernier fut mis providentiellement sur la route du grand écrivain pour lui apporter l'encouragement de son amitié, la lumière de son bon sens et toute cette nourriture sentimentale et spirituelle sans laquelle il est si difficile de soutenir un long effort.

JOSEPH AGEORGES.

NOTES ET RÉFLEXIONS

L'Orateur chrétien

Quand elle est maniée de main de maître, la théorie d'un art, quel qu'il soit, découvre toujours, en sondant ses propres principes, les assises communes à tous les autres arts. L'expérience vraie du particulier s'épanouit dans la notion de l'universel... C'est ainsi que le Père Sertillanges autorise le profane à participer aux enseignements qui découlent d'un sujet sacré. Son livre est le livre d'un maître, dans toute la force du terme. J'entends par là qu'il est plein de science à la fois et de charité. Nous serions tentés de croire que sa portée nous dépasse. Nous nous apercevons aussitôt qu'il ne tend pas à nous confondre, mais qu'il s'applique à nous élever. Des buts sublimes y sont proposés, mais les moyens y sont fournis, avec patience, avec clarté, qui permettront d'y atteindre, ou du moins de s'acheminer dans leur direction. Livre d'édification et de méthode, de recherche et de doctrine, de technique saine et de grand art, d'information humaine et de haute piété, — parole « vraie, directe, vive », parole d' « un vivant qui parle à des vivants ».

***

Il est émouvant de voir un ministre de Dieu, un représentant du Christ sur la terre prendre humblement la mesure de son ouvrage, comme le plus terrestre des arti-

sans ; et ce pêcheur d'hommes, comme s'il n'était qu'un pêcheur de poissons, s'instruire à tisser le filet, à le disposer sur l'épaule, à le lancer sur la surface, à le tirer des profondeurs...

« L'œuvre d'art procède de l'imagination et des sentiments, elle ne procède pas des règles. Mais pour qu'il y ait œuvre d'art, il faut que l'imagination et le sentiment aient à leur service un ensemble de règles *acquises*, de règles *immanentes,* qui ne sont pas du tout des recettes, qui sont un pli de notre âme, une façon pour l'esprit de se mouvoir et, se mouvant d'un mouvement juste, de créer. C'est ce qu'on appelle en scolastique un *habitus*, c'est-à-dire un art interne, qui devient d'autant plus parfait, d'autant plus efficace qu'il est plus inconscient. »

Par ces justes paroles, qui sont de simple bon sens pour un esprit formé mais auxquelles un disciple neuf reste sourd si longtemps, le Père Sertillanges met en garde l'orateur chrétien contre une prétention qu'il pourrait avoir à la collaboration constante et gratuite de l'inspiration, fût-elle surnaturelle. Il dit au frère prêcheur : l'Esprit souffle où il veut, mais il souffle plus fort et plus librement dans une âme préparée ; Dieu fait monter la sève et forme le bon grain, mais il appartient à l'homme d'ameublir la terre et de la désencombrer d'ivraie ;... *tout dans la parole sacrée est sacré... c'est la prédication qui a créé l'Église... nous sommes des envoyés...* mais ne dédaignons pas d'apprendre notre métier d'hommes de Dieu. *Si nous étions Notre-Seigneur ou saint Paul, ou seulement saint Augustin, saint Vincent Ferrier ou le Curé d'Ars...* oui, mais nous sommes de pauvres hommes, peut-être point habités d'un feu assez ardent pour qu'il dévore les imperfections d'esprit, de cœur, de corps, de bouche et de souffle par lesquels nous sommes trop souvent empêchés d'atteindre à l'expression parfaite et convaincante de ce qui est en

nous, qui voudrait et ne peut pas toujours se communiquer à l'oreille puis à l'âme de ceux qui nous écoutent. Alors, soyons dans notre profession comme en toutes choses des hommes de bonne volonté. Ne comptons pas trop sur les ailes d'un ange, même pour accomplir un céleste voyage. Faisons à petits pas notre chemin. Divisons l'espace en autant de degrés qu'il se peut. Appelons à nous les moyens de cette technique qui est la bien-aimée servante de l'art, et sa digne épouse. Ayons souci de neutraliser par exercice, connaissance et réflexion, les mille infirmités certaines et prévisibles accidents qui font échec à notre sincérité. N'attendons enfin de l'Esprit que la récompense de notre travail. C'est le métier qui fait son lit à l'inspiration.

Et, comme un maître qui connaît parfaitement tous les secrets dont il parle, comme un vrai praticien, le Père Sertillanges entre pour son lecteur dans l'exposé minutieux d'une méthode mêlée de précepte et d'exemple, d'analyses et de formules, et qui traite de toute chose enseignable : tenue corporelle, respiration, voix, débit, culture particulière et générale, choix des sujets, élaboration du discours, style de l'orateur, mémoire, action, etc., etc... On trouvera même, en appendice, un tableau des voyelles et des principaux cas de prononciation. L'auteur ne se borne pas à livrer tout ce qu'il sait de science directe. Il cite en témoignage ce qu'il a lu ou entendu, de toute source, de toute autorité, sacrée ou profane. Ces citations nombreuses, qui font écho à la pensée du maître, éclairent souvent son discours. Elles l'encombrent un peu, parfois. C'est la seule réserve que j'ose. Pour la compétence technique, je ne la trouve jamais en défaut sur les points où mes propres notions pouvaient autoriser des remarques.

*
* *

Le métier parfait et parfaitement assimilé, non seulement il ne se montre pas, mais il permet à qui le détient de l'oublier complètement. Un jeu de réflexes infaillibles assume secrètement tout le travail et laisse à l'artiste en action la liberté, le détachement qui lui donnent un air d'improviser tout ce qu'il fait. Maîtriser l'art de la parole. C'est afin de n'être plus retenu de se donner complètement, corps et âme, à l'émotion de ce qu'on sent, à la vérité de ce qu'on dit. Et la leçon technique, si pointilleuse qu'elle soit, prend un caractère sublime, si l'on pense qu'elle est pour aboutir à l'interprétation d'un rôle divin.

Ce rôle, je ne pense pas que le Père Sertillanges en ait omis le moindre trait. Ici, je ne suis plus du tout qualifié pour le suivre. Pourtant je me rendrais coupable d'ingratitude si je ne disais pas à quel point m'ont touché certaines pages de ce livre. Et, par exemple, celles où l'on voit l'esprit de l'orateur s'établir en Dieu, dans l'oraison, qui est la source de tout, qui est l'expérience suprême, la seule réelle, la seule universelle, à l'abri de toute passion qui « nous ferme à la vérité et nous empêche de voir ce qui est devant nous »... « Le monde n'éclate en sa vérité que pour celui qui le quitte, pour celui qui, ayant su se distinguer, se séparer, a maintenu son regard « frais » comme disent les artistes, et bien présentes les normes de ses jugements. » D'où la nécessité du silence, de la solitude, de la contemplation comme nourriture de l'apostolat, du réapprovisionnement en Dieu, afin de « surabonder » comme dit saint Bernard, et de ne point « gaspiller son trésor » (*Serm. XVIII, 2, 4*).

Le Père Sertillanges écrit encore : « Toute élévation vers l'intérieur, tout regard jeté au dedans est en même temps un regard jeté vers le véritable monde extérieur ».

C'est ce qu'ont tant de mal à comprendre les incroyants : que Dieu ne nous bouche aucune avenue du monde, qu'il donne à nos yeux couleur au paysage, relief à toute créature, et qu'en Lui nous trouvons principe de tout discernement, de toute « distinction »... « *Personne*, dit Tauler cité par Jacques Maritain dans son précieux petit livre « de la vie d'oraison », *personne n'entend mieux la vraie distinction que ceux qui sont entrés dans l'unité.* »

* * *

Je pourrais multiplier les extraits. Qu'on se reporte au livre. Mais, avant de le fermer, j'y recueille cette description de l'éloquence du Sauveur : « Il a su allier, toutes les fois qu'il le fallait, la charité et les sévérités vengeresses, le ménagement tendre et la hardiese apostolique... Il a pratiqué cette double fidélité : *au vrai et à l'homme, au bien et à la fragilité.* » Et je lis, plus loin : « tout adapter à la faiblesse sans rien amoindrir... patience de surseoir à ce qui n'aiderait pas... »

Le passage est couronné par cette citation de la liturgie de Noël : « *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei.* »

Comme ces vérités sont pleines ! Qu'elles ont d'assiette et de poids ! Qu'elles vont loin dans l'âme ! Elles ne peuvent briller à nos yeux sans en tirer des larmes... « Le zèle consacré au prochain doit commencer par le respecter. » Il suffit d'avoir compris cela — ce qui s'appelle comprendre — c'est-à-dire d'en être pénétré, pour ne plus chercher à tâtons le chemin qui mène à l'homme. Il suffit d'emprunter une parcelle de cette délicatesse divine pour démêler ce tas de ronces où plus d'un cœur est enseveli. « Pourquoi — dit saint Bernard — ce petit enfant qu'un serpent a mordu fuit-il votre conscience de prêtre, au lieu de s'y

précipiter, comme il ferait dans le sein d'une mère? Si vous êtes les hommes de l'Esprit, *spirituales*, relevez-le, et le recevez en esprit de douceur; *autrement il mourra dans son péché et vous entendrez Dieu vous réclamer son sang.* » (*Serm. XXIII, 2.*) Pensons à quel point nous ne savons pas vivre, à quel point nous sommes maladroits, grossiers, stupides, à quel point nos meilleures intentions sont entachées de prétention et paralysées par l'impiété. Ce qu'on appelle, dans le monde, franchise ou sincérité, si la charité ne l'accompagne, n'est qu'un exercice de la vanité, un affront stérile fait par notre amour-propre à celui d'autrui. C'est moi que j'aime, c'est à moi que je fais plaisir en montrant ma lucidité, en exerçant ma sincérité *contre* mon prochain. La vertu qui nous gardera de ces excès porte un beau nom : discrétion... « *matrem virtutum discretionem... tolle hanc et virtus vitium erit* ». (*S. Bernard, Serm. XXIII, 8; XLIX, 5*).

JACQUES COPEAU.

Goggins dit Gog

Papini vient de sortir de l'Église en claquant les portes! D'anarchiste, jadis, il était redevenu chrétien. Le voici retourné à l'anarchie. Telle est la rumeur qui court en certains milieux et dont M. Aniante fait part aux lecteurs des *Nouvelles Littéraires*. « Aujourd'hui, écrit-il, il sort comme un lépreux du temple du Christ où, depuis plusieurs années, il priait agenouillé, pendant que ses éditeurs faisaient des affaires d'or en spéculant sur sa conversion; il sort avec son énorme face de Béelzébuth, le nez coiffé d'un gros lorgnon, hurlant blasphèmes et injures contre la Mère Église et ses dogmes; alors les critiques s'insurgent et les prêtres écument. »

Rien que cela! Qu'est-il donc arrivé, grand Dieu? — Ce qui est arrivé? Lisez Gog (1). — Je l'ai lu. Quel massacre! C'est un jeu auquel je n'aimerais pas de jouer et dont le spectacle même ne me plaît qu'à moitié. Papini, lui, y excelle. Quel beau massacre d'idoles! Mais où sont les blasphèmes contre la Mère Église et ses dogmes? — Vous prenez donc au sérieux l'artifice de Papini écrivant qu'il ne saurait approuver ni la conduite de Gog ni la mentalité de ses interlocuteurs? — Eh! Comment le pourrait-il? La seule difficulté de les mettre d'accord entre eux le lui interdit. — Il ne s'agit que de Gog. Gog est Papini lui-même. — Vous le dites, Monsieur, et Papini le nie. « Tout mon être actuel, renouvelé par le retour à la Vérité, ne peut qu'abhorrer en bloc ce que Gog croit, dit ou fait. » Qui dois-je en croire, de Papini ou de vous? Vous parlez d'artifice. Le contexte de subtile fiction littéraire où se lit la déclaration que je viens de rapporter ne saurait en obscurcir le caractère. Ce n'est point ici conventionnel propos d'écrivain mais parole d'homme. Souffrez, Monsieur, que j'en croie Papini.

Gog n'est pas Papini. Ce demi-sauvage, né d'une mère Maorie et d'un père européen de nationalité inconnue, parti de rien est devenu milliardaire sans cesser pour autant d'être un demi-sauvage. Ne disons pas qu'il incarne cette civilisation américaine dont G. Duhamel pense peu de bien. C'est assez d'y voir l'un de ses représentants possibles et monstrueux. Tôt retiré des affaires, bien pourvu de ressources et tout à fait dépourvu de scrupules, le voilà qui prétend s'initier à ce qu'il appelle la culture et jouir d'elle, en milliardaire. Il porte dans cette entreprise, avec une totale incompréhension des valeurs spirituelles, les dons et les tares possibles de l'homme d'affaires américain. Il entend ne pas se laisser berner. La passion de la démesure le possède. Il a l'extravagance dans le sang. Son a-moralité est absolue. A mesure

(1) Giovanni Papini, *Gog*, Valecchi editore, Firenze.

que sa décevante expérience se développe, s'accroît en lui le déséquilibre moral et mental. Tout à l'heure, il mourra fou. Mais à Papini, qui l'a rencontré dans une clinique, il laisse, fragmentaire et en désordre, le journal de sa vie misérable. « Lisez, me dit-il, ce sont des feuillets que j'ai sauvés lors de mon dernier débarquement. Il y a là-dedans quelque chose du vieux Gog. Pour moi, le jour est arrivé que plus d'un soleil éclaire. Je vous cède au meilleur compte les défroques de la nuit (1). »

Non, Papini n'est pas Gog. Entendez comme il le juge : « Pour le dire d'un mot, Gog est un monstre... »

Pourquoi, alors, en a-t-il fait le héros de son livre? Voici : « Mais en la personne de ce cynique, sadique, maniaque, hyperbolique demi-sauvage, j'ai vu une sorte de symbole de la fausse et, pour moi, bestiale civilisation cosmopolite et je l'exhibe au lecteur d'aujourd'hui en la même manière que les Spartiates montraient à leurs fils la honteuse ivresse d'un ilote. » Et encore : « Il reflète, en les exagérant, certaines tendances modernes. Cette exagération même sert le but que je me suis proposé en publiant les fragments de son Journal. Ainsi agrandies jusqu'au grotesque, on discerne mieux les secrètes maladies spirituelles dont souffre aujourd'hui la civilisation. Je n'aurais pas publié ces feuillets, si je n'avais cru rendre service à ceux qui les liront. » On n'est pas plus explicite. Qui voudrait mettre en doute la sincérité de ces propos? Et qui en a le droit?

Laissons donc Gog à son rôle, qui n'est pas de traduire les sentiments personnels de Papini, mais de servir son dessein de moraliste.

Je n'imagine pas que personne prétende identifier avec la civilisation catholique cette civilisation cosmopolite

(1) « Leggette, — mi disse, — son fogli che ho salvato nell' ultimo sbarco. Qui dentro c'è qualche pezzo del vecchio Gog. Ormai è arrivato per me il giorno che spunta più d'un sole e cedo col massimo sconto i cenci della notte. » Quelle admirable langue!

nsi clouée au pilori. L'absurdité passerait la mesure permise. Cette hypothèse sans intérêt n'est ici énoncée que pour introduire une observation, à ce qu'il me semble, de plus de prix. Les Deux Mondes, le Nouveau et l'Ancien, toutes les races, ont fourni à Papini des spécimens diversement caractéristiques, de cette culture cosmopolite. Les pays de vieille civilisation latine ne font pas exception. Ramon et le duc Hermosilla de Salvatierra sont des Espagnols. Le comte de Saint-Germain est un Français. Je ne puis croire que Carmihiel, rencontré à Nice, en soit un. Caccavone est italien. Cela fait quatre en tout. C'est peu, en comparaison du gros contingent anglo-saxon, germanique, juif surtout. Encore le cas de ces hérétiques latins semble-t-il, en général, bénin. Ramon est un aimable loqué et qui, peut-être, s'amuse. Salvatierra est un inoffensif maniaque de l'orgueil nobiliaire. Saint-Germain est Immortel. Il n'y a que Caccavone, le « métasophiste », qui chaque année procrée un livre et un fils, un livre toujours pareil, un fils toujours différent, pour lequel Papini se montre féroce. On a, en somme, l'impression d'une secrète prédilection pour l'esprit latin, pour la culture et la tradition latines et catholiques.

Et ceci nous aide à bien entendre la dernière parole du vieux Gog : « Ne serait-ce pas là la vraie nourriture de l'homme? Ne serait-ce pas là la vie véritable? » La glose de M. Aniante est étrange. La voici : « Le pain, peut-être ne reste-t-il que le pain comme unique nourriture de l'homme, comme unique vérité du monde. Je n'ai jamais goûté une saveur aussi riche et aussi suave que celle du pain. Est-ce vraiment le véritable aliment de l'homme et sa vraie vie? » Mais, Monsieur, vous avez mal lu et commettez un énorme contresens. Il y a d'abord : *questo*, à savoir le pain que vient de lui donner la petite gardeuse de vaches, ensuite : *questa*, c'est-à-dire cette vie de la douce enfant. Que vient faire ici votre exégèse matérialiste? Veuillez considérer bien plutôt que ce pain bis est celui de la montagne d'Arezzo et que cette vie est

celle d'une simple fillette toscane, en présence de laquelle le vieux Gog éprouve une sorte d'éblouissement.

A quoi rime votre larmoyante (?) conclusion : « Ce sont les dernières paroles de son héros Gog. Elles sont remplies d'une infinie tristesse et j'éprouve pour Papini une énorme peine. Cet écrivain, avec toute sa célébrité et tous ses millions, tout en restant jeune encore, se croit l'homme le plus blasé et le plus désolé de toute la terre. Il mord rageusement la poussière et pleure comme un enfant. » Laissez-moi rire, M. Aniante. Dans le n° de janvier d'une Revue vaticane, Papini vient d'écrire : « N'étaient ces coups secs de hache qui me font mal au cœur (demain il y aura un arbre vivant de moins), je n'aurais pas (dans son domaine toscan) de quoi nourrir ma vorace hypocondrie. » Vous le voyez, M. Aniante, son état n'a rien d'inquiétant. Tranquillisez-vous, de grâce.

« Ma vorace hypocondrie ». Ne vous le disais-je pas? Elle se satisfait à plein dans Gog. Ce livre atroce est « le bréviaire du pessimisme ». Ce n'est pas un livre de chrétien. Qui l'a écrit s'exclut lui-même de l'Église catholique. — Que me chantez-vous là, M. Aniante? Si Papini y avait abordé le thème social ou le thème moral, je ne sais s'il y eût toujours gardé l'exacte mesure. Mais il est remarquable qu'il ait cru devoir s'en abstenir. Dirai-je toute ma pensée? Gog ne me paraît pas si méchant. Quelques chapitres en sont durs, vraiment. Pas beaucoup. Il y en a un dont j'aimerais mieux, personnellement, que Papini ne l'ait pas écrit. C'est celui qui a pour titre : *Cent cœurs*. Vous y êtes cruel, Papini. Ayez pitié, s'il vous plaît, de notre pauvre cœur d'hommes et du vôtre. D'autres trahissent les violences, surtout littéraires, d'un tempérament, d'un métier, d'un style. Mais que d'exécutions pleinement justifiées, celle d'un Freud par exemple!

A côté de cela, que d'ironie légère et parfois presque gaie en la présentation caricaturale des snobismes et des charlatanismes divers, de ces cent variétés d'insanité, plus risibles souvent que criminelles, qui font la principale

matière des expériences de Gog et de son journal ! Maints chapitres sont de purs chefs-d'œuvre d'humour, celui, par exemple, qui s'intitule : *Profondeur chinoise*, et qui n'est que d'une page. Bréviaire du pessimisme ! Que vous êtes impressionnable, M. Aniante ! Ne seriez-vous pas hypocondriaque vous-même ?

Papini écrivain est demeuré le même. La foi recouvrée n'a pas changé son tempérament littéraire ni sa sensibilité d'artiste. Le jeu de massacre est son jeu. Chrétien désormais, il continue de le jouer au service de son nouvel idéal. C'est un beau massacreur de laides idoles. Chacun son don. Ce rôle lui va mieux que celui de thuriféraire des saints, où il lui arrive de se montrer maladroit.

Il écrivait tout récemment : « C'est pourquoi nous devons beaucoup de reconnaissance aux athées : ce sont des ilotes de la Jérusalem chrétienne. » Aux athées et à ceux qui nous les font voir tels qu'ils sont. Le « vieux Gog » nous fait plus tendrement chérir la petite gardeuse de vaches des hautes vallées toscanes et cette vieille civilisation latine et catholique dont il me plaît de la considérer comme le symbole charmant.

Rome.

A. LEMONNYER, O. P.

Pour mieux connaître l'Église

Nombreux sont ceux qui, étant membres de l'Église, en connaissent peu la doctrine ; leur instruction religieuse ne fut qu'élémentaire : elle fut arrêtée à l'âge où la réflexion personnelle aurait rendu possibles les fortes convictions, où le développement intellectuel aurait permis ne dépasser la mémorisation de formules toutes faites. A ces hommes, dont la foi souffre d'anémie, on voudrait souvent pouvoir recommander la lecture de l'un ou

l'autre livre. Mais que d'obstacles entravent ce choix ! Les ouvrages de doctrine religieuse ont presque toujours une allure trop uniquement livresque : ils sont très utiles à ceux qu'une obligation professionnelle astreint à pareille étude ; mais quant à se faire lire par un laïc tout simplement désireux de mieux penser sa foi, ils n'y arriveront jamais, ou si rarement. De plus, il n'est pas rare que ces livres semblent tout ignorer de la mentalité contemporaine ; ils respirent l'intolérance et même une certaine inconscience des dispositions qui, en d'autres esprits, font naître d'autres conceptions de la vie : c'est violemment heurter le contemporain cultivé que le contact de la science d'aujourd'hui a profondément imbu de relativisme.

Prenez l'*Apologie... à ceux qui croient* (1), du R. P. Dom Hilaire Duesberg, moine bénédictin de Maredsous ; vous n'aurez à y relever aucun de ces défauts : c'est un livre extraordinairement sympathique. Rien de livresque : l'auteur s'adresse au fidèle de bonne volonté « qui souhaite faire raisonnablement ce qu'il faut... et néanmoins manque d'information », et il l'invite à réfléchir sur la doctrine qu'il pratique. Il y réussit grâce à une observation très sagace de ce qui fait le bagage doctrinal du croyant moyen, grâce à un talent de présentation littéraire qui entraîne irrésistiblement à continuer la lecture une fois commencée, grâce enfin à un souffle de charité chrétienne bien authentique.

Voyez ce petit tableau choisi entre cent : « Les chrétiens sont unanimes à estimer l'état de grâce, et ils le prisent par-dessus tout... A vrai dire, leur considération pour la grâce sanctifiante, si haute qu'ils la fassent, reste souvent inférieure à son mérite. Ce qu'on apprécie surtout en elle, c'est un état de convenance morale, ou de sécurité légale. On est en règle, comme le bon citoyen qui paie ses contributions, ou le voyageur dont la valise

(1) Paris, Desclée-De Brouwer.

e recèle ni tabac, ni dentelles : on tient son droit d'en-rée au ciel. Ainsi conçu, l'état de grâce est une police l'assurance pour l'autre vie (p. 27). » Cette allure vivante, ous la retrouverez sans cesse au cours du livre.

Toujours aussi, au souci de faire comprendre toute l'é-évation de la révélation chrétienne, s'allie la préoccupa-ion de montrer comment cette sublimité respecte toute a nature humaine en l'élevant : si bien qu' « il n'y a rien l'aussi divin, sur terre, que l'Église, parce qu'il n'y a rien l'aussi parfaitement humain, en sorte que Dieu seul, otre créateur, pouvait être notre réparateur, et qu'Il a eul pu fonder cette religion où la hauteur des vues s'allie la souplesse des moyens, et où le sublime de la Divinité ejoint la bassesse de l'humanité » (p. 33).

Toute cette description de l'harmonie du divin et de l'humain dans l'Église trouve sa raison d'être dans le mys-ère de l'Incarnation. L'Église tient bien plus intimement son auteur que toute autre société humaine à la person-alité de son fondateur : l'Église, c'est Jésus-Christ, mais Jésus-Christ répandu et communiqué, disait Bossuet. *L'Apologie* de Dom Duesberg est tout entière dans le commentaire de cette définition.

N'est-ce pas assez pour dire que ce livre se fera lire et era beaucoup de bien ?

Malines.

Ét. Carton de Wiart.

Jésus dieu de la Pâque

Il est un mérite que l'on ne peut dénier à la collection *Christianisme* publiée sous la direction de M. Couchoud, 'est l'unité d'esprit, de méthode... et celle des conclusions. La divinité du christianisme étant une erreur si manifeste ju'elle ne saurait être discutée, il s'agit d'expliquer Jésus

et son œuvre. La tâche est d'autant plus ardue que les textes du Nouveau Testament sont considérés comme des légendes et ne sauraient fournir une documentation historique valable (1). Alors on a recours aux hypothèses les plus fabuleuses et c'est ainsi qu'un certain Jean Pain — dont on chercherait vainement le nom dans le monde de l'exégèse ou de la critique — nous explique que le christianisme n'a gardé de l'héritage juif que la fête de Pâques, et a construit sur ce seul élément toute une religion nouvelle, religion à mystère bien entendu ! Aussi cette fête pascale renouvelée est-elle le centre d'un culte d'union à un Dieu mort et ressuscité, l'Agneau Pascal, Jésus (2).

Que le christianisme soit bien une religion à mystère, au sens qu'a cette expression en Histoire des Religions, qui en pourrait douter ? « Au premier examen, on peut découvrir en lui, à un degré extrême, la nature fondamentale des mystères » (p. 24). La démonstration est aussi aisée que l'affirmation ; la phrase citée continue : « comme eux, il se développe indépendamment des patries... Puis, comme les mystères, le christianisme, arrivé à un état parfait, s'intégra à l'empire romain, sous le règne de Constantin... Une sagesse enseignée aux parfaits (*teleioi*) paraît bien désigner une doctrine mystérieuse réservée à des initiés. Le mot *teleioi* se trouve, en effet, employé dans ce sens par les hermétiques et les Eleusiniens, etc... » (p. 24-26). Et voilà pourquoi votre fille est muette. Comme tout l'exposé repose sur ce postulat essentiel, on peut juger de la portée de l'ouvrage. Tout est de cette force. Aussi, plutôt que d'entreprendre une critique fastidieuse et inutile de chaque partie de la thèse, il sera plus suggestif de poursuivre ces citations.

(1) C'est sans doute pour ce motif que l'auteur ne craint pas de leur donner une date très ancienne ; l'Apocalypse serait de 90-96 et les épîtres de S. Paul de 50 à 60 (p. 180). Puisque l'auteur se sépare ici de presque tous les critiques indépendants, on eût aimé qu'il donnât les raisons de son juste choix.

(2) *Jésus dieu de la Pâque*, par Jean Pain. Éditions Rieder.

Faisons d'abord la remarque suivante, suffisamment révélatrice de l'esprit du livre : L'auteur cite parmi les principales « figures de Jésus... esquissées depuis l'établissement de la science des religions... celles de Rousseau, de Lessing, de Baur, de Strauss, de Cabet (1), de Renan, d'Emerson, de Reuss, de Ristchl et tout récemment celles d'Henri Barbusse et d'Emil Ludwig » (p. 11). Nous sommes donc, on le voit, dans le roman et la littérature d'imagination ; et les exégètes de profession cités sont actuellement abandonnés par les critiques sérieux. Viennent ensuite Friedrich Jodl, Auguste Comte, etc..., autorités de même valeur que les précédentes. On n'a pas alors à s'étonner que, dans ce même chapitre intitulé « L'essence du christianisme », le livre classique de Harnack sur ce même sujet soit exécuté en trois lignes. Quelles que soient les réserves qui doivent être faites à ce dernier ouvrage, il est d'une haute probité, fortement pensé et infiniment plus proche de la vérité que les études de M. Jean Pain et celles de son école.

Voici quelques sentences dont l'exagération ou la naïveté défie le bon sens : « Les exégètes indépendants n'ajoutent aucune foi aux récits du Nouveau Testament, dont ils se plaisent à contester ligne par ligne la valeur ; celui de la passion lui-même leur paraît tout entaché de mythologie » (p. 55). « Le récit de l'*Exode* (au sujet de la pâque juive) apparaît donc manifestement comme la transposition d'un rite de magie domestique » (p. 122). « La Pâque présente... quelques caractères de ressemblance avec la cérémonie de l'*Intichiuma* pratiquée par les clans totémiques de l'Australie centrale... L'une et l'autre sont la grande fête de l'année, elles ont lieu à la même époque, au moment où la nature se ranime après la sécheresse de l'hiver ; elles sont célébrées par le groupe domes-

(1) M. Jean Pain nous avertit heureusement en note qu'Etienne Cabet a composé un ouvrage sur *Le vrai christianisme suivant Jésus-Christ*, Paris, au bureau du *Populaire*, 1846.

tique ; elles comprennent toutes deux des pratiques de magie sympathique et une effusion de sang... » (p. 135-136). Ce chapitre sur *Pâque et Mystère* se conclut : « Ainsi la fête juive, que nous avons désignée, comme l'origine possible du mythe de Jésus, à cause de ressemblances symboliques et en vertu de la loi sociologique de l'antériorité des rites par rapport aux légendes, se trouve, par une étrange coïncidence, présenter à l'analyse exactement la même évolution que les cultes de Dionysos, d'Osiris, de Déméter et d'Attis, dont une exégèse trop lâche prétend faire dériver le christianisme. Sa nature l'appelait à donner au monde une grande religion des âmes » (p. 150). Mais l'exégèse de M. Jean Pain est semblable à celle qu'il combat, il met seulement un chaînon intermédiaire : Le christianisme dérive du Judaïsme par le rite de la pâque et celui-ci est un rite magique ; le résultat est le même.

Il serait trop long de relever minutieusement des trouvailles comme celles-ci. Moïse ne serait pas mort de mort naturelle, mais aurait été sacrifié en holocauste par le peuple. Sa préfiguration du Messie est alors beaucoup plus adéquate (pp. 159 et sv.). La coïncidence entre le discours de Jésus sur le pain de vie et sa datation : « La Pâque, jour de fête des juifs, était proche » (Jean, VI, 4), est, paraît-il, tout à fait significative, de même que le synchronisme analogue qui donne toute sa valeur au récit des fêtes de Cana (p. 199). Il paraît, enfin, que l'Église « pour masquer la barbarie originelle du rite (eucharistique), n'hésite pas à violer le principe d'identité, en soutenant que si le corps du Christ, consommé dans l'eucharistie, est réellement de la chair, du moins cette chair est une substance spirituelle » (p. 212).

Après cette lecture, on se demande ce que veut dire l'appel à l'opinion qui termine l'ouvrage : « Dans le problème de Jésus et des origines chrétiennes, c'est le public qui contraindra les savants à voir clair. Il faut qu'il ne cesse de leur dire : Nous nous inclinons devant l'étendue de vos connaissances, nous rendons hommage à des vies

le dévouement et d'abnégation, tout entières au service l'un idéal. Nous sommes prêts à accepter docilement vos explications, mais trouvez-nous-en une qui ne soit pas un défi au sens commun. »

Le lecteur ne peut éprouver la moindre colère contre le telles élucubrations, tellement elles sont vaines ; à peine de la tristesse, car il n'y découvre vraiment aucune trace l'une érudition ou d'un talent réel qui s'y dépenserait à construire cette thèse, on ne peut donc regretter que de sérieuses qualités d'esprit se soient exercées en pure perte, dans le vide. On n'a donc que de l'indifférence en feuilletant ces pages et surtout de l'ennui. C'est un livre qui ne dépare certes pas la collection qu'il accroît d'une unité, mais dont la lecture est interdite comme une perte de temps et aux catholiques et, de façon plus précise, à tout homme intelligent et cultivé.

Le Saulchoir.

C. Spicq, O. P.

Le portefeuille de Lamennais

Pour la critique et l'histoire des idées, les lettres reçues par un écrivain sont souvent aussi importantes que celles écrites par lui. Alors que celles-ci témoignent surtout de sa vie intérieure, celles-là nous font mieux connaître souvent sa *position*, dans la société et les idées de son temps. Aussi ouvrira-t-on avec intérêt ce « portefeuille de Lamennais » qui réunit un grand nombre de lettres, de divers correspondants, qu'un collectionneur patient et averti, M. Maurice Bucquet, avait réunies, et que publie aujourd'hui M. Georges Goyau (1).

L'impression générale qui se dégage de cette lecture nous montre un Lamennais au centre de toutes les préoccupations intellectuelles et sociales de cette époque — et

(1) La Renaissance du Livre.

quelle époque ! — entre 1818 et 1836. Venant des régions les plus diverses de l'esprit, ces lettres attestent les admirations chaleureuses, les amitiés ferventes dont l'entouraient les hommes les plus éminents de son temps. Dès 1818, l' « Essai sur l'Indifférence » lui vaut les hommages les plus flatteurs de Chateaubriand, de Joseph de Maistre, du Nonce Vincenzo Macchi, du Père Ventura. En 1822, voici Victor Hugo, dont l'attachement s'exprime dans quelques lettres d'une affection presque filiale, et Charles Albert en 1824, futur roi de Sardaigne, et Rodolphe de Maistre, etc.

Les noms de toutes les célébrités de ce temps sortent l'un après l'autre de ce portefeuille, de Vincenzo Gioberti à Liszt, de Victor Cousin à Charles-Louis de Haller, de Buloz à Béranger, mais les plus curieuses de ces lettres sont celles de Sainte-Beuve et de Berryer. Tandis que Berryer adresse à son correspondant des renseignements sur la politique de la Restauration, Sainte-Beuve, jeune homme que Hugo avait présenté à Lamennais en 1828, y fait figure de pénitent et demande une direction de conscience.

Faute de pouvoir multiplier les citations, car tout serait à citer, transcrivons du moins ce passage qui révèle un aspect inattendu de Sainte-Beuve. Le critique des *Lundis* a prétendu plus tard n'avoir voulu que jouer un peu avec « la mythologie chrétienne », mais il n'en est rien, et il suffit de lire ces lignes pour découvrir que le rayonnement de Lamennais avait su attirer dans l'orbe du grand penseur un cœur prêt, à ce moment, à recevoir profondément une empreinte catholique :

« Allez ! ce que vous m'avez lu et ce que j'ai senti en vous pratiquant a bien réveillé en moi tout ce que le christianisme avait pu autrefois m'inspirer de sentiments tendres et de respects soumis. C'est bien là la vraie et l'unique religion : il resterait seulement, et c'est là l'important et aussi le difficile, il resterait à en faire la règle de sa vie, l'arbitre souverain de ses habitudes et de ses penchants ; mais

dans les distractions, dans les séductions journalières de la vie, même la plus simple qu'on puisse mener à Paris, la lutte entre une foi naissante et des penchants fougueux, des habitudes enracinées, n'est pas égale ; il arrive alors qu'après quelques bonnes résolutions, quelques tentatives de sacrifice, on s'étourdit et que, rentré dans le tourbillon des plaisirs et de la curiosité, on se croit presque heureux parce qu'on s'échappe à soi-même. Ainsi jusqu'à ce que la jeunesse nous manque ! Ainsi jusqu'à ce qu'on ait tué en soi la foi et l'amour. Alors il ne reste que l'intelligence sans chaleur, un vide immense et un ennui croissant. J'espère que je n'en viendrai pas là ; mais j'aurais bien besoin de conseils et de secours presque continus ; nul être n'est plus faible, plus mobile, plus livré que moi à l'intelligence curieuse et à la diversité des sensations. J'aspire à poser ma vie ; et le moment où je pourrais l'établir au moins matériellement — pour régulariser ensuite le reste, si je peux, — ce moment semble reculer toujours ; c'est peut-être qu'il faudrait commencer avant tout par le moral. »

MARCEL BRION.

1891, date mémorable

« La Vie Catholique » tient vaillamment la promesse qu'elle avait faite d'offrir, chaque mois, un numéro spécial entièrement consacré aux grandes ou graves questions qui sont à l'ordre du jour : congrès de Carthage et de Lourdes, Jeunes gens et Scouts, églises de lotissements et question du mariage... Pour qui sait les difficultés que rencontrent d'ordinaire les organisateurs de pareils ensembles de travaux — la répartition des articles, l'unité doctrinale à maintenir, l'équilibre à conserver, le rédacteur principal qui se dérobe au dernier moment —, un effort aussi persévérant mérite d'être signalé.

Aujourd'hui nous sommes conviés à commémorer l célèbre Encyclique de Léon XIII sur la situation de ouvriers.

S'il faut renoncer à inventorier les richesses des nom breuses études recueillies par « La Vie Catholique », nou voulons néanmoins citer ces lignes fort suggestives d M. E. de Las Cases, sénateur de la Lozère :

« Le plus redoutable des dangers que court actuelle ment la Paix ne réside-t-il pas dans la crise sociale?

« L'Encyclique *Rerum Novarum*, dès 1891, en signalant le mal y avait apporté remède. L'Encyclique précédait, dans cette voie, de plus d'un quart de siècle, l'article 13 de la S. D. N. qui voit, lui aussi, dans la Paix sociale, la base indispensable de la Paix mondiale.

« Le 17 juin 1927, j'ai eu l'occasion de comparer à la tribune du Sénat les deux pensées : celle de la S. D. N. et celle de l'Encyclique. De la lecture des deux textes est sortie la supériorité éclatante de l'œuvre de Léon XIII.

« Que le souffle qui l'anime est plus large ; que son âme est plus noblement humaine, son cœur plus généreux, plus fraternel. Ma lecture terminée, l'*Officiel* ajoutait ces quelques mots : « Applaudissements à droite, au centre et à gauche. »

« Oh ! qu'on ne m'accuse pas de vanité. Ce n'était pas moi que le Sénat applaudissait ; c'était l'Encyclique *Rerum Novarum*. C'est le Luxembourg d'accord avec le Vatican et lui témoignant son admiration.

« — Vous qui êtes un Papalin, me disaient quelques membres d'extrême-gauche en souriant, pourquoi ne siégez-vous pas à côté de nous ?

« — Mais je suis prêt à cela, répondis-je sur le même ton, si vous apportez aux Encycliques religieuses de la Papauté la même adhésion qu'à son Encyclique sociale.

« Quoique toujours mon oreille soit fine, je n'ai pas encore entendu la réponse. »

ÉDUCATION

J. JAOUEN. *Les méthodes et les fins en éducation.*

Le problème des fins est toujours posé au cœur de la vie scolaire. Il se révèle aujourd'hui plus actuel que jamais. S'il ne supprime pas le problème des méthodes, il le domine. Hautes fins et bonnes méthodes, une pédagogie complète se doit de concilier ces deux exigences.

MARGUERITE NICOLAS. *Une expérience d'éducation enfantine : la Maison des Petits.*

Les éducateurs catholiques ont intérêt à connaître les efforts réalisés pour améliorer les méthodes, même s'ils ne proviennent pas de leur initiative. Au point de vue des méthodes et des procédés concrets d'éducation ils trouveront ici des informations utiles et des exemples suggestifs.

RENÉ NIHARD. *Le IV^e^ Congrès international d'Éducation familiale.*

Ce congrès a abordé plus d'un problème important d'éducation; des expériences heureuses ont été exposées; beaucoup de suggestions ont été faites, dignes de retenir l'attention.

MARC ANDRO. *Études sur l'éducation de l'enfant.*

Actualités de l'éducation familiale, scolaire et religieuse.

F.-M. CHATELAIN. *Journée Pédagogique de Lille.*

Les méthodes et les fins en éducation

Il n'est pas facile à ceux qui font une révolution de s'arrêter juste où il faut. On voit trop bien que les institutions du passé ne suffisaient plus ; on ne voit pas ce qu'elles recèlent d'utilisable et peut-être d'éternel. On ne doute pas le moins du monde que les vérités qu'on apporte répondent seules aux conditions des temps nouveaux. On les applique sans ménagement, sans correctifs : le résultat est si radical qu'il faut bientôt les tempérer par quelques-uns de ces principes que l'on avait inconsidérément balayés.

C'est une vieille histoire. Mais comment ne pas y songer au récit des enthousiasmes et des espérances qu'éveille aujourd'hui, chez certains néophytes, le mouvement intéressant, mais si complexe, des écoles nouvelles? Après une longue indifférence, voici que les maîtres français se laissent toucher. De divers côtés, des Ligues se fondent, qui visent à transformer l'école traditionnelle ; quelques-uns s'y engagent avec une ardeur de croisés. Et, certes, nous n'entendons nullement railler cette flamme conquérante. Et nous ne prétendons pas davantage qu'il n'y ait, à l'origine de l'école nouvelle, assez de faits objectifs pour justifier et son existence et sa protestation contre la routine. Nous reconnaissons même sans peine qu'elle compte, dans sa brève histoire, de belles réussites qui légitiment

a fierté. Ce qui nous inquiète, chez certains de ses parti-ans, c'est de les voir si fascinés par les progrès de la echnique qu'ils en oublient le caractère relatif et que les ns de l'éducation semblent par eux reléguées au fond du ême galetas où dorment les abstractions et les férules e l'école antique.

De ce monophorisme, nous savons bien que la plupart e défendent, si on les pousse. Et nous croyons qu'un bon ombre ont su s'en garder. On ne peut que louer, par xemple, cette institutrice d'Agno qui, « sans vouloir tout enverser, réussit à changer une classe d'école tradition-elle en une classe d'École sereine (1) » et dont M. Albert Chessex nous livre le secret en des termes qui l'honorent ui-même : « Ce que Mme Boschetti ne nous dit pas, 'est à quelle source elle puise la force, le calme, la séré-ité, l'amour qui lui sont nécessaires pour créer l'ambiance ducative, cette ambiance qui élève, stimule, réconforte t affine les âmes. Mais nous le savons par ceux qui la onnaissent bien, c'est dans une foi religieuse intense que a *maestra* d'Agno entretient et renouvelle ses énergies pirituelles. La théorie, les méthodes, les procédés et les rucs nous sont indispensables. Mais ils ne peuvent pas, ls ne pourront jamais nous suffire. Il nous faut quelque hose de plus, quelque chose qui nous dépasse, un idéal, ne foi humaine, sociale ou religieuse, faute de quoi tout e reste n'est rien (2). »

Il est regrettable que toutes les déclarations en faveur le l'école nouvelle ne marquent pas une attitude aussi ompréhensive ni respectueuse à l'égard des fins.

Que des spécialistes du laboratoire se confinent délibé-ément dans leurs recherches expérimentales, c'est leur

(1) Voir *Les Documents de la Vie Intellectuelle*, septembre 1930, p. 238 et sq.
(2) *L'Educateur*, 27 septembre 1930.

droit. Nous attendons d'eux en revanche que, lorsqu'ils nous présenteront des faits, ils évitent de les surestimer, en laissant croire aux esprits non avertis qu'une nouvelle morale va naître de là et que les buts à proposer aux enfants soient impliqués dans des expériences qui nous renseignent simplement sur la façon de les leur présenter.

Mais que des praticiens de l'enseignement, dans leur enthousiasme pour les méthodes nouvelles, écrivent et parlent comme si des améliorations techniques dispensaient dorénavant de toute considération supérieure et que le monde pût être régénéré sans qu'il soit besoin de savoir par quel idéal, voilà où l'exagération révolutionnaire apparaît surprenante et préjudiciable. Ils ne peuvent pas ignorer, puisqu'ils enseignent, que le problème des fins se pose à chaque jour de la vie scolaire. Peut-être n'en parlent-ils pas, estimant que cela va sans dire. On le souhaiterait. Mais il nous semble que le sujet est trop grave, trop lourd de conséquences, pour qu'il soit permis de le traiter par prétérition.

Ou bien leur silence signifierait-il un dédain plus ou moins prononcé pour ces impératifs de la vie humaine qui échappent au contrôle de tout instrument, varient avec chaque religion et chaque philosophie et ne valent pas « une heure de peine »? Avouons-le, l'engouement qui se dessine aujourd'hui chez certains maîtres a quelque chose de ces allures cavalières.

Et ceci est dangereux. Car, enfin, le moyen pour un éducateur de ne pas prendre position, de ne rien enseigner à ses élèves de ce qui donne du prix à la vie, un sens à leurs efforts? La force des choses nous y contraint. En réalité, du premier jour où le maître est entré dans sa classe, il a parié, il a pris parti pour ou contre l'un de ces impératifs moraux qui ne souffrent pas qu'on les oublie longtemps, fût-ce à l'école sereine. Il a suggéré un acte

bonté, disposé les circonstances pour qu'il s'impose et produise : il a parié. La seule présence des enfants à l'école fait appel aux convictions morales de l'éducateur. Les divers enseignements qu'il distribue ou dirige contiennent nécessairement quelques allusions à des actes qu'il devra, une fois ou l'autre, qualifier de bons ou de mauvais. Il lui arrivera, peut-être à son insu, de présenter certains textes de préférence à d'autres, à cause de leur portée morale ou religieuse ou philosophique. Comment donc l'éducateur prétendrait-il se désintéresser du problème des fins, lorsque la règle du jeu le force d'agir chaque jour comme s'il l'avait résolu ?

Ne nous attardons pas à pourfendre des fantômes. En réalité, parmi les maîtres de l'école nouvelle, il n'en est pas un qui veuille se passer ni qui croie possible de se passer de quelques opinions tout au moins touchant les fins qui valent d'être poursuivies. Seulement plusieurs espèrent qu'ils auront assez fait quand, ayant reconnu les impératifs les plus indiscutés du milieu où ils vivent, ils auront adapté, par goût plutôt que par contrainte, leurs jeunes disciples. Tout débat métaphysique leur paraît oiseux. Ils développeront chez l'enfant l'habitude d'être bon pour ceux qui l'entourent ; le goût de la santé, de la joie, de l'activité ; la tolérance et le respect pour les opinions d'autrui ; peut-être quelques autres vertus ; quant au reste, à ce qu'enseignent les systèmes philosophiques et religieux, l'enfant jugera lui-même (s'il en a l'occasion) ce qu'il y pourrait trouver de convenable pour lui ; il ne manque pas d'ailleurs de sens critique, car on s'efforce, par les méthodes actives, de cultiver ses facultés plutôt que de les remplir.

Voilà un assez beau programme. Et il serait à souhaiter que dans les écoles où la neutralité doit régner il fût toujours appliqué. Mais il appelle quelques réserves. Il est

incomplet et fragile : il suppose l'individu et l'humani
dans un état immuable de paix et d'harmonie. Hélas!
bienheureux état, il ne nous appartient pas de le créer
le décrétant. Il serait sage de compter encore avec l
situations de lutte : conflits certains de l'homme intérie
avec les sens, conflits possibles entre les groupes socia
qui réclament, à des titres divers, le dévouement de l'i
dividu. Détourner son regard de ces états de guerre n'e
pas les supprimer ni, davantage, y préparer. Le jour
l'enfant verra ces problèmes se poser devant sa con
cience comme des épées sur son cœur, il faudra bie
qu'il y réponde. On a développé ses facultés critiqu
on l'a entraîné à la bonté : que sortira-t-il de là? Peut-
espérer que, de ces biens en conflit, il choisisse à coup s
le plus honnête, celui qui mérite en vérité d'être préféré
Peut-on se flatter d'avoir si bien étouffé, au fond de s
être, la voix des concupiscences mauvaises qu'elle ne ri
que plus de couvrir celle du devoir? Et si le devo
reconnu lui prêche des renoncements trop austères, n'es
il pas exposé à remettre en question le fondement et l'
rigine des lois morales, avec le secret désir de les trouve
en défaut?

Heureux cet enfant s'il trouve, hors de l'école, dan
l'atmosphère d'une famille saine ou sur les bancs du cat
chisme, le complément d'informations dont il a beso
pour déchiffrer sans trop de peine, dans la trame parfo
embrouillée de la vie, les obligations qui découlent de s
dignité humaine! Heureux, s'il apprend le nom, le vra
nom de Celui qui, en créant la personne humaine, lu
impose le devoir de bien faire l'homme! Heureux s'i
entend une voix que Dieu garantit lui dire que, déchu d
sa véritable nature et relevé au-dessus d'elle, il ne peu
plus se contenter de bien faire l'homme, mais qu'il lu
faut se dépasser en participant à la vie divine! Et plu

heureux encore si, docile à la voix de ce Dieu qui parle dans l'Église, il sait réaliser avec lui, par la prière et les sacrements, un contact à la fois réel et spirituel, seul remède assuré contre les défaillances de sa nature imparfaitement guérie ! Mais si la famille n'y met pas du sien, quel léger bagage pour un enfant qui va traverser la vie, que ces axiomes les moins contestés de son milieu !

Ce ne sont pas les catholiques qui peuvent s'opposer au progrès de la psychologie à l'école. S'ils se plaignent parfois des excès d'un psychologisme qui, trop crédule au pouvoir souverain de l'analyse et de la mesure, ne réussit à nous donner sur l'enfant que des vues fragmentaires, ils savent qu'une psychologie plus exigeante, soucieuse de réaliser son entière fonction, nous aide, au terme de ses analyses, à connaître, d'une manière plus riche et plus profonde, l'âme humaine dans son unité. Ils ne doutent pas que l'éducateur psychologue, prenant conscience de tous les besoins de l'enfant, de sa nature spirituelle comme de sa nature sensible, n'en arrive à se poser l'inévitable, l'essentielle question des fins. Et le jour où il verra, cet homme de bonne foi, toute la science qui lui est chère, qui lui a coûté peut-être tant de travaux, aboutir à ce formidable pourquoi, il n'est pas possible qu'il ne veuille en avoir le cœur net ni qu'il refuse de donner encore quelques heures de peine à l'examen des solutions métaphysiques et religieuses qu'on lui en offre.

Ces solutions sont diverses, il est vrai : ce n'est pas une raison de les envelopper toutes dans une égale défiance. Les garanties des unes et des autres, leurs titres de créance ne sont pas égaux au regard d'une intelligence loyale et critique. Ce n'est pas le lieu d'introduire ici une apologie du catholicisme, de commenter le mot fameux d'un de ses Docteurs : *fides quaerens intellectum.* Mais puisque nous parlons de la recherche des vraies fins

humaines et des obligations qui en découlent pour la conduite de notre vie, comment ne pas noter, sur un point très discuté actuellement, une coïncidence bien suggestive de la morale naturelle avec la morale révélée du catholicisme? Il s'agit de cet ensemble de préceptes que la morale, soit rationnelle, soit révélée, édicte autour de cette fin de notre nature qui est la reproduction de l'espèce. On n'ignore pas qu'une foule de nos contemporains professent sur cette matière des opinions fort différentes de celles qu'on tenait autrefois : les uns se réclament franchement de l'instinct ; les autres, en lui prêtant quelque tenue, s'en inspirent.

Devant ce chaos, certains se demandent par quelle aveugle présomption la raison a bien pu formuler ces règles que nous a léguées la philosophie traditionnelle et les déclarer liées à cette fin : reproduire l'espèce humaine, d'une manière digne des humains. Et ils s'étonnent que l'Église de Rome, au lieu d'imiter les autres églises dans leur relâchement progressif, persévère dans son intransigeance figée (1). Cependant, dans ces dernières années, deux livres ont paru, d'écrivains rompus à l'observation scientifique, et qui sont la justification expérimentale de l'ancienne morale : l'*Indiscipline des Mœurs*, de Paul Bureau ; *Morale sexuelle et Pédagogie sexuelle*, de Foerster (2). Tous les deux, le catholique et le protestant, appuyés sur les faits, rendent le même hommage à la bienfaisante fermeté de l'Église romaine. Que conclure de là? Ceci d'abord : que les déductions de la métaphysique traditionnelle n'étaient donc pas si arbitraires, que les concepts généraux dont elle use, comme celui de nature

(1) On peut comparer, par exemple, la récente Encyclique « *Casti connubii* » avec la dernière Déclaration de Lambeth et les surenchères des Modern Oxford Churchmen.

(2) Bloud et Gay, 1930.

humaine, signifient bien quelque réalité et synthétisent des expériences qui peuvent être refaites au besoin. Ceci ensuite : que si la raison naturelle, sous la poussée de l'instinct, commence à perdre de vue les vérités essentielles à la conduite de la vie humaine, une sage et maternelle Église se penche sur elle pour lui rappeler et sa dignité et les obligations qui en dérivent.

Si nous nous permettons de signaler cette correspondance entre la plus profonde nature de l'homme et la doctrine catholique sur l'un des points où l'on se plaît de nos jours à dénoncer leur divorce, nous n'entendons pas dire qu'une enquête sur les fins doive se borner là. Aux éducateurs hésitants devant la multiplicité des systèmes et des religions nous suggérons simplement que les signes ne manquent pas, qui leur permettraient de s'orienter et finalement de découvrir le foyer unique d'où l'on voit — avec quel bonheur ! — s'irradier la Vérité.

Le temps vient peut-être où le préjugé qui représente la morale catholique comme extrinsèque à l'homme paraîtra suranné. Des livres comme celui de Foerster ne contribueront pas peu à ce progrès : nul pédagogue soucieux de former des personnalités vivantes ne devrait plus, en tout cas, accepter sans bénéfice d'inventaire de pareilles accusations.

Et si, comme le pense cet observateur que nous citons, la valeur éducative du catholicisme n'est en aucune façon périmée, pourquoi s'étonner que l'Église ne se résigne pas à être bannie de l'école? Elle a conscience de détenir les vérités essentielles à la conduite de la vie ; elle voudrait les présenter à l'enfant, non comme un code abstrait, mais dans une atmosphère où chaque respiration les changerait en vie. Ce n'est pas sa faute si, dans la pratique de son enseignement, elle paraît quelquefois suspecte d'extrinsécisme. Les chances d'une classe de caté-

chisme sont-elles vraiment égales à celles d'une classe d'école nouvelle? Songez aux horaires défavorables, aux dispositions qu'y apportent, en conséquence, les petits auditeurs. On loue le Vicaire savoyard d'avoir admirablement choisi son heure et son cadre pour faire à son disciple sa profession de foi ; on vante la méthode Montessori parce qu'elle tâche d'offrir à l'enfant l'aliment dont il a besoin au moment voulu ; on devrait comprendre dès lors le point de vue de l'Église pénétrée de ses responsabilités et qui revendique le droit de distribuer, elle aussi, la nourriture à ses petits enfants au temps opportun, selon que les circonstances de la vie le demandent, non sous la forme d'une pilule amère.

On n'épuise pas un sujet tel que celui-ci. Il faut nous borner à ces quelques remarques. Nous espérons qu'elles ne paraîtront pas vaines ni encore moins choquantes aux éducateurs qu'une nécessité de fait attache à la neutralité. N'est-ce pas dans un Manuel de Pédagogie destiné à l'Enseignement public que nous avions le plaisir, tout récemment, de lire ces lignes : « L'instituteur reconnaît le caractère essentiellement pratique de sa mission morale ;... mais du même coup il en aperçoit les limites ; il comprend pourquoi certaines familles désirent compléter cet enseignement ; il ne considère pas ce complément comme un produit étranger de provenance douteuse, mais avec la conviction qu'abondance de forces spirituelles ne nuit jamais (1). »

Quant aux maîtres de l'Enseignement chrétien, ils se réjouiront de voir rappeler cette primauté des fins qui est précisément la raison d'être de leurs institutions. Et pourquoi, possesseurs des essentielles vérités, ne regarde-

(1) *Manuel élémentaire de Pédagogie générale*, par MM. Hubert et Gouhier, p. 274.

ient-ils pas d'un œil sympathique les efforts déployés
ır l'école nouvelle pour l'amélioration des méthodes ? Ils
vent que s'il est dangereux de surestimer celles-ci, il
t dangereux aussi de les sous-estimer. Ils ne voudraient
ıs donner les mains aux excès de la révolution pédago-
ique : ne serait-ce pas le faire indirectement, que de
ésister à ce qu'elle apporte de sain et d'utile ?

J. Jaouen.

Une expérience d'éducation enfantine

« La Maison des Petits »

C'était jadis une petite maison grise, carrée, assise a
abords de la ville de Genève, avec son jardin, sa bas
cour, ses tout vieux arbres qui logeaient tant d'écureui

Dès 1913, l'Institut Rousseau — aujourd'hui l'insti
des Sciences de l'Éducation, de Genève, — fit d'elle « milieu éducatif où pût se faire la vérification pratique améliorations et réformes suggérées par une connaissa plus approfondie de l'enfant ». Alors, quelles bandes joy ses elle logea dans ses vieux murs ! Que d'étranges v teurs elle vit défiler ! De quelques luttes et de qu enthousiasmes elle fut le témoin muet !

Aujourd'hui, la voilà solitaire et toute triste, car la de joyeux labeur s'en est allée plus loin...

Mlles Audemars et Lafendel, qui la vivifiaient de l esprit, répondant au désir du Département de l'Instructi Publique, occupent depuis deux ans d'un grand b ment scolaire, en ville. Or, ce n'est pas une petite affa que de transformer une sorte de caserne en une accu lante « maison ». Cependant, visant à une profon réforme des premiers degrés de l'enseignement (de 8 ans), les deux directrices ne redoutent pas la peine !

Qu'il nous soit permis de renseigner quelques édu teurs sur cet effort pédagogique qu'est la nouvelle « M son des Petits » (1).

(1) On trouvera une description complète de l'ancienne « Mai des Petits » dans le petit volume de Mlles Audemars et Lafen *La Maison des Petits*. Delachaux et Niestlé, Paris, 1923.

Voici, tout d'abord, ses trois principales caractéristiques :

1° l'organisation du milieu scolaire.
2° l'observation scientifique des élèves.
3° sa discipline.

Disons immédiatement que Mlles Audemars et Lafendel, s'inspirant de tous les grands éducateurs, ne préconisent pas une méthode spéciale et rigide, mais cherchent à faire triompher un esprit nouveau qui ferait de l'école un centre d'éducation générale.

Le milieu scolaire

Qui oserait douter de l'influence du milieu sur l'individu, influence d'autant plus grande qu'il est jeune? Transformez son milieu et vous modifiez l'homme ! Si l'on tient compte de ce fait, en éducation, on s'efforcera de préparer l'ambiance la plus favorable au meilleur développement de l'enfant.

D'aucuns, considérant la liberté comme nécessaire en ce domaine, abandonnent leurs élèves extre quatre murs blancs. Résultats : anarchie générale ! C'est l'expérience très utile qui attend bon nombre de jeunes éducateurs au début de leur carrière.

A la « Maison des Petits », chacun sait qu' « il ne suffit pas que la graine soit graine pour porter son fruit », et c'est dans un milieu fort bien conditionné que va travailler l'enfant.

Tout d'abord, remarquons que chaque classe ne comprend guère plus de vingt-cinq élèves, ce qui est déjà trop ! Ils sont répartis suivant leur âge (les « constructeurs », les « chercheurs », les « penseurs »), mais un esprit d'étroite collaboration et de parfaite entente unit petits et grands de la Maison. A l'intérieur des classes point de bancs à triple place scrupuleusement alignés en deux files impeccables, point de pupitre majestueux où

trône la maîtresse, mais, çà et là, des groupes de petites tables individuelles avec leurs chaises. Voici les modeleurs. puis les dessinateurs, puis encore les constructeurs. Là-bas c'est un garçon qui apprend à lire, ici une fillette qui fait un grand travail de calcul... Quelle variété d'occupations et dans quel calme !

Faut-il dire que ces activités libres sont impossibles sans un matériel parfaitement ordonné? Contre cette paroi, voici toutes les étagères pour les jeux et travaux de lecture; contre cette autre celles des jeux de calcul. Vers les fenêtres, les occupations manuelles. Alors, l'enfant comprend peu à peu, inconsciemment, que chaque chose, ne serait-ce qu'une aiguille, possède une place fixe et que s'il méprise cette organisation de la classe, il sera lui-même gêné dans son travail. Nous ne saurions assez dire combien cet ordre discipline l'enfant. D'ailleurs que de petits viennent avant l'heure « pour faire la classe jolie » ! Le torchon ne leur fait plus horreur et peu à peu le goût du beau s'affine en eux. N'est-ce pas là une précieuse acquisition? Ce « chez eux », ils l'aiment, le respectent, et dès lors pourquoi craindre de mettre entre leurs mains un matériel laborieusement préparé ?

Il nous est impossible de décrire tous ces « jeux » éducatifs composés, après des années de travail, par les deux directrices (1). Parlons seulement de leur grande unité.

De nos jours certaines éducatrices croient bien faire en multipliant à l'excès les jeux sensoriels et intellectuels, espérant, par la variété des « outils », mieux développer l'enfant. Nous osons dire qu'elles commettent là une erreur psychologique grossière. Nous savons que toute adaptation réclame du temps, plus ou moins suivant l'objet auquel il faut s'adapter et l'individu qui l'utilise. Dès lors, la perte de temps sera d'autant plus considérable que les choses à employer se multiplieront. C'est ce grave écueil qu'a voulu éviter la « Maison des Petits ». Elle y

(1) Voir Asen : *Au Service de l'Education nouvelle.*

réussi en élaborant un « outillage » capable de suivre l'enfant pendant plusieurs années sans le lasser et de le conduire vers de nouvelles découvertes et de nouveaux travaux de plus en plus compliqués. Il est évident que si l'élève connaît à fond, et par simple expérimentation, son matériel de travail, il en tirera le maximum de rendement et ne perdra plus de temps à s'y adapter. Il aura entre les mains un guide permanent qui lui vaudra une grande concentration des perceptions et des idées et lui procurera une bienfaisante sécurité intellectuelle.

Bien que le matériel joue un très grand rôle, c'est bien la valeur de l'éducateur qui fait celle d'une classe. Qu'il se considère toujours comme « un éveilleur d'âmes et non comme un remplisseur de cerveaux ». Cette haute conception de sa fonction le préservera de la routine et fera de lui un apôtre. N'est-ce pas son plus beau titre ?

Après une absorbante journée de classe, alors que vous vous dites tout bas : « A quel petit as-tu fait du bien aujourd'hui ? », qu'il est triste de constater souvent que nous nous sommes laissés accaparer par la réalisation « matérielle » du programme, oubliant l'essentiel de notre tâche : le soin des âmes ! A la Maison des Petits, la leçon de morale à heure fixe n'existe pas, mais toute activité scolaire devient moyen de spiritualisation de l'être !

*
* *

L'observation scientifique de l'enfant

C'est la seconde caractéristique de cette école. Elle repose sur cette pensée de Rousseau : « Commencez par mieux étudier vos élèves, car assurément vous ne les connaissez pas. » Pendant que l'enfant travaille ou joue, l'éducatrice l'observe discrètement et prend note chaque jour de ce qui le caractérise. Puis, elle ordonne ses remarques et devient apte à tracer, à la fin de chaque semestre,

un portrait psychologique précis de chaque élève. Voi comment elle peut répartir ses observations :

Appréciation semestrielle

Nom .....
Date de Naissance .....
Date d'entrée .....

Éducation des sens :
Attention visuelle et auditive.

Activité manuelle :
Dextérité, ingéniosité.
Justesse de coup d'œil, exactitude.

Chant, jeux :
Sentiment esthétique.

Croissance intellectuelle :
Langage — clarté — précision dans la pensée et l'expression.
Esprit d'initiative.
Imagination créatrice.
Esprit de curiosité et de recherche.
Pouvoir d'assimilation.
Mémoire immédiate, mémoire de conservation.
Habitudes d'observation.
— de réflexion et de jugement.
— de concentration et de persévérance.

Goûts dominants.

Acquisitions dans les différentes branches scolaires.

Développement moral.

Il est évident que les tests jouent un certain rôle dans ces appréciations (tests de vision et d'audition, d'habileté manuelle, de mémoire, d'intelligence, de jugement moral, etc...), mais l'éducatrice, tout en respectant les renseignements qu'ils donnent, ne leur accorde pas

ne valeur mathémathique absolue et sait faire la part de ille circonstances qui, dans certains cas, en modifient les ésultats.

Ces observations feront non seulement partie de la docu- nentation de la maîtresse, mais, seront expliquées et remi- es aux parents. Il faut dire qu'un systèmes de fiches, uivant l'élève dès ses débuts scolaires, n'est pas encore tabli. D'ailleurs, que de difficultés il soulève !

Cependant, remarquons qu'il est impossible de connaî- re les possibilités physiques, intellectuelles et morales 'un enfant lorsqu'on oblige la classe entière à faire exac- ement le même travail au même moment et dans les nêmes conditions. Une telle épreuve permet d'établir le sommaires comparaisons, de prononcer sans assurance les jugements généraux, mais ne dévoile pas le pourquoi les faiblesses et risque de laisser s'atrophier de précieuses ptitudes !

Combien le travail individuel ou par petits groupes lui est supérieur ! Correspondant aux possibilités de l'enfant, il permet à ce dernier de fournir un travail maximum, d'ac- quérir suivant ses besoins, car, si la capacités des estomacs liffère, combien plus celle des intelligences ! Y pense- t-on assez ?

D'ailleurs, cette individualisation du travail n'empêche nullement la collaboration, le fort venant au secours du faible. Puis, il est bien entendu qu'il ne s'agit pas d'aban- donner l'enfant à ses recherches, car il se lasse bien vite et fait marche arrière, mais de l'orienter doucement, en se mettant tout d'abord à son pas.

*
* *

La discipline

L'observation scientifique de l'enfant réclame pour lui une certaine indépendance.

« Pour tout le travail accompli à la « Maison d
Petits », nous avons accordé à notre nombreuse bande u
sage liberté. Non pas, comme d'aucuns le croient, u
liberté qui permet à l'enfant de satisfaire tous ses capr
ces ; mais la saine liberté qui affranchit, qui libère l'êtr
qui le met en face des responsabilités et qui lui fait sub
les justes conséquences de ses actes. Si aujourd'hui, plu
que jamais, nous osons affirmer que c'est là où est le max
mum de liberté qu'est le maximum d'éducation, nou
osons proclamer que ce n'est que là où est le maximu
d'éducation qu'il peut y avoir le maximum de libert
(certains êtres indisciplinés sont incapables de bénéficie
de ce régime supérieur et il faut agir avec eux en consé
quence) (1). »

Combien de maîtres croient avoir remporté une splen
dide victoire en éducation lorsqu'ils ont obtenu de leur
trente élèves une attitude de statues ! Le silence règne
la classe a « bonne façon » ! Mais, que le maître s'esquive
quelques instants..., c'est le « chahut » qui commence
Et pourquoi ? Parce que cette discipline n'était qu'un
vernis et qu'il n'y avait rien d'acquis en fait de savoir-
vivre !

Or, bien qu'il s'agisse de très jeunes enfants, ceux de
la « Maison des Petits » — qui ne sont pourtant pas des
anges — laissés seuls un moment, continuent de circuler
dans leur classe, de travailler, de s'entr'aider dans un
silence souvent parfait. Alors, nous pouvons dire : Voilà
des êtres disciplinés ! Mais, il reste certain que, si le
milieu n'est pas parfaitement organisé, si l'éducateur
refuse de se maîtriser constamment et de maintenir haut
les cœurs, il devient dangereux de laisser aux jeunes une
telle liberté d'action !

Un fait qui nous révèle le souci prédominant des édu-
catrices de la « Maison des Petits », c'est la préparation
hebdomadaire du bulletin de conduite. En effet, outre les

(1) Audemars et Lafendel, *op. cit.*, p. 19.

quelques minutes de recueillement du matin et du soir, chaque semaine il y a « l'heure de la mesure ». Dans un carnet spécialement préparé, chaque petit (sauf celui qui n'a pas encore six ans) indique par les signes + ou — la somme d'attention, de mémoire, de travail, d'exactitude, d'ordre, de politesse, d'obéissance, de bonté, qu'il croit mériter. C'est un moment vraiment émouvant par l'adulte qui assiste à cet examen de conscience, car, bien souvent, avec quelle rigueur l'enfant se juge et que de fautes il nous dévoile les yeux pleins de larmes ! Parfois, émus à leur tour, ses amis interviennent pour l'excuser ou leur pardonner de bon cœur les petits chagrins qu'il leur a causés. Parfois aussi, d'autres insistent cruellement sur telle faute qu'ils croient impardonnable ! Alors, si l'éducatrice en saisit toute la gravité, quel merveilleux moment de « direction spirituelle », minutes d'autant plus lourdes de conséquences que les jugements portés par la maitresse sont sacrés pour le petit enfant !

Il nous est impossible de décrire dans ses détails la vie même de cette « école modèle ».

Sans doute on peut contester certaines des inspirations philosophiques qui ont présidé à sa naissance. Mais, au point de vue des méthodes et des procédés concrets d'éducation — le seul que nous ayons voulu exposer ici —, nous ne pouvons qu'admirer profondément la « Maison des Petits » qui sait d'ailleurs voir dans l'enfant, non seulement un corps et une intelligence, mais aussi une âme qu'il faut enrichir et fortifier pour la vie.

Marguerite-Jeanne Nicolas.

Le IVe Congrès International d'Éducation familiale

Un IVe Congrès international d'Éducation familiale s'est tenu à Liége au mois d'août dernier ; il a réuni plus de huit cents adhésions ; une quarantaine de pays appartenant aux cinq parties du monde s'étaient fait représenter par une centaine de délégués ; cinq cents congressistes assistèrent aux séances.

Les Congrès précédents qui s'étaient réunis, le premier à Liége en 1905, le second à Milan en 1906, le troisième à Bruxelles en 1910, s'étaient occupés de questions générales et avaient souligné l'importance de l'éducation familiale ; depuis lors se sont créés un peu partout des associations de parents, de parents et de maitres, des cours de pédagogie familiale, des sociétés pour l'étude de l'enfance, bref tout un mouvement en faveur de la famille et de l'éducation de l'enfant, auquel ces congrès ne furent sans doute pas tout à fait étrangers.

Celui-ci s'était assigné comme tâche d'étudier les *meilleures méthodes* pour obtenir le maximum de rendement en éducation et de faire connaître les résultats d'expériences entreprises au foyer familial et dans des maisons d'éducation familiale.

Le travail du Congrès fut fort bien préparé ; il me paraît qu'il y a lieu de louer tout particulièrement l'initiative prise par le Comité organisateur pour éviter que le temps laissé aux travaux des sections ne fût presque entièrement absorbé par la lecture des rapports sans laisser de place pour la discussion, comme cela arrive trop souvent.

Il fut donc décidé que tous les rapports sur la même question seraient résumés en un *rapport général* par un congressiste particulièrement compétent, que ces rapports généraux seraient imprimés et envoyés aux adhérents un mois avant la date du Congrès, de manière à permettre à chacun d'en prendre connaissance à loisir et au rapporteur général de se borner, en séance, à rappeler ses conclusions, pour amorcer la discussion et les communications des assistants. Ce plan fut exécuté intégralement à part quelques défaillances inévitables, et cela grâce aux efforts conjugués du Comité général et des bureaux des différentes sections. Celles-ci étaient au nombre de cinq et devaient s'occuper, la première de l'observation scientifique de l'enfance ; la deuxième, de questions générales d'éducation familiale ; la troisième, de l'éducation familiale avant l'âge d'école ; la quatrième, de l'éducation familiale pendant et après l'âge l'école ; la cinquième, de la vulgarisation de l'éducation familiale par les œuvres de bienfaisance, les œuvres sociales, les musées, etc. ; elles siégèrent simultanément.

Les rapports généraux sur les questions qui y furent examinées, une trentaine environ, sont réunis en trois brochures formant un ensemble de deux cent cinquante pages de texte serré ; une quatrième, d'environ cent trente pages, contient les comptes-rendus des assemblées générales et des séances des sections (1).

Sans doute, tous ces rapports ne sont pas d'égale valeur : il y a encore, à mon avis, trop de ces lieux communs, pleins de solennité mais sans saveur et sans action ; on y trouve aussi heureusement des thèses plus solidement établies, des exposés de faits, de réalisations, des suggestions qui méritent de retenir notre attention ; des idées neuves, voire même hardies, mais qui doivent être examinées.

(1) On peut les obtenir chez M. Pien, 44, rue Rubens, Bruxelles. Coût : 10 belgas ; 7 pour les membres de la Ligue des familles nombreuses, des Œuvres sociales et le personnel enseignant.

De plus, bien que le Congrès dût s'occuper de méthodes et surtout de méthodes *vécues*, celles-ci ne forment qu'une part assez restreinte du tout ; on y trouve plutôt des méthodes *préconisées* et souvent l'on ne peut guère se rendre compte si c'est après une expérience ni savoir quel fut le succès de cette expérience. D'ailleurs l'examen et la discussion des principes ne furent pas tout à fait exclus, c'était inévitable : principes et méthodes sont liés étroitement l'un à l'autre et d'ailleurs la même question peut revêtir les deux aspects selon le contexte.

L'auteur de ces lignes n'a point l'intention de rendre compte à son tour des travaux du Congrès ni même d'en retracer la physionomie générale ; il essayera simplement de donner une idée suffisante des problèmes les plus importants qui y furent étudiés et des solutions proposées.

Le point central d'études de ce genre est évidemment le rôle de la famille dans les divers aspects de l'éducation, physique, intellectuel, moral et religieux : à aucun d'entre eux la famille ne doit rester complètement étrangère, puisque aussi bien c'est à elle qu'incombe la haute et difficile mission de l'éducation des enfants : l'Église, l'école et les autres institutions sociales sont ses collaboratrices, elles doivent l'aider, la diriger, la suppléer quand elle est incapable de s'acquitter de cette tâche ; ce principe ne semble pas avoir été contesté dans les discussions portant sur ces questions.

Un problème particulièrement difficile, souvent la pierre d'achoppement de l'éducation morale, est celui de la part à faire à l'*autorité* et de la manière de l'exercer avec fruit. Le rapport de Mme Vérine, présidente-fondatrice de l'*École des parents* de Paris, répond à ces questions en distinguant trois stades dans l'éducation : la première enfance, où le petit être est encore incapable de comprendre le pourquoi des ordres donnés ; l'autorité s'exercera par simples commandements, avec fermeté et continuité, mais sans violence, sans brusquerie ni nervosité ; au second stade (aucune indication d'âge n'est donnée) l'en-

nt se rend compte de ce qu'il fait, est capable de se déter-
iner lui-même et de vouloir : l'autorité s'exerce encore
ais en justifiant ses ordres, sans toutefois les laisser dis-
ıter, en suggestionnant plutôt, habituant l'enfant à juger
inement, à bien raisonner ; enfin la jeunesse, période
émancipation progressive : le jeune homme, la jeune
lle seront rendus capables de se diriger eux-mêmes,
'exercer à leur tour l'autorité pour fonder un foyer. En
e qui regarde le second stade, il y eut divergence de
ues : un congressiste — qui malheureusement ne fut pas
résent à la discussion pour expliquer et défendre sa
hèse — pense, conformément à une tendance prédomi-
ante de la pédagogie dite nouvelle, que, pour constituer
hez l'enfant la conscience morale, il faut établir entre
arents et enfants la *coopération*, qui exige que les parents
e mettent au niveau de leurs enfants. Mme Vérine ne
roit pas que cette espèce de camaraderie (?) soit nécessaire
i désirable, celle-ci nuira au respect dû aux parents qui
oivent conserver leur prestige ; le rapporteur souligne les
angers d'une émancipation excessive qui à l'heure actuelle
onduit au mépris de toute autorité.

Il est regrettable que le texte de ce rapport, en ce qui
egarde les méthodes à suivre pour l'exercice de l'autorité,
insi que les vœux qui furent votés en séance, demeurent
ouvent trop généraux ou trop vagues au point de n'être
as clairs, tel celui-ci : « L'autorité après le dressage doit
endre à exalter la volonté naissante afin de coopérer avec
lle. » On a essayé apparemment de concilier et fondre
ans ce texte les deux opinions ; de plus le terme dressage
ne paraît équivoque, il laisserait supposer qu'on élève les
out jeunes enfants comme de petits animaux ; cette con-
ception mécanique et matérialiste de l'éducation n'est
ependant pas celle de l'auteur du rapport.

Plus neuve, en sa forme tout au moins, est la thèse sou-
enue par Mme Szumlakowska et M. De Vuyst, qu'il y a
ieu d'introduire dans l'activité familiale la *rationalisation*
u l'organisation scientifique du travail qui est à l'ordre

du jour de l'économie domestique, de l'agriculture, l'industrie, afin de lui faire donner son maximum de renc ment. Comment s'y prendre? Tout d'abord on peut hal tuer l'enfant « à l'accomplissement juste et productif d différentes fonctions par l'adaptation ingénieuse de l'e tourage, par la disposition des meubles, de la vaissel des accessoires. L'enfant s'habituera à trouver un objet sa droite, un autre à sa gauche, et toute chose à sa plac Il saura que pour telle action, tels mouvements se succ dent invariablement; par l'imitation il arrivera à accon plir différentes fonctions d'une manière juste et adroit qualité qui lui restera toute sa vie ». Il s'agit en somm d'habituer l'enfant à agir avec ordre et méthode. Plus tar on obtiendra « la collaboration consciente de l'enfant cet apprentissage de l'organisation scientifique du tr vail ». « L'enfant voudra atteindre un record de vitesse e de précision et en même temps il sera obligé d'observe son travail, d'y réfléchir, de le comparer et de l'apprécier. Ce sera un moyen de l'intéresser à ce qu'il doit faire.

Des rapports spéciaux sont consacrés à l'importance d *bon sens* dans la conduite de la vie, à la formation de *habitudes*, aux causes et aux remèdes à *la désobéissance* aux méthodes d'éducation de l'*initiative et de la volonté* sur cette dernière question il y a un excellent rapport d la *Jeunesse ouvrière catholique belge* (J. O. C.) exposant le méthodes *en usage* pour amener les membres à réalise l'idéal jociste, méthodes tout à fait modernes, car elle font appel à l'activité, au *self government*, à la rationalisa tion. au sens social; or, le *cran jociste* est devenu prover bial.

Très grave aussi, très étudié d'ailleurs en ces dernier temps, est le problème de l'*éducation pendant la crise d l'adolescence*. D'après l'exposé du Dr Monsaingeon, d Paris, s'appuyant principalement sur le rapport « si lucide si clairement équilibré du Prof. E. Janssens, de l'Univer sité de Liége, l'adolescence est une crise à la fois physi que, intellectuelle, morale, sentimentale, crise particuliè

ment redoutable pour les conséquences qui peuvent en résulter. C'est aux parents qu'il appartient d'aider l'adolescent à en sortir sans dommage, par leurs conseils, par leur affection surtout ; pour réussir, il faut connaître intimement l'âme de l'enfant, avoir toute sa confiance. C'est également aux parents qu'incombe cette tâche délicate mais nécessaire de l'initiation sexuelle : les suggestions que donne le rapport sur ce sujet mériteraient d'être lues de tous ceux qui ont à s'acquitter de cette mission difficile. Les parents pourront naturellement être aidés par le prêtre d'abord, le médecin, l'ami ou l'éducateur, sûr et éclairé. L'initiation scolaire, collective, pseudo-scientifique est insuffisante et dangereuse. — Cependant Mlle Butts, du B. I. E. de Genève, fit remarquer, au cours de la discussion, que des œuvres laïques ont des résultats heureux en basant sur la question scientifique l'éducation pendant la crise de l'adolescence. — D'après le Dr Monsaingeon, l'école ne peut avoir qu'un rôle d'auxiliaire : l'éducation physique doit lui être dévolue ; de plus « un travail scolaire intelligent, qui exige de l'enfant une participation active et qui l'intéresse, captivera son attention et le détournera de tentations particulièrement dangereuses alors ».

Pour l'*éducation religieuse*, Mme Jean Camus, présidente des *Mères françaises*, propose deux moyens essentiels, le premier préparant le second : l'Évangile et l'Eucharistie. L'enfant comprend fort bien ces récits évangéliques très simples, il les aime et il s'en nourrit, car ils fournissent la matière de toute une initiation au dogme et à la vie religieuse. Ces récits devront être illustrés par des images appropriées. Le P. Fallon propose aussi comme moyens : l'usage d'images, les histoires à raconter, les scènes à reproduire, l'examen de conscience. Le pasteur Wyss fit remarquer que cette méthode intuitive est appliquée dans les écoles du dimanche des églises évangéliques. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'elle devrait être pratiquée de tous ceux qui ont à enseigner le catéchisme à de

jeunes enfants, au lieu de se contenter de faire apprendr de mémoire des formules qui ne sont pas toujours compr ses : la leçon, trop souvent ennuyeuse et probablemer stérile, deviendrait vivante, intéressante et fructueuse (1

Mais si les parents doivent se préoccuper, tout au moin dans une certaine mesure, de l'éducation physique, intel lectuelle, morale et religieuse de leurs enfants, c'est un tâche très complexe, dès lors bien difficile, en même temp bien grave, qui leur est imposée. Il importe donc qu'il puissent s'y préparer, car on ne s'improvise pas éducateur pas plus que médecin ou ingénieur.

Cette nécessité d'aider les parents à s'acquitter de leur mission, et, mieux, de les y préparer dès avant le mariage de très bonne heure même, est un des points qui reviennent le plus fréquemment dans les rapports et les échanges de vue ; on pourrait dire que c'est le *leit-motiv* du Congrès, tout au moins une des principales conclusions.

Dans cet ordre d'idées, une première question se pose : Quelle doit être la matière de cette pédagogie familiale?

L'essentiel c'est que ceux qui sont appelés à élever, à former des enfants apprennent à les connaître ; or, sur ce point les parents se font souvent illusion, qu'ils sachent également que les individus diffèrent, sous le rapport de leurs aptitudes mentales et de leur caractère, beaucoup plus qu'on ne se l'imagine et qu'ils réagissent différemment, que par conséquent le même système éducatif n'est pas bon pour tous ; il est donc utile que les parents ou futurs parents soient initiés aux meilleures méthodes pédagogiques.

Or, sur tous ces points, la psychologie de l'enfant, la

(1) Cf. l'extrait de la lettre de Mgr Girbeau dans *Les Documents de la Vie Intellectuelle* de septembre 1930, p. 254 (Les catholiques et les nouvelles méthodes d'éducation). — De 800 enfants brésiliens interrogés sur la branche préférée à l'école, 0,3 o/o seulement répondent le catéchisme! (*Archives de Psychologie*, XXII, 1930, p. 159.) Ce triste résultat est dû très probablement à une méthode d'enseignement qui ne se préoccupe pas d'intéresser les écoliers à cette matière.

psychologie appliquée à l'éducation et la psychologie individuelle, bien que ces disciplines soient encore très jeunes et réduites souvent à tâtonner, peuvent cependant fournir un ensemble de notions et surtout des méthodes qui peuvent rendre de grands services aux éducateurs. C'est ce que mit fort bien en lumière le magistral rapport de M. le Chanoine Jeanjean, professeur de psychologie et directeur du laboratoire de psychologie appliquée de l'Université Catholique de Paris. Donnons à titre d'exemple de *réalisations* en ce domaine les *Observations pédagogiques* de M. Jos. Lewicki : c'est un formulaire, s'inspirant de feuilles d'observations en usage en Allemagne, permettant de grouper systématiquement les observations particulières que les parents ou les maîtres ont pu faire sur les enfants, de manière à donner un aperçu complet sur une individualité donnée.

Les parents pourraient également s'initier facilement et utilement aux méthodes employées dans les jardins d'enfants pour l'éducation des sens et de l'activité, aux jeux éducatifs ; ils trouveraient ainsi matière à occuper, pour le bien de leurs enfants et... le leur, une partie tout au moins des loisirs que leur laissent leurs occupations professionnelles.

La matière de la pédagogie familiale étant largement délimitée, il reste à savoir dans quelles conditions, c'est-à-dire à quels degrés de l'enseignement, dans quelles écoles pourra se donner ce cours de pédagogie familiale ou tout au moins une certaine initiation à cette mission éducatrice.

Deux rapports généraux sont consacrés à la réponse à cette question. Le premier, de Mlle Evard, professeur à l'école secondaire et normale de Le Locle (Suisse), nous présente un plan logiquement ordonné qu'elle croit réalisable dans l'espace de cinq ans ; en voici les étapes successives :

1. former une opinion publique compréhensive ;
2. y gagner l'école normale ;

3. l'introduire à l'école primaire ;
4. dans l'enseignement postscolaire des deux sexes ;
5. dans les écoles moyennes, techniques et supérieures
6. dans l'enseignement universitaire.

Mlle Evard expose alors comment cet enseignement ou cette initiation pourrait se faire à ces divers degrés. A titre d'exemple de réalisation à l'école primaire elle signale le *système des anges gardiens*, expérimenté par Mlle Paquot (Belgique) : chaque élève des classes supérieures se charge d'un petit des classes inférieures.

Mlle Evard nous montre ce qui pourrait et, à son avis, devrait se faire ; Mlle Butts, du *Bureau International d'Éducation*, de Genève, ce qui a été déjà réalisé. En effet, en vue de ce Congrès, le B. I. E. lança, en automne 1929, un questionnaire sur l'organisation de la pédagogie familiale dans les différents pays. 140 réponses émanant de 42 nations parvinrent au B. I. E. Le rapport de Mlle Butts nous donne les résultats de cette enquête : c'est une relation objective et parfois critique de tout ce qui a été fait en ce domaine dans les différents pays qui ont répondu, soit par les organismes officiels soit par les institutions ou associations privées ; cette relation, d'un intérêt capital, comprend cinq pages bourrées de faits, dans le détail desquels je ne puis évidemment pas entrer. Je ferai seulement deux observations, la première relative à la participation de la France et de la Belgique à ce mouvement : elles n'y sont pas tout à fait étrangères, mais paraissent s'être laissées dépasser par d'autres pays ; la seconde concerne l'extension actuelle de l'éducation familiale : il semble que ce cours soit resté cantonné jusqu'à présent dans les écoles ménagères, les écoles rurales d'agriculture, les écoles normales ménagères, les écoles professionnelles.

Les renseignements fournis par le rapport sur la *vulgarisation* de la pédagogie familiale dans les ligues et cercles d'éducation familiale (5e section) complètent le tableau de ce qui a été réalisé actuellement pour préparer les parents, surtout les mères ou les futures mères à leur mis-

sion. Les vœux émis par Mlle Butts et ratifiés par le Congrès concordent assez bien avec les *desiderata* de Mlle Évard : ils demandent que le cours de pédagogie familiale soit établi à tous les degrés de l'enseignement et qu'on multiplie les cours spéciaux à l'usage des parents, que les jeunes filles qui ont du loisir fassent un stage dans les *nursery* et les jardins d'enfants, etc. Cependant l'on reconnaît qu'il y a certaines précautions à prendre, en particulier pour éviter que les enfants ne deviennent presque exclusivement des sujets d'expérience.

On a étudié également au Congrès les moyens d'obtenir une *coopération de la famille et de l'école* plus intime et plus active, dans l'espoir que cette coopération contribuerait à améliorer l'éducation familiale et scolaire, qu'elle permettrait peut-être par exemple de mieux connaître les causes du surmenage et par conséquent d'en trouver les remèdes.

En résumé, le IVe Congrès international d'Éducation familiale a envisagé plus d'un problème important de l'éducation ; un certain nombre d'expériences couronnées de succès y ont été exposées ; beaucoup de suggestions ont été faites dignes de retenir l'attention; faits et suggestions peuvent se grouper autour de deux préoccupations principales : 1) rechercher les méthodes d'éducation dans la famille ; 2) créer un cours de pédagogie familiale et organiser la préparation des parents à leur mission éducatrice. Sans doute, quand on lit de suite rapports et comptes-rendus des séances, cette masse, considérable pourtant, de données intéressantes ne ressort pas suffisamment de l'ensemble : à mon avis il y eut trop de sections et de questions posées, de plus, il serait désirable que les rapporteurs soient à l'avenir moins éloquents parfois et laissent davantage parler les faits. Néanmoins il semble bien que le Congrès n'a point fait œuvre vaine, et bientôt sans doute nous pourrons voir lever la moisson dont il a répandu la bonne semence.

Université de Liége. RENÉ NIHARD.

Études sur l'éducation de l'enfant

Chronique des livres et des revues

La querelle du surmenage semble s'apaiser. Mais l'attention ne se détourne pas pour cela de l'enfant. Parents et maîtres, théoriciens et praticiens de l'éducation, prêtres et médecins, ils sont légion ceux qu'une même sollicitude pour l'enfance pousse à nous communiquer des réflexions et des expériences infiniment variées. On nous avertit bien qu' « il y a peut-être de nos jours plus d'amateurs d'enfants que de vrais amis des enfants (1) ». C'est ce qu'il n'est pas facile de décider ; si c'était vrai, il ne faudrait pas trop nous en plaindre. L'intérêt, les remarques des amateurs peuvent avoir leur utilité : soutenir, stimuler les efforts des professionnels. Quoi qu'il en soit, il apparaît que nous sommes au siècle de l'enfant, à en juger par l'immense littérature dont il est le centre.

Cueillons parmi la floraison la plus récente ce que nous trouverons de plus remarquable.

L'enfant est-il un homme en miniature ou un être à part, irréductible aux catégories de l'adulte ? De ce problème fondamental dépend l'orientation de la pédagogie. Et sans doute la question est posée en termes extrêmes et l'on peut craindre que les réponses, si elles sont aussi tranchées, n'avivent encore la querelle des « anciens » et des « modernes ». Ne craignez rien. Lisez, dans l'*Éduca-*

(1) Anne-Marie Couvreur, *L'Évangile et l'Éducation*, p. 7.

tion, l'Enquête sur la Notion de l'enfant (1). C'est nuancé, en général, et la conciliation s'ébauche à l'horizon. On accorde volontiers aux « modernes » que l'enfant n'a ni le corps ni l'esprit d'un adulte et qu'il faut respecter les lois de son développement ; mais il faut reconnaître avec les « anciens » que l'enfant est un petit d'homme, sinon un petit homme, qu'il est intéressant surtout parce qu'il porte en lui l'homme de demain, et qu'il appartient aux adultes de l'élever, ou mieux de l'aider à s'élever au-dessus de l'enfance. L'éducateur doit s'adapter, évidemment ; il ne doit pas abdiquer (2).

Le Dr Gilbert Robin, moins que personne, nous conseillerait d'abdiquer. Mais qu'il est sévère pour ceux qui n'auront pas réussi ! Oyez plutôt : « Les imperfections de la sphère psychique sont imputables à la maladie ou à l'éducation. Il faut le dire et le répéter : l'enfant n'a pas de défauts : il est mal élevé ou malade (3) ». On aurait tort cependant pour quelques paradoxes de laisser tomber le livre : l'expérience professionnelle de l'auteur transparaît sous mille observations précises et lui permet de proposer aux parents bien des explications et des conseils utiles.

L'Évangile et l'Éducation de Mme Anne-Marie Couvreur (4) est aussi un livre d'expérience, quoique d'un autre genre. « L'auteur, nous dit Mgr Petit de Julleville dans sa préface, est une mère de famille qui a vécu au milieu de ses enfants, qui les a regardés, qui les a aimés et qui, à l'aide de ses expériences quotidiennes, a retrouvé et nous expose les éternels principes de l'éducation chrétienne. » On aime l'accent de réalisme qui pénètre ces pages, la finesse de certaines remarques, la conception de l'autorité à base de confiance ; les premiers chapitres surtout : la formation religieuse des tout petits, l'éveil de la

(1) N° de décembre 1930.
(2) Voir, en particulier, le bel article de Mme Marie Fargues, p. 141 et suiv.
(3) Docteur Gilbert Robin, *L'Enfant sans défauts*, p. 15.
(4) Editions Spes.

conscience, la confession des tout petits fourniraient, croyons-nous, à de nombreux parents, un thème de réflexions salutaires.

Les éducateurs professionnels ne sont pas non plus oubliés. Pour accroître leur vie religieuse et guider plus efficacement leurs élèves vers les véritables fins de l'éducation, M. l'abbé Heurtevent leur propose de méditer « *Leur Sacerdoce* » (1), à l'école de saint François de Sales.

Pour leur formation professionnelle, les maîtres de l'enseignement primaire trouveront des renseignements utiles dans le *Manuel élémentaire de Pédagogie générale* de MM. Hubert et Gouhier (2), et ceux de l'enseignement secondaire dans *la Pensée captive* de M. J. Bezard (3).

Le manuel de MM. Hubert et Gouhier s'adresse aux maîtres de l'Enseignement public ; on ne s'étonnera donc pas que ses points de vue diffèrent parfois de ceux que préconise l'Enseignement libre ; mais, tout compte fait, il marque une étape vers le rapprochement désirable. Le plus significatif peut-être de cet ouvrage, c'est l'effort des auteurs pour utiliser tout ce qu'il y a de fécond dans les recherches et les tentatives de la pédagogie contemporaine. Ils ont emprunté largement, mais avec prudence, aux méthodes nouvelles, tâchant de les adapter au cadre de l'organisation actuelle pour la rajeunir, la vivifier... sans révolution.

M. J. Bezard, avec le sourire d'un humaniste et le sérieux d'un professeur qui observe depuis quarante ans « la grande pitié des élèves de France », plaide aujourd'hui devant le grand public (*actio quarta*) la cause de la Pensée captive et demande la tête du monstre surmenage. On sait les infortunes de l'illustre captive (« Les facultés des lettres déplorent, chez beaucoup de candidats, l'absence des idées générales, la puérilité des jugements, l'incapa-

(1) Chez Bloud et Gay.
(2) Delalain, éditeur.
(3) Librairie Vuibert.

cité de voir les ensembles et l'impropriété constante de l'expression », p. 102). Tout professeur qui lira ce livre trouvera certainement, dans le plan de réforme qu'on lui propose, quelques moyens à sa portée d'atténuer la crise du verbalisme, en attendant la mise en branle des rouages qui lui échappent. C'est une des choses les plus réalistes qui aient été écrites autour du surmenage.

Avec M. de Hovre (1), nous reprenons de la hauteur. « Ce ne sont pas des méthodes habiles et raffinées, mais des buts clairement et fermement établis qui garantissent le succès de l'éducateur. » Ces mots du grand Fœrster, dans la préface qu'il donne à l'ouvrage, en indiquent le ton et le but. Il est utile qu'on nous ramène quelquefois au sentiment des valeurs éternelles. Si tout, dans l'éducation, ne se réduit pas à un problème de philosophie, il faut convenir que tout s'y subordonne. Il est bon aussi que l'on fasse connaître notre pédagogie et nos éducateurs. Si aucun des maîtres qui s'inspirent du catholicisme n'en épuise l'infinie fécondité, ceux qu'étudie M. de Hovre figurent à juste titre parmi ses représentants les plus qualifiés : Mgr Spalding, Mgr Dupanloup, le cardinal Newman, le cardinal Mercier, Otto Willmann. Au lecteur pressé qui nous demanderait de faire un choix parmi les pages si substantielles de ce volume, nous indiquerions volontiers celles que Fœrster a louées, sur Newman et la *coïncidentia oppositorum* dans la pensée catholique.

Justement — ô coïncidence ! — de l'autre côté de l'Atlantique, Miss Mary Mayer (2) découvre dans S. Thomas les éléments d'une théorie « active » de l'éducation. C'est un signe des temps. Il est curieux, en tout cas, de voir évoquer, à propos de la réfutation de Platon par l'Aquinate, la critique de Dewey sur quelques résultats de la théorie frœbelienne du développement. Les idées préexistantes,

(1) *Le Catholicisme, ses Pédagogues, sa Pédagogie*, chez Dewit, Bruxelles.

(2) Mary Helen Mayer, *The Philosophy of Teaching of St Thomas Aquinas*, Bruce, New-York.

dit l'un, n'ont besoin que d'être rappelées, dérouillées par la mémoire ; aucune nécessité, dans le platonisme, de faire appel à une intelligence active. — Activité toute mécanique, dit l'autre, cette maïeutique qui n'a d'autre but que de s'assurer, par des interrogations périodiques, si la perfection est assez avancée pour satisfaire l'éducateur. Saint Thomas précurseur des méthodes actives ? Pourquoi pas ? Ce n'est pas la première fois qu'on nous le dit.

Selon l'heureuse expression de M. l'abbé Dévaud commentant, lui aussi, le *de Magistro*, « le maître est en classe pour provoquer l'acte de l'intelligence, le rendre plus profondément vital, plus intelligemment personnel ».

N'est-ce pas ce que sentent, sans pouvoir le formuler, ces petits transplantés, qui, habitués aux méthodes actives, les comparent ingénument avec celles du lycée ? On les soupçonnait d'abord de ne rien savoir et ils se révèlent bientôt les meilleurs élèves parce qu'ils ont appris à travailler. « Vois-tu, maman, disait l'un d'eux, je me rends bien compte que j'ai beaucoup plus de facilité que les autres, que je sais mieux m'organiser, parce que tu m'as montré à bien faire (1). »

MARC ANDRO.

Journée Pédagogique de Lille

16 Février 1931

A l'heure où, de toutes parts, tant d'efforts sont entrepris pour améliorer les méthodes pédagogiques, nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs l'importante journée d'études que l'*Union des Trois Ordres de l'Ensei-*

(1) Mme T.-J. Guéritte, dans *La Nouvelle Education*, janvier 1931, p. 12.

rnement Catholique (U. T. O.) vient de consacrer au problème du renouvellement des méthodes.

Un nombre imposant de professeurs des trois degrés de l'enseignement — plus de six cents — étaient venus, de diverses régions de France, assister à cette réunion qui se tenait, comme chaque année, dans les locaux des Facultés catholiques de Lille.

Toute méthode, nous dit Mgr Lesne, recteur des Facultés Catholiques, dans un très beau et très simple discours d'ouverture, menace de s'anémier par la routine ; il faut donc la renouveler, la vérifier.

Dans un rapport précis, M. Pierre Deffontaines, l'animateur de l'U. T. O., retrace brièvement son activité au cours de 1930 et expose les moyens de rendre l'enseignement plus adapté aux exigences de l'enfant et plus capable de le préparer vraiment à la vie. Pour avoir prise sur l'âme de l'enfant, le maître doit être de son temps, « à la page » comme disent les élèves. Son enseignement sera « une réponse » : l'enfant aimera une vérité qu'on lui aura fait désirer, qu'on lui aura appris à découvrir. Avec un enthousiasme communicatif, M. Pierre Deffontaines, s'appuyant sur des expériences vécues, plaide pour un enseignement plus proche de la vie.

La Journée Pédagogique était spécialement consacrée, cette année, à l'éducation sociale : « *Comment développer le sens social chez nos élèves?* » M. Robert Garric était éminemment désigné pour traiter ce sujet. Dans une émouvante communication, le Directeur des Equipes sociales expose, d'une part, les quelques vérités sociales qu'il s'agit d'inculquer à l'élève et, d'autre part, les moyens d'éveiller en lui le *sens social*. C'est sur ce second point que M. Robert Garric insiste en montrant, par des exemples concrets, comment on peut créer ou utiliser les occasions de faire naître et croître chez l'enfant le souci des autres et le sentiment de sa responsabilité à leur égard, procédés qui s'avèrent efficaces à en juger par les touchantes initiatives qu'ils provoquent chez les enfants.

Communication chaleureusement accueillie et d'une haute portée sociale et pédagogique.

Nous ne pouvons qu'indiquer les autres rapports : celui de M. le chanoine Loridan sur la méthode d'enseignement des Mathématiques et celui de Mgr Guillemant sur l'Association des Parents d'Élèves de l'Enseignement Libre, ainsi que les nombreux échanges de vue qui sont peut-être les moments les plus précieux des congrès.

S. É. le Cardinal Liénart, empêché de venir en personne, a exprimé ses regrets de ne pouvoir assister à cette Journée Pédagogique qui témoigne de la croissante vitalité de l'U. T. O.

F.-M. Chatelain, O. P.

POLITIQUE

WALDEMAR GURIAN. *La crise politique de l'Allemagne.*

L'auteur d'un ouvrage célèbre sur les idées sociales du catholicisme français, M. Waldemar Gurian, professeur à l'Université de Bonn, a bien voulu dresser, pour *La Vie Intellectuelle,* le tableau des partis politiques en Allemagne et indiquer la mission qui incombe au Cabinet Brüning.

ALFRED MICHELIN. *Le problème alsacien.*

Problème douloureux qu'il ne faudrait aborder qu'avec franchise et après s'être documenté ailleurs que dans notre presse nationaliste.

Au seuil de son livre : « La Vérité sur l'Alsace », M. Oscar de Férenzy place l'auteur du présent article parmi ceux qui se sont efforcés de comprendre loyalement et de faire comprendre la situation si particulière de nos provinces recouvrées.

JACQUES MARITAIN. *La Ligue des Catholiques français pour la Justice et la Paix internationales.*

FOLLICULUS. *La vie des journaux.*

LES PHILALÈTHES. *Manifeste d'intellectuels.*

La crise politique de l'Allemagne

L'économie domine la vie politique de l'Allemagne d'aujourd'hui : les secousses et les évolutions causées par la crise économique et sociale y déterminent tous les faits de la politique. Le peuple allemand court le danger de devenir un peuple prolétaire. La bourgeoisie prévoit son anéantissement social. Il y a dans les Universités trop d'étudiants qui ne savent ce qui leur adviendra dans l'avenir. Par suite de la crise économique mondiale, il s'est produit une chute catastrophique des prix qui a engendré l'insécurité, et dont l'effet paralyse et déprime. Journellement on annonce des fermetures d'usines, des réductions partielles de travail, des abaissements du tarif des salaires et l'accroissement du nombre des sans-travail.

Tableau des Partis en Allemagne.

On peut grouper les différents partis politiques de l'Allemagne actuelle d'après les réponses qu'ils donnent aux questions posées par la catastrophe économique. Il y a d'abord un mouvement appelé national produit par le groupe des nationaux-socialistes, qui, aux dernières élection, ont envoyé 107 des leurs au Reichstag. Ce mouvement national est représenté par l'alliance du chef du parti national-socialiste Hitler avec le chef nationaliste allemand Hugenberg. A ceci, il est facile de répondre : le plan Young met l'Allemagne dans une sorte d'esclavage

lont la conséquence est la complaisance dangereuse exer-cée jusqu'ici à l'égard de l'étranger par le régime démocra-.ique parlementaire de la coalition sociale-bourgeoise.

C'est pourquoi il faut avant tout éliminer ce système. On croit pouvoir en amener la chute d'une façon légale, car on a été rendu prudent par de précédentes expérien-ces lors de l'insuccès de l'émeute Kapp en 1920 et de celle de Hitler en 1923.

A l'aide d'une exploitation démagogique de la crise économique actuelle, on espère pouvoir élire un nombre suffisant de députés antiparlementaires pour rendre un gouvernement antiparlementaire absolument nécessaire. Toute propagande politique faite à l'étranger a pour but de servir les desseins de politique intérieure. Seul un gouvernement national non influencé par le marxisme international peut inspirer une politique nationale à l'étranger, et son influence peut écarter les difficultés de la politique étrangère dans la crise économique et sociale.

En face du groupe des politiciens qui poussent à cette catastrophe, se dresse le groupe de la bourgeoisie moyenne tout à la fois aimée et combattue par lui. Le chancelier Brüning, chef du parti du centre, peut être désigné comme la personne la plus en vue de ce second groupe.

Cela prouve qu'une crise ne peut servir à des expérien-ces de politique intérieure, même si on la souhaite pour faire voter des réformes qui seraient longues à obtenir, par suite des difficultés du parlementarisme.

On croit également qu'une action énergique d'assainis-sement de la politique financière amènerait un allège-ment de la dette des Réparations trop lourde pour le peu-ple allemand. Il ne s'agit pas de créer une atmosphère de catastrophe. Il suffit de démontrer que, même en exerçant la plus grande économie, les obligations du plan Young ne sont pas supportables pour l'Allemagne.

Plus à gauche, la socialdémocratie se trouve gênée par les attaques énergiques du parti national-socialiste. C'est contre elle que la droite dirigera une tentative de renversement. Les nationaux-socialistes disent qu'elle représente la faiblesse et la trahison nationales.

Elle s'est mise déjà aujourd'hui, par suite des nécessités de sa politique intérieure, sous la protection du centre. Cette attitude a trouvé son expression dans la coalition du gouvernement prussien avec le socialiste Braun devenu chef du gouvernement.

Son travail d'assainissement a été continué sans violer la Constitution de Weimar grâce à l'attitude des socialistes qui ont aidé le gouvernement Brüning au Reichstag. Les partis ont prouvé par les débats qui ont précédé leur seconde assemblée de septembre que le Reichstag ne pouvait se mettre d'accord sur certains détails. Le gouvernement édicta alors un décret-loi qui mettait les partis devant le fait accompli. Le Reichstag, par ses droits constitutionnels, pouvait annuler ce décret-loi, mais il ne fit pas usage de ses droits. Cela ne lui eût du reste pas été possible sans l'appui des sociaux-démocrates. Les nationaux-socialistes sont presque aussi dangereux pour les sociaux-démocrates que leurs ennemis de gauche, les communistes.

Ils veulent accentuer la crise actuelle par un prétendu mouvement national qui entraînerait un changement de régime.

Ils comptent aussi sur le fait que l'Allemagne influencée par Hugenberg et Hitler accepterait une sorte de régime fasciste qui serait un excellent terrain pour la propagande bolcheviste. Ils soutiennent que la révolution fasciste sera une étape sur le chemin conduisant à la Dictature du Prolétariat.

C'est pour cette raison qu'ils votent toujours au Reichs-

tag avec les antiparlementaires de la droite, n'ayant aucun intérêt à épargner les difficultés à la République parlementaire actuelle.

Pourquoi Hitler fut victorieux.

La vague antiparlementaire et nationaliste qui cause l'effervescence actuelle de la vie politique en Allemagne n'est aucunement liée à des tendances politiques qui porteraient à une guerre ou à une revanche. On s'en rend compte par un coup d'œil rapide sur le groupement des partis.

Le national-socialisme a pu trouver autant d'écho parce qu'il personnifie la négation la plus véhémente des conditions actuelles. Ces conditions semblent impossibles à supporter à cause de l'incertitude créée par la crise économique mondiale.

Il est tout naturel qu'un pays aussi étroitement engagé que l'Allemagne dans cette crise, en souffre tout particulièrement.

Les communistes sont déjà assez connus par leur opposition, pour qu'ils ne puissent apparaître comme un facteur nouveau. Ils font presque l'effet d'être nécessaires au régime parlementaire républicain. Ils ne répondent, du reste, en aucune manière, à la mentalité et aux traditions bourgeoises.

C'est pour cette raison que les cercles bourgeois, menacés par le Prolétariat, s'écartent de l'opposition de la troisième Internationale, mais se joignent à celle qu'a créée le socialisme-national.

On ne doit pas néanmoins méconnaître les arrière-pensées positives de cette opposition, ni perdre de vue la découverte des faiblesses et des insuffisances du régime reposant sur la Constitution de Weimar. On a employé

des méthodes extrêmement démagogiques, et on a fait de promesses irréalisables, qui ont amené une agitation national-socialiste. On peut désigner en même temps comme faiblesse principale de ce régime le gonflement d'orgueil et l'affaiblissement intérieur de l'État. Il devient la chose des partis, qui craignent de perdre des adhérents; et doit s'occuper de tous. C'est dire qu'on lui fait toujours de nouvelles demandes pour contenter les incessants besoins des groupes.

On ne se demande pas si, au point de vue du bien général, on peut satisfaire ces besoins.

Toutes ces revendications particulières affaiblissent l'autorité de l'État. Il perd sa dignité, et devient une sorte de chambre de compensation qui joue entre les partis dominants.

Il est à la fois faible et orgueilleux, et ne sera plus soutenu par une société unie. Pour employer le mot connu du ministre des Finances actuel du Reich, Dietrich, les « gens qui tiennent l'assiette au beurre » avaient pris la place de la nation.

Ces « gens qui tiennent l'assiette au beurre » forment une série de groupes solidement organisés qui négocient entre eux, comme de grandes puissances. Parmi ces différents partis, la socialdémocratie, grâce au grand nombre de ses partisans, a pu prendre une place prépondérante.

La crise économique et mondiale, ayant montré la faiblesse de l'État, permet de lui attribuer la responsabilité de la crise actuelle.

La socialdémocratie apparaît comme le soutien de l'ordre actuel ; par une politique sociale extrême et des revendications immodérées de la part de la société, elle met l'État en danger. Néanmoins cet ordre n'a rempli en aucune façon ce qu'on espérait.

La liberté politique, l'extrême parlementarisme, avec le

droit électoral le plus juste du monde, ne pouvaient nullement résoudre la question sociale. Il semble au contraire que la détresse sociale en ait été augmentée.

Telles sont les deux causes qui ont contribué à la puissance du socialisme national comme parti politique. Il a accueilli des groupes dépouillés de leur prépondérance politique et sociale, et en même temps, les milieux bourgeois effrayés par la menace du prolétariat. Il a accueilli également les ouvriers déçus par la socialdémocratie « qui, elle, ayant perdu son haut idéal, est tombée au rang d'une bourgeoisie timorée ».

Le socialisme national oblige tous les partis à poser des questions de principe. Il attire ceux qui sont las de tous ces compromis parlementaires. Il contraint le gouvernement à faire des réformes qui, par suite du désaccord des partis, et malgré leur absolue nécessité, n'avaient pu encore être tentées.

C'est précisément le succès de ces méthodes d'agitation brutale, s'adressant aux bas instincts, qui oblige les partisans de la République à prendre des décisions.

C'est une occasion de se demander si la forme actuelle du parlementarisme, qui a affaibli le gouvernement, a transformé l'État en un vaste établissement d'hospitalisation et a éliminé toutes les responsabilités, était réellement la bonne.

La mission du Cabinet Brüning

On doit considérer le gouvernement Brüning comme une tentative d'assainissement de la République. Contrairement à son prédécesseur dont le chef fut le socialdémocrate Hermann Müller, il se considère comme un gouvernement, et non comme un comité représentant des partis.

Il ne recule pas devant les décisions à prendre, même

lorsque les partis ne peuvent se mettre d'accord ; mais il oblige le Parlement à juger. Il ne craint pas de prendre des mesures impopulaires, comme celle de la réduction des salaires des fonctionnaires, et celle de l'assurance sur le chômage.

Ce gouvernement réussira-t-il à empêcher la ruine du parlementarisme ? Pourra-t-il arrêter les mouvements antiparlementaires énergiquement menés, et fixer les différents groupes qui ne peuvent se mettre d'accord, sans arriver à la dissolution de la société ?

Voilà la question décisive.

Jusqu'à maintenant le gouvernement a réussi parlementairement.

La crainte des partis devant les responsabilités à prendre est si grande qu'ils n'ont pas osé voter la confiance au Cabinet Brüning, mais n'ont pas eu non plus le courage de le renverser.

D'ailleurs le grand danger ne réside pas dans le Parlement. Le Reichstag est plus ou moins diminué par la peur visible qu'il éprouve depuis des années de sa responsabilité comme facteur du pouvoir. Les pouvoirs sociaux ont aujourd'hui une importance beaucoup plus grande que cette institution politique.

Le gouvernement Brüning en aura-t-il raison à la longue, ou, en exécutant un violent mouvement vers la droite, perdra-t-il un jour toute base, et tombera-t-il comme une ombre du Cabinet Facta attendant son remplaçant Mussolini ?

Malgré tous les symptômes contraires, tels que les tendances de certains cercles industriels de pactiser avec les nationaux-socialistes pour anéantir la République et sa politique sociale extrême, il paraît vraisemblable en ce moment que le gouvernement Brüning pourra supporter l'assaut qui le menace.

Brüning possède la confiance du Président d'Empire Hindenburg, dont la figure imposante contrarie les attaques de la droite antiparlementaire, malgré toutes les affirmations contraires.

Le Président du Conseil prussien Braun a réussi à éloigner les sociaux-démocrates de l'opposition, dont seuls les adversaires de la République eussent profité.

Et enfin il faut reconnaitre que les élus des nationaux-socialistes ne se précipitent vers eux que par désespoir.

On veut démontrer que cette situation ne peut plus durer ; mais on ne veut pas l'accession au pouvoir du national-socialisme de Hitler et de Hugenberg.

Si Brüning garde le courage dont il a fait montre jusqu'ici, et s'il prend ses décisions sans avoir égard aux protestations des intéressés, il pourra se maintenir, durant cet hiver critique, et même au delà.

Où va l'Allemagne ?

On ne peut assez dire combien il serait faux de considérer l'essor du national-socialisme comme d'un intérêt principalement politique et mondial. Il est simplement l'expression du désespoir de l'heure présente. C'est pourquoi il a pu prendre pied dans des groupes qui sont tout à fait éloignés de la mentalité de ses chefs. Cette mentalité apparaitra de plus en plus clairement avec l'atténuation de la crise économique, et de nombreux partisans de ces groupes s'en retireront.

Elle aura pour trait fondamental la soif du pouvoir, sans aucun égard pour personne. Cette volonté de diriger brutalement nous a appris qu'à notre époque, les méthodes d'agitation ont un effet réel sur la masse du peuple, et laissent de côté la raison en ne s'adressant qu'aux bas instincts. C'est pourquoi le socialisme national apporte

évidemment un accommodement tout particulier aux principes traditionnels et religieux. Il affirme qu'il veut rétablir une vie publique morale et chrétienne. Il s'oppose à la propagande athéiste ; et tout cela n'a qu'un but : l'amener au pouvoir, car, pour lui, la seule et dernière vérité existante est la politique sociale.

Il reste dans la sphère purement politique, même s'il tente de donner à sa théorie une explication métaphysique pour se donner une plus grande importance. Cette attitude dévoile la raison la plus profonde de son opposition à l'Église Catholique ; il ne faut pas la chercher dans son inclination vers une religion nationaliste, et dans des ententes occasionnelles avec des cercles antiromains et protestants.

Pour des raisons de tactique, il serait tout près de laisser de côté sa déification de la race et son entente avec Wittenberg, si la prise de pouvoir l'exigeait. Mais c'est dans la considération de la puissance politique, comme but propre, que se trouve la différence décisive entre la conception de l'État qui est possible et celle qui est impossible pour un catholique. Ce n'est pas par hasard que son adversaire le plus dangereux n'est pas le socialisme, qui paraît aujourd'hui dénué d'idées mais représente des intérêts ; cet adversaire est le centre soutenu par la fraction catholique du peuple qui ne veut pas laisser tomber l'État dans les mains de ces agitateurs brutaux dont le seul désir est d'assumer le pouvoir. Peut-être l'occasion se présentera-t-elle dans quelques mois de faire une revue rétrospective des travaux du Cabinet Brüning considéré comme ayant sauvé la République du danger d'un parlementarisme extrême, et du socialisme national.

Bonn.

WALDEMAR GURIAN.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Le problème alsacien

La plupart des Français demeurent perplexes, sinon confondus, en présence de cette énigme : en 1918, au lendemain de l'armistice, les Alsaciens ont accueilli nos troupes avec un enthousiasme passionné. Nul d'entre ceux qui pénétrèrent alors dans les provinces reconquises n'évoque sans en être ému ces heures de délire. Nos frères d'Alsace comme ceux de Lorraine sont revenus à la mère patrie d'un impétueux élan de la sincérité duquel on ne saurait douter.

Et avec quelle joie ne les a-t-elle point accueillis !

Rien, semble-t-il, n'aurait dû troubler des sentiments d'une telle ferveur. Et voilà que, moins de dix ans après de si vibrantes effusions, l'Alsace et le reste de la France vivent, dans leurs rapports réciproques, sous le régime du malentendu, de l'inquiétude, du malaise ; voilà que les plus grands journaux de Paris ne cessent de dénoncer entre Vosges et Rhin une agitation dangereuse pour la sécurité nationale, une « moisissure » envahissante, écrit l'un d'eux, et que la majorité des Alsaciens traduit sa mauvaise humeur, son mécontentement dans des manifestations électorales et autres qui ne peuvent pas laisser indifférent un esprit réfléchi. Alors ?

Quand on consulte la presse généralement lue chez nous, fût-ce le plus sérieux des journaux de la République, le problème ne s'éclaircit point. La France, disent-ils, a accablé l'Alsace de ses bienfaits ; elle s'est montrée vis-à-vis d'elle libérale et généreuse. Elle ne lui a point imposé les lois laïques ; elle a respecté le concordat ; après

douze ans, à bien des égards, elle accepte de la laisser vivre sous un régime très différent de celui des autres provinces. Elle s'est imposé toutes sortes de sacrifices pour assurer sa prospérité matérielle. Que peut-elle faire de plus? Et d'ajouter : Le mal est dû à quelques politiciens ambitieux et aigris qui ont suscité l'autonomisme pour satisfaire leurs appétits ou leurs rancunes; même, certains d'entre eux sont des agents allemands dont la propagande est alimentée par d'abondants subsides d'outre-Rhin et qui caressent des desseins séparatistes.

Une telle explication apparait au moins insuffisante. Il est, en effet, difficile d'admettre que les Alsaciens qui ont résisté à la propagande allemande lorsqu'elle pouvait s'exercer librement cèdent aujourd'hui si volontiers à des manœuvres que tout contrarie; il est difficile d'admettre que ce peuple qui a si longtemps échappé à l'emprise de l'Allemagne s'y abandonne désormais, préparant ainsi une guerre atroce alors que personne plus que les Alsaciens ne redoute — et pour cause — pareille éventualité; il est difficile d'admettre que maints autonomistes ou autonomisants qui eurent jadis des démêlés souvent retentissants avec les Allemands soient devenus leurs agents conscients ou inconscients; il est difficile enfin d'admettre que l'ambition ou les rancunes de quelques politiciens dont on ne cesse de proclamer la « médiocrité » puissent troubler si complètement l'âme d'une population que ses sentiments profonds et son intérêt bien compris poussent vers la France. Il doit y avoir autre chose.

Tous ceux qu'intéresse la solution de l'énigme, et ce devrait être tous les Français, car, malgré l'indifférence de beaucoup, le problème alsacien est un problème d'une haute importance au point de vue national, et nous ajouterons ici, au point de vue religieux, trouveront les éléments de la solution dans un livre que vient de publier M. Oscar de Ferenzy : *La vérité sur l'Alsace* (1).

(1) Paris, Bloud et Gay, édit.

Ce livre, M. de Ferenzy était particulièrement qualifié pour l'écrire. Parisien de naissance, il habite en Alsace depuis l'armistice ; il s'est intimement mêlé à la vie sociale et politique de nos provinces recouvrées. Il connaît le pays, et la langue et les mœurs, et les institutions et les hommes. Il a suivi les événements au jour le jour. Il y a réfléchi ; il en a écrit. Il a, dans le livre dont nous parlons, ramassé une expérience de dix années. Nul ne conteste ni la qualité de son patriotisme ni celle de son catholicisme. Mais on lui a reproché de n'avoir pas fait suffisamment état et des bienfaits de la France envers l'Alsace et des circonstances atténuantes auxquelles nos gouvernants ont droit pour les fautes commises. Le reproche ne porte guère puisqu'il s'agissait, avant tout, dans la pensée de l'auteur d'éclairer la France de l'intérieur sur les griefs des Alsaciens. On lui a reproché aussi dans la présentation des idées et des faits qui remplissent son livre un certain désordre et quelque partialité pour plusieurs hommes âprement discutés. J'excuse la partialité qui s'oppose à beaucoup d'injustice et qui est, en l'espèce, le signe d'un cœur généreux ; quant au désordre, si désordre il y a, il pourrait s'expliquer par la complexité des questions traitées, et, au demeurant, il importe peu.

Ce qui importe, ce sont les faits présentés par M. de Ferenzi avec une indiscutable loyauté, avec un grand souci d'objectivité et qui ne sont ni contestables, ni, en général, contestés. Or, il faut bien reconnaître qu'ils suffisent à expliquer, pour une large part, le mécontentement des Alsaciens. Ils témoignent à l'évidence que la police française, l'administration française, maints gouvernements français ont accumulé là-bas une somme d'erreurs inimaginable. Presque tous les problèmes si délicats que posait le retour à la patrie française de populations séparées d'elle depuis si longtemps et qui, ne l'oublions pas, offrent des caractères très particuliers au point de vue des traditions, des mœurs, de la langue, de la race, presque tous ces problèmes ont été abordés avec une légèreté,

un manque de compréhension, hélas ! avec une passion parfois qui devait fatalement susciter les pires malentendus. Ainsi en fut-il, dès le début, quand il s'agit de distinguer les Alsaciens qu'on renverrait en Allemagne de ceux que le traité de paix réintégrait dans leur nationalité française et qu'on chargea de cette besogne les commissions de triage, caricatures de tribunaux, organisés avec une déconcertante fantaisie et qui commirent les pires injustices. Ainsi en fut-il dans l'ordre administratif quand notre manie centralisatrice et unitaire créa en Alsace « une véritable carence de gouvernement » dont la conséquence fut « un désarroi profond des esprits » : la condamnation est de M. Herrenschmidt, président de la Chambre de commerce de Strasbourg. Ainsi en fut-il quand nous envoyâmes là-bas des fournées de fonctionnaires, pas toujours très bien choisis, en faisant bon marché non seulement des habitudes de la population, mais des droits acquis et des légitimes ambitions du personnel alsacien. Ainsi en fut-il quand, au lieu de chercher à résoudre progressivement le problème des langues, on chercha, à l'école et ailleurs, à éliminer de façon plus ou moins brutale l'allemand que parlait l'immense majorité des Alsaciens. Ainsi en fut-il quand les dangereuses menaces de M. Herriot, parjure aux promesses solennelles de Joffre, firent redouter à l'Alsace qu'on lui imposât les lois laïques et quand Mgr Ruch, pour empêcher l'introduction de l'école interconfessionnelle, dut proclamer la grève scolaire. Ce ne sont là, du reste, que des exemples qu'on pourrait aisément multiplier.

Et l'on ne s'en tint pas là. Comme pour aggraver le malaise, on suscita une agitation politique qui ne pouvait qu'exaspérer le mécontentement général. Nous faisons allusion à des affaires comme la dissolution du Conseil municipal d'Haguenau qui se termina par un échec retentissant pour le gouvernement ; comme les poursuites engagées contre la S.A.P.A.R.T., sorte de société d'épargne fort inoffensive, poursuites qui devaient aboutir à un

non-lieu, mais qui permirent de perquisitionner jusque chez des prêtres pendant la nuit de Noël et d'inquiéter, sous une apparence de légalité, les dirigeants du mouvement autonomiste ; comme surtout ce navrant procès de Colmar dont le signataire de ces lignes, pour y avoir assisté, peut parler en connaissance de cause, qui devait, selon un mot de M. Poincaré, révéler de stupéfiantes infamies et qui ne révéla que d'assez vilains procédés de police et qui, en définitive, s'acheva, à Besançon, par l'acquittement, sur le verdict unanime d'un jury français, d'un des principaux accusés.

Voilà pour les fautes du pouvoir. L'opinion publique française, la presse qui l'exprime ou qui la fait, n'est pas non plus à l'abri de tout reproche. Que de mal leur incompréhension et leurs partis-pris n'ont-ils pas causé en Alsace, depuis l'erreur d'une foule de braves gens étourdis traitant des Alsaciens de « boches » parce qu'ils parlent allemand, jusqu'à ces erreurs beaucoup plus graves qui ont consisté à identifier sans cesse autonomiste et séparatiste, à présenter sous un jour inexact les débats d'un procès comme celui de Colmar, ou à faire des socialistes à la Grumbach ou à la Weill des parangons de patriotisme ! Qu'après cela, et dans l'attente où ils sont d'une amnistie formellement promise aux condamnés de Colmar depuis l'acquittement de Besançon et point encore accordée, les Alsaciens aient un peu oublié les bienfaits de la France, certes je ne les en excuse point. Mais une expérience nombreuse ne nous apprend-elle pas des collectivités comme des individus que la reconnaissance est beaucoup moins assurée, et surtout beaucoup moins durable, que le mécontentement et la rancune quand on leur en donne prétexte. Or Dieu sait que les raisons de mécontentement, jusques et y compris l'injustice, n'ont pas manqué depuis dix ans aux Alsaciens !

Ce serait un autre parti-pris de vouloir les exempter de toute responsabilité. M. Ferenzi écrit même : « Contester qu'il y ait eu des torts du côté alsacien serait d'une

ridicule puérilité. » Puis ceci : « Il faut même aller jusqu
dire que les plus grosses fautes que nous, Français, avon
commises, sont imputables à certains Alsaciens, soit que le
Alsaciens les aient directement inspirées, soit que ger
en place, jouissant auprès du gouvernement et de l'adm
nistration française d'un très large crédit, ils n'aient rie
fait pour les empêcher. Bien au contraire ! » Dans u
autre ordre, nous n'hésitons pas, quant à nous, à regret
ter certaines collusions avec les communistes, le particu
larisme outré de beaucoup, une humeur souvent pe
accommodante, de fâcheuses vivacités de langage, u
effort insuffisant pour s'adapter aux nécessités françaises
et surtout, que les dirigeants, plus spécialement les diri
geants des catholiques adhérents à l'U.P.R., ne soien
pas entrés en contact plus fréquent, plus intime avec le
Français et les catholiques de l'intérieur pour les mieux
connaître et les mieux apprécier, pour mener avec eux
en bien des cas, une action commune. Chaque fois qu'ils
ont accepté sans réserve cette collaboration, par exemple
au sein de la Confédération française des travailleurs chré-
tiens, ne s'est-elle pas révélée très féconde?

C'est dans cette voie, croyons-nous, qu'il faut chercher
la solution du problème alsacien. Qu'on s'efforce de cha-
que côté des Vosges à se mieux comprendre. Que la majo-
rité des Alsaciens cesse de voir la France à travers l'anti-
cléricalisme de son histoire récente ou de quelques-uns de
ses gouvernants ; qu'ils prennent leur place dans le grand
courant de la vie nationale en s'employant à l'orienter
dans le sens qu'ils jugent le mieux convenir au bien géné-
ral et à leurs intérêts propres ; qu'ils éclairent sur l'impor-
tance des questions qui les concernent le reste des Fran-
çais ; ils n'ont pas le droit de désespérer de les convaincre,
n'ayant rien fait encore d'efficace pour y réussir.

Pour nous, Français de l'intérieur, tâchons de nous per-
suader que les Alsaciens n'ont pas et ne peuvent avoir,
avant de longues années, ni nos habitudes, ni notre lan-
gage, ni nos conceptions politiques et sociales, ni nos

éactions au point de vue national. Ne tentons pas de les ssimiler par des méthodes de force ni de leur imposer à out prix nos lois, nos mœurs, nos goûts. Après avoir éparé de notre mieux un certain nombre des erreurs com-nises, demandons-leur de nous aider à bénéficier de leurs xpériences, en nous gardant bien de nous renseigner exclusivement auprès des représentants de la petite mino-ité socialiste ou de la minorité patronale, plus petite ncore, mais puissante. Cessons de discréditer, de parti-pris, es hommes qui ont la confiance de la majorité. En nous ffirmant résolus à demeurer strictement fidèles aux pro-nesses de 1914, entrons en collaboration méthodique vec tous les représentants qualifiés de la population. Donnons-leur, et en particulier sur le terrain régionaliste, es satisfactions légitimes qu'ils nous demandent. De nos léboires là-bas ne nous bornons pas à incriminer l'Alle-nagne et ses agents. Apprenons à connaître « la vérité sur 'Alsace ».

C'est le moyen, en nous gardant des erreurs du passé, le préparer un meilleur avenir. Le pays et la religion y ont grandement intéressés.

ALFRED MICHELIN.

La Ligue des Catholiques français pour la Justice et la Paix internationales

M. Lefebvre-Dibon, président de la *Ligue des Catholiques français pour la Justice et la Paix internationales*, m'a fait l'honneur de me demander de présenter aux lecteurs de *La Vie Intellectuelle* les directives générales de cette Ligue, dont on a lu dans un récent numéro des *Documents* l'historique et le programme d'activité. C'est là une mission dont je m'acquitte volontiers, heureux d'avoir une

occasion de souligner l'importance de cette œuvre fondée par le grand juriste catholique Alfred Vanderpol.

Les principes suprêmes qui rendent une telle œuvre nécessaire sont tellement évidents qu'il semble presque superflu de les rappeler. S'il est un devoir qui s'impose avec force à tout chrétien, c'est bien celui de travailler à la réalisation de cette paix que les Anges ont promise aux hommes de bonne volonté. Comme l'enseigne saint Thomas d'Aquin (1), et comme S. S. Pie XI le rappelait dans l'encyclique *Ubi Arcano Dei*, la paix est directement l'œuvre de la charité, et elle suppose la justice comme une condition prérequise pour écarter les obstacles. La charité, amour surnaturel de Dieu et du prochain, fait la paix au dedans de nous, dans le ciel de l'âme, et elle doit la faire aussi au dehors, dans l'ordre même de la vie terrestre : *in terra pax*. Laisser aux adversaires du nom chrétien et de la conception chrétienne de l'univers le privilège de travailler à l'œuvre de la paix entre les nations serait pour les catholiques une démission d'autant plus insensée que cette œuvre est dans toute la rigueur du terme une œuvre *proprement* chrétienne : présupposant la vertu morale de justice et procédant directement de l'amour de charité, elle ne peut être accomplie d'une manière vraiment et complètement efficace que sous le signe de la royauté du Christ, dans un monde ouvert à la grâce divine, sans laquelle il n'est pas d'amour de Dieu et du prochain capable de tout surmonter, ni de justice stabilisée dans les conditions complètes de la vertu. Et de fait elle a été l'objet des constantes préoccupations de l'Église, qui n'a jamais cessé de rappeler à un monde indocile le message de l'Évangile, l'universelle Paternité divine et la fraternité humaine qui en découle. Chacun peut se reporter là-dessus à l'institution par les Papes, au moyen âge, de la Trêve de Dieu et de la Paix de Dieu, aux nombreuses bulles et encycliques qui, au cours des siècles, ont confirmé

(1) *Sum. theol.*, II^{a} II^{ae}, 29, 3, ad 3.

.r ce point la doctrine traditionnelle du Saint-Siège, nfin aux textes des maîtres de la pensée catholique, saint ugustin, saint Thomas d'Aquin, François de Vitoria, uarez, Taparelli d'Azeglio, qui ont expliqué cette doc- ine (1). Comme nous le lisons dans la déclaration de la igue, les catholiques ont toujours professé « que la Paix ntre les peuples doit être garantie par des sauvegardes fficaces, et que contre les transgresseurs de la justice, la rce doit être mise au service du droit. De telles sauve- ardes pour le droit de tous et de chacun sont précisément bienfait que l'on doit attendre d'une communauté nternationale organisée. »

Si par *idéalisme* on entend la fidélité aux vérités, aux réceptes et aux lois qui dominent le temps, il est clair ue l'œuvre de la paix exige de notre part une telle sorte 'idéalisme ; hâtons-nous d'ajouter que cette fidélité à éternel est, à vrai dire, le plus authentique *réalisme*, — reconnaissance de ces réalités premières que veut igno- er un soi-disant « réalisme » asservi à la considération es intérêts matériels les plus immédiats. Mais si par *déalisme* (et il faut bien avouer que c'est devenu le sens e plus obvie de ce mot) on entend l'habitude de rester nfermé dans un monde d'idées pures protégeant l'esprit u contact du réel et le dispensant de penser ce qui est, lors on doit reconnaître que l'œuvre de la paix n'a pas le pire ennemi qu'un tel idéalisme. S'il est « humani- aire », il met cette œuvre en péril parce qu'il cherche la aix dans des voies d'illusion, laissant pendant ce temps, ans la réalité, les causes de conflit s'envenimer sans

(1) Le R. P. Yves de la Brière a résumé l'enseignement de ces naîtres dans une série de leçons données en 1929 à la fondation Carnegie sur *la conception du droit international chez les théologiens catholiques*. Nous souhaitons que ces leçons soient bientôt livrées u public. Elles font ressortir avec une grande clarté l'unité de la ensée catholique à travers les âges et la fermeté de ses positions octrinales sur cette question de la paix entre les peuples. Les pages oncernant Joseph de Maistre ne sont pas les moins remarquables.

remède. S'il est « patriotique », il n'est pas moins pernicieux, parce qu'il cherche le bien de la patrie dans des voies également illusoires, refusant de voir *ce qui est* dans la réalité universelle, hors le cercle des avantages immédiats de la nation. Considère-t-on l'opinion publique et la conscience commune telle que la forme la lecture des journaux quotidiens, il est aisé de constater que, livrée au culte des *idées faciles* les plus aptes à flatter sa paresse et à lui masquer le mouvement des choses, cette opinion publique, quand elle n'est pas victime de l'idéologie révolutionnaire, est le plus souvent, et dans tous les pays, victime d'une autre idéologie, et s'applique avec un succès extraordinaire à refuser le contact intellectuel avec les réalités *étrangères*, à les rejeter — idéalement — dans l'inexistence, bref à ignorer *l'autre*. Et comme *rendre à autrui ce qui lui est dû* suppose évidemment qu'on a commencé par connaître autrui, cette ignorance *a priori* des réalités d'autrui détruit préalablement par la racine la possibilité même d'exercer la justice à son égard : on se délivre ainsi de la peine d'être injuste parce qu'on ne laisse même pas au problème de ce qu'il faudrait faire pour être juste le moyen de se formuler.

Si la justice est la condition de la paix, si elle ne doit pas exister seulement dans les rapports d'homme à homme, de groupe à groupe, de classe à classe, si son règne, comme l'exigent la nature des choses et la morale chrétienne, doit s'étendre aussi aux rapports internationaux, afin de supprimer ou d'atténuer les causes de conflit entre les peuples, on voit que la première condition pour travailler utilement à l'œuvre de la paix, c'est de dépouiller toute idéologie illusoire, et d'être résolument, foncièrement réalistes, de ce réalisme intégral dont un saint Thomas d'Aquin nous donne l'exemple ; c'est d'apprendre à connaître les peuples étrangers, les problèmes auxquels ils doivent faire face, les passions et les intérêts qui s'agitent en eux, à s'informer exactement des réalités matérielles et des réalités morales qui les concernent, à leur rendre

:tte première justice de reconnaître à leurs besoins et à urs difficultés, à leurs points de vue, à leur psychologie droit d'exister et d'être pris en considération. Ces marques permettent de comprendre comment l'instauation d'un esprit franchement réaliste et une *éducation u jugement* habituant à envisager les problèmes internaonaux selon leur valeur objective universelle est la prehière tâche à laquelle se doit de travailler une Ligue atholique pour la justice et la paix. Elles font aussi comrendre comment, du fait même qu'elle est une ligue pour paix, elle est une ligue pour la justice ; la vertu de jusce porte de soi à reconnaître le droit d'autrui et à resecter ses intérêts légitimes ; et c'est bien en ce sens que justice est la condition prérequise à l'œuvre de paix : lle rend possibles des relations d'amitié. Entre nations omme entre individus, c'est l'amitié qui est le vrai lien e la paix, et elle ne peut être vraiment universelle et raiment capable de surmonter tout obstacle que par la ertu de l'Évangile et de la divine charité. Non seulement onc la justice n'est pleinement vertu et pleinement jusice que là où est l'amour, mais encore c'est à l'amour de onsommer l'œuvre de la justice, et d'accomplir la paix ntre les hommes ; pour cela il demande à chacun, selon la oi même de l'amitié, de relâcher un peu de la rigueur de on propre droit, en considération des autres, et de l'aide nutuelle qu'on se doit entre amis. Le problème est plus ifficile entre nations (et entre familles) qu'entre individus, parce que les gouvernants des nations sont constiués pour maintenir et assurer le bien commun de leur ays, et ne sauraient consentir des sacrifices qui metraient celui-ci en péril. Mais c'est toujours cependant la nême loi qui s'applique analogiquement, et s'ils réfléchisent que ce bien lui-même est fondamentalement intéressé u bien même de la civilisation humaine et au maintien de paix, ils seront disposés à faire remise de quelque chose e ce qui leur est dû, et à donner peu d'importance aux uestions de susceptibilité nationale ou d'amour-propre

national (1), dès l'instant que les biens essentiels de la nation, sa paix intérieure et sa sécurité ne sont pas compromis.

Il est clair que pour assurer la paix d'une façon stable les dispositions dont nous parlons devraient être générales et réciproques. L'état actuel du monde nous offre un spectacle tout différent, et la loi de fer d'un régime économique générateur de rivalités et de discordes tend de soi à pousser les nations vers de nouveaux conflits. L'Europe est moins en paix qu'en état de guerre larvée, et les nuages recommencent sans cesse à s'accumuler dans son ciel. C'est là une raison terriblement sérieuse de montrer une particulière vigilance pour tout ce qui concerne la sécurité nationale. Mais c'est aussi une raison pour redoubler d'efforts en vue de parvenir à une véritable et durable paix. Car il n'y a de fatalité historique que dans la mesure où l'intelligence et la volonté de l'homme sont impuissantes à remonter aux causes. Même si ces efforts devaient pour le moment rester inutiles, il convient qu'ils soient faits : il est sûr qu'en tout cas, s'ils sont droits et ordonnés à Dieu, ils porteront du fruit quelque jour. Cette grande vérité que seule la royauté du Christ peut donner la paix au monde, ce serait une sorte de prévarication d'en user comme d'un prétexte pour se retirer de la lutte en un temps qui, trop manifestement, s'écarte de cette royauté. Le Christ a dit : Celui qui n'est pas avec moi est contre moi (2). Mais parlant à ses disciples il a dit aussi : Celui qui n'est pas contre vous est avec vous (3). C'est cette seconde parole qui doit régler notre conduite, n'appliquons pas aux serviteurs ce qui n'a été dit que du maître. Tout ce qui est tenté par les hommes, avec quelques imperfections que ce soit, dans le sens du bien, doit être considéré par nous comme une collaboration apportée

(1) Saint Thomas, Vitoria, Suarez, enseignent qu'aucune cause de gloire ou de prestige ne saurait être cause d'une juste guerre.
(2) Matth., XII, 30; Luc, XI, 23.
(3) Marc, IX, 39; Luc, IX, 50.

bon gré, mal gré (souvent de très mauvais gré) à notre œuvre de chrétiens. Il nous faut seulement discerner avec soin les éléments de bien concret et positif ainsi mis en jeu et l'idéologie parfois lamentable, l'esprit parfois fondièrement erroné sous le signe desquels ils sont placés ; et précisément nous appliquer à délivrer ce bien dans la lumière du Christ, qui est la lumière propre de tout bien.

S'il y a encore dans le monde des hommes qui pour des intérêts d'impérialisme national ou d'impérialisme social tablent sur une guerre éventuelle, partout aussi des hommes de bonne volonté se sont groupés pour la défense de la paix. Soit par initiative privée, soit sur l'initiative des gouvernements, des organismes permanents ont été constitués, destinés à introduire peu à peu une coordination rationnelle et un esprit de coopération dans les relations politiques et économiques entre nations. Mais la bonne volonté ne suffit pas, encore faut-il qu'elle soit bien dirigée et qu'elle évite de compromettre par des imprudences ou des erreurs une œuvre très délicate et de longue haleine. Les organismes permanents eux-mêmes ne suffisent pas ; les délégués qu'ils réunissent représentent l'opinion régnante en leurs pays respectifs, et aussi, dans une mesure plus ou moins large, les intérêts des gouvernements. Si l'opinion publique est ordinairement formée par ceux-ci, elle exerce aussi cependant dans chaque pays une action sur eux, pour les retenir ou les pousser sur le chemin des conflits ou sur celui de la paix ; elle a donc en cet ordre de choses une influence de premier rang.

En un tel moment historique les catholiques ne pouvaient pas rester indifférents. Ils savent, ainsi que nous le disions au début, que l'œuvre de la paix est l'œuvre propre du Christ. L'Église du Christ, à laquelle ils appartiennent, est essentiellement *supranationale,* ils se trouvent par là élevés à la fois au-dessus d'un égoïsme national qui réduirait à rien l'amitié et la justice entre les peuples, et au-dessus d'un internationalisme matérialiste qui voudrait anéantir les patries dans l'unité du genre humain ; c'est à

eux qu'il appartient de promouvoir l'authentique esprit d'*internationalité*, qui est un esprit de justice et d'amitié entre ces sociétés du type le plus accompli (non seulement matériel mais aussi moral et spirituel) que sont les patries, personnes morales et maîtresses de leurs actions, liées par là même à un patrimoine historique particulier et engagées dans un devenir particulier, et ayant pour fonction propre de faire mener à la multitude une bonne et droite vie humaine. Ils savent qu' « après Dieu, c'est à ses parents et à sa patrie que l'homme doit le plus (1)». A une époque où s'opposent brutalement la nation et l'humanité, leur devoir est de témoigner de l'accord nécessaire entre le juste amour de la patrie et le juste amour du genre humain, entre le devoir national et le devoir international. C'est ce qu'a compris la Ligue des Catholiques français pour la justice et la paix internationales, et c'est pourquoi il faut souhaiter que son activité rayonne de plus en plus.

JACQUES MARITAIN.

La vie des journaux

La paix vaut mieux que la guerre : M. François Coty l'a pensé sans doute ; il a obtenu du Consortium de la Presse française une paix honorable, qu'il peut même qualifier de victorieuse. Un détail le prouve. Il a été stipulé dans le « communiqué officiel » de paix qu'on s'abstiendrait de part et d'autre de commentaires. Ce communiqué a été publié en petit texte dans les journaux du Consortium, et en gros caractères dans ceux de M. Coty. La typographie est une opinion.

Pour limiter l'importance du conflit, disons qu'il était purement matériel. On ne peut le négliger cependant, surtout si l'on se souvient que précisément la grande

(1) *Sum. theol.*, II^a II^{ae}, 101, 1.

presse est d'origine industrielle, et que là est né l'un des drames les plus poignants de la pensée contemporaine.

Rappelons les grandes lignes du conflit entre M. Coty et les journaux français. M. François Coty a fait sa carrière et sa fortune dans la parfumerie. Il y a gagné des millions si nombreux qu'il peut en jeter quelques-uns comme une simple poignée de confettis. L'ambition électorale lui vient, mais bien qu'il ait pris l'étiquette radicale, il échoue à la députation. On lui conseille d'acheter un journal, et il devient propriétaire du *Figaro*. D'autres industriels que lui ont possédé des journaux : M. Coty se veut aussi le directeur de son journal, et son principal rédacteur. Tout le monde sait que ces deux professions n'ont aucun besoin d'apprentissage. Puis, ayant découvert le péril communiste, M. Coty veut fonder un journal pour le peuple. Et il a l'idée, pour en faciliter la diffusion chez les humbles, de le vendre dix centimes, au lieu de vingt-cinq comme les autres journaux.

Ce tarif abaissé effraie le monde de la presse. Les grands journaux ont fait de gros sacrifices d'installation ; pour éviter les grèves, ils ont accordé à leur personnel des avantages sensibles. Ils craignent d'être obligés d'abaisser également leur prix de vente. En tant que directeur du *Figaro*, M. Coty leur paraît engagé par les traités qui ont amené le prix des journaux à vingt-cinq centimes. Après quelques démarches infructueuses, ils déclarent la guerre. Ils ne peuvent empêcher M. Coty de paraître, mais ils lui créent des difficultés pour s'imprimer, pour se vendre, pour obtenir sa publicité. Tous les organismes sur lesquels la grande presse possède des moyens de pression sont obligés de prendre position contre Coty en lui fermant la porte.

Défense légitimement engagée peut-être, mais, semble-t-il, tardivement et à coup sûr illégalement. Malgré certains excès de sa guerre d'affiches, les tribunaux donnèrent pour une large part raison à M. Coty. La guerre ne pouvait continuer sans exposer le Consortium des journaux à

des dommages-intérêts de plus en plus lourds. Ils ont mieux aimé laisser la victoire à M. Coty, qui en échange a abandonné quelques millions à la Caisse des retraites des journalistes. Aucune solution n'eût été préférable.

Cette guerre n'a pas été inutile aux journaux de M. Coty, l'*Ami du peuple* du matin, renforcé quelque temps après par l'*Ami du peuple* du soir. Il avait heureusement pour lui le moyen de la faire. Des millions ont été dépensés pour assurer la vente de l'*Ami du peuple* par les camelots, tant à Paris qu'en province, afin de suppléer aux marchands habituels défaillants. *L'Ami du peuple* était vendu, au temps de ses premiers numéros, un franc cinquante les cent exemplaires aux camelots, à peine le prix du papier non imprimé! Cette campagne de vente et la campagne d'affiches ont attiré l'attention du public sur *l'Ami du peuple*. Le public lit les journaux et ne les aime pas. Sans raison positive, mais par esprit de fronde, il sympathisa avec M. Coty.

L'Ami du peuple, dans ses deux formes, a eu l'habileté de prendre les intérêts de la foule contre tous ceux qui l'exploitent ou sont censés l'exploiter. Le public a toujours besoin d'un journal qui exprime ses rancœurs, ses désirs, ses caprices, qui crie contre les responsables indéterminés de maux plus ou moins connus; qui aussi entreprenne les indispensables et salutaires campagnes contre les abus trop criants. *L'Ami du peuple* a été cette voix qui s'élève dans le désert des foules, et les soulage.

Peu brillant et gêné dans sa facture par toutes sortes d'empêchements qu'on devine, *l'Ami du peuple* n'en a pas moins été aussi bien présenté que possible par de véritables journalistes de profession. Le Consortium des journaux, en barrant toutes les routes à M. Coty, n'avait pas oublié les journalistes; mais son pouvoir sur eux était moins grand, parce que les journalistes ont été depuis la guerre de perpétuels sacrifiés. A *l'Ami du peuple* du matin, on vit se dépenser Léopold Marcellin, un vieux professionnel adroit et très maître de la technique du journalisme.

A *l'Ami du peuple* du soir, M. Martin-Mamy, qui avait bien réussi dans le Nord, prit ses grandes lettres de naturalisation parisienne. Nous ne parlons pas ici des opinions, mais de valeur professionnelle, et celle-ci est incontestable, ainsi que celle en général de l'équipe réunie par les deux journaux.

Nous signalons particulièrement ce point parce qu'il explique en partie le succès de *l'Ami du peuple*, et en partie l'échec du *Nouveau siècle*, de Valois. Assurément, la question des capitaux a plus d'importance encore, et à exercé une influence plus décisive et définitive. Dans la mesure où il put se développer, *le Nouveau siècle* de Valois échoua, par manque de compétences techniques à l'intérieur du journal. On en fit d'abord un journal où l'information l'emportait sur la politique : première erreur, 1° parce que l'on ne disposait pas de moyens suffisants pour rivaliser avec les journaux d'information ; 2° parce que le lecteur du *Nouveau siècle* désirait un aliment politique. Valois, qui est fort intelligent, comprit cette erreur. Mais pour la rectifier il tomba dans l'erreur opposée : il prétendit donner un journal tout entier de politique, sans information. Or, un minimum d'information est indispensable. La vérité est mesure. *L'Ami du peuple* s'y est beaucoup mieux tenu.

Fait pour les ouvriers, *L'Ami du peuple* recrute surtout une clientèle de petits bourgeois, auxquels est sensible l'économie de quinze centimes. Les ouvriers sont plus généreux pour les journaux de leur opinion. *L'Ami du peuple* a soutenu avec une bonne volonté évidente les thèses qu'il croyait conformes au bien public. On ne peut que lui reprocher d'avoir systématiquement ignoré les bases d'une philosophie sociale qu'il cherchait à faire appliquer. Il exploite des sentiments, plus qu'il ne répand une doctrine. Malgré tout ce qu'on y apporte, c'est encore du journalisme arriéré.

La paix conclue avec le Consortium ne semble pas donner aux deux *Amis du peuple* des avantages très sensibles,

sauf au point de vue de la publicité. Ils gardent le privilège de leur prix, mais ils n'offrent pas assez d'attraits pour que ce privilège détache des grands journaux (au moins de ceux qui restent faits avec soin) un nombre de lecteurs vraiment appréciable. Espère-t-on que dans un prochain avenir, M. Coty relèvera ses tarifs? Nous sommes tout à fait dans le domaine de l'incertain. Rappelons-nous que quand Girardin créa la presse à quarante francs, tous les autres journaux furent obligés de le suivre (les *Débats* seuls firent exception) sauf à reprendre plus tard leurs anciens prix d'abonnements.

*
* *

Un nouveau quotidien, *Paris-Nouvelles*, a paru le 12 janvier. Son directeur est M. Pierre Taittinger. *Paris-Nouvelles* remplace *le National* hebdomadaire, qui devient un simple bulletin. C'est l'organe du parti socialiste national, que M. Taittinger a récemment fondé, et qui a bien besoin qu'on le soutienne, car son avenir ne semble pas autrement assuré. M. Taittinger représente avec quelques nuances le nationalisme républicain à la Déroulède. Ses groupements de jeunesse patriote se sont un instant presque confondus avec *l'Action française*, et s'en sont depuis écartés.

Paris-Nouvelles paraît à midi. Il n'a rien apporté de nouveau comme formule de presse. Le journal de midi est celui qui peut donner l'information avec le moins de frais. Rien ne s'est passé depuis les journaux du matin, et il suffit de souligner soit une dépêche arrivée par hasard, soit le plus souvent les nouvelles que la presse du matin a dû donner en dernière heure. Le public lit peu ces journaux de midi, mais on peut agir utilement sur la Chambre, la Bourse et les Courses. *Paris-Nouvelles*, en fait, s'occupe peu de politique, hors l'article quotidien de M. Taittinger; il donne toute une page à la Bourse et

toute une page aux Courses. C'est soigner l'éventuel lecteur parisien, mais se résigner à une influence limitée.

***

Parmi les nouveaux périodiques, *la Vie littéraire*, revue mensuelle dirigée par MM. J.-J. Brousson et Raymond Escholier, se présente surtout comme un journal de bibliographie. M. Henry Poulaille dirige aux éditions Valois *Nouvel Age*, qui se veut un instrument de culture prolétarienne. M. Poulaille a expliqué ce qu'il entendait par là dans un livre récent, dont les thèses sont plus généreuses que convaincantes. Il y a des sentiments prolétariens, dont souvent les bourgeois jouent mieux que d'authentiques prolétaires ; mais point de culture.

Un cadeau assez imprévu offert au lecteur d'un journal, c'est celui que promet une revue dirigée par M. Couchoud, *l'Homme*. On aura droit à vingt frances de pharmacie ! C'est prévoir que la revue vous rendra malade. *L'Homme* prétend s'occuper d'hygiène et de santé, ce qui ne l'empêche pas de donner des articles divers. Le ton général en est fort déplaisant, et on a l'impression qu'on flatte certaines tendances du public assez peu louables.

Le préfet de police a interdit de mettre aux étalages une revue consacrée aux crimes dont le succès n'était que trop grand : *Détective*. Malgré son prix, ce journal s'enlevait chaque jeudi comme des petits pains. Tous les crimes sensationnels du jour y sont étudiés, et on ne néglige pas ceux du passé. On se place à un point de vue de police, mais avec tant de maladresse ou de complaisance feuilletonesque que le beau rôle reste souvent à l'assassin. *Détective* se vendra tout de même, mais il est logique de ne pas encourager sa diffusion, et à condition encore que ce ne soit pas pour favoriser ses imitations, déjà trop nombreuses.

FOLLICULUS.

Manifeste d'intellectuels

J'imagine qu'il réunirait sans peine 186 et jusqu'à 202 signatures — même en renonçant d'avance à s'emparer de quelques-unes par surprise — celui qui proposerait le manifeste suivant :

> Pour remédier au désarroi qui règne actuellement dans le monde des mathématiciens, nous affirmons que deux et deux font quatre.

N'est-ce pas un peu ce que vient de faire ce groupe d'intellectuels, « littéraires » et « scientifiques », parmi lesquels je distingue d'ailleurs bien des figures amies ? Au reste, je ne voudrais point les contrister, puisque j'abonde et je surabonde dans leur sens. Mais enfin leur manifeste me laisse tout insatisfait et je veux leur dire ma déception.

Oyez plutôt ce qu'ils déclarent :

A l'heure où l'Europe doit s'organiser ou périr et ne peut s'organiser que dans la pacification des esprits et l'oubli des ressentiments, les intellectuels français soussignés s'élèvent avec vigueur, en quelque pays qu'elles se produisent, contre les rumeurs de guerre entretenues par des fauteurs de désordre intéressés, aveugles ou criminels.

Ils n'entendent pas rester indifférents devant de telles campagnes et, quelle que soit la suite des événements, ils prétendent lutter par tous les moyens en leur pouvoir contre le retour d'une catastrophe où s'abîmerait la civilisation.

Ils n'ignorent pas tout ce qui menace la paix en d'autres pays et ils comptent que les intellectuels étrangers sauront mener contre les excès de leurs nationalismes l'action qu'eux-mêmes sont résolus à soutenir contre ceux du nationalisme français.

Ils affirment que le vrai visage de la France n'est pas de haine et

e guerre, mais de justice et de paix, et protestent contre les exci-
itions chauvines qui tendent à le défigurer.

Ils ne mettent pas leur orgueil dans une politique de prestige
ineuse et périmée, la véritable mission d'un grand peuple ne devant
lus être déterminée par la politique des armes, mais par celle de la
aison.

Ils déclarent que si l'on veut la paix il faut la vouloir sans hési-
ation ni ambiguïté, que chacun doit prendre sur ce point ses res-
onsabilités totales, et qu'une guerre où l'attitude de la France
urait sa part de fautes mettrait cruellement leur cœur de Français
n contradiction avec leur conscience d'hommes. Aussi souhaitent-
ls, pour l'avenir et l'honneur de leur pays, que l'Europe se fasse
vec lui et non pas contre lui et que, pour y parvenir, l'on sache
ompre franchement avec la politique de force qui commande par-
out les rapports des peuples depuis plus d'un siècle. Il importe donc
ue ce pays riche d'un passé généreux ose proclamer que la nou-
elle Europe et l'entente franco-allemande, qui en est la clef de
oûte, ne pourront naître que d'accords librement consentis par des
euples apaisés. (*Notre Temps,* 18 janvier 1931.)

Je croyais qu'une telle profession de foi, le Comité des Forges lui-même l'adopterait sans sourciller. *Universalia non movent,* ce qui se traduit : Les généralités ne gênent personne. Eh bien ! c'était une erreur : le manifeste des 86 intellectuels de *Notre Temps* a gêné 202 jeunes gens de la *Revue Française.*

Je ne citerai pas leur contre-manifeste ; je remarque seulement qu'ils reprochent aux signataires du premier d'avoir passé la trentaine. De toute évidence plusieurs d'entre eux n'iraient pas, en cas de conflit, « râler dans les boues de Lorraine », comme disent les autres, mais il me semble que ceux de 14 sont plus qualifiés pour parler de la guerre que les braves jeunes gens dont l'expérience se borne à quelques chahuts et monômes. Plus loin j'apprends qu'il s'agit de « garder à l'Europe une notion de l'homme et un humanisme intégral sur quoi nous vivons depuis six siècles », et cette insupportable logomachie m'aide à mieux situer les rédacteurs du contre-manifeste. Enfin

lorsque je les vois menacer du « verdict de la justice compétente » « M. Briand, Ministre des Affaires étrangères et promoteur de toutes les abdications francaises », je souris comme à un refrain connu : non, décidément, malgré leur tendre jeunesse, les 202 ne représentent qu'une très vieille chose disloquée, pitoyable, périmée, inexistante. Revenons à nos premiers moutons.

Au lieu de ces affirmations générales — pour sympathiques qu'elles sont — j'aurais préféré le moindre programme d'étude clairement défini, la plus petite esquisse d'un plan d'action précis. Par exemple, n'eût-il pas été plus efficace de déterminer — d'essayer tout au moins de déterminer — à quelles conditions on peut, on doit poser la question de conscience, cette fameuse question dont je vois les plus hardis s'épouvanter, et qui sonne à leurs oreilles comme un blasphème. Car enfin, si le plus sage des théologiens a envisagé le cas où les citoyens peuvent justement s'insurger contre la tyrannie, il est permis de supposer que le pouvoir des États de déchaîner les peuples les uns contre les autres n'est pas sans limite !

Que j'aurais aimé encore entendre dénoncer l'espèce d'hypocrisie selon laquelle, pendant qu'on se met d'accord, en des conférences retentissantes, pour procéder — avec quelle parcimonie ! — à une « limitation des armements », on poursuit sans bruit une guerre économique toujours plus acharnée, à l'abri de fortifications douanières qu'on hérisse chaque jour davantage.

Il fallait organiser, Messieurs, une campagne précise contre la guerre, démasquer ceux dont les propos quotidiennement imprimés constituent, quoi qu'on en pense, — quoi qu'ils en pensent eux-mêmes peut-être, — la plus sûre menace contre la paix. Il fallait proclamer en chœur : « A ceux-là nous jurons une guerre sans merci, et nous remporterons la victoire, avant que la frise du Parthénon ait repris le chemin de l'Acropole. »

Pour mettre les points sur les *i*, j'ajouterai que « ceux-là », c'est autant place de l'Opéra et Rond-Point des

hamps-Élysées que Rue de Rome qu'il faut les cher-
ner (1).

Il fallait... Vous me dites : faites-le donc, vous qui par-
z, et vous souriez avec quelque ironie de ce naïf empres-
ement. Moi aussi je souris, mais non sans tristesse, car je
onge que peut-être, à l'heure qu'il est, vous avez accom-
li tout ce qu'il était permis de faire. Je m'inquiète de
onstater l'accueil empressé que votre manifeste a trouvé
ans une partie de la presse française et étrangère. Quoi?
'est une chose si étonnante que quelques douzaines
'hommes intelligents s'entendent pour flétrir la guerre?
'lus tard, espérons-le, les termes du manifeste de *Notre Temps* paraîtront ridiculement timides; pour le moment, es esprits sont encore loin de maturité.

Il faut dire cependant qu'un travail profond s'accomplit ntement : ce manifeste du 18 janvier en est un signe; ai fait allusion au « plan d'Ormesson » (*Europe Nouvelle* u 7 février). Il faudrait encore signaler la déclaration des 'artis Démocratiques d'inspiration chrétienne (5 janvier), t le programme de politique extérieure — lui du moins i réaliste et si précis — qu'a exposé la revue *Politique*. Ce 'est pas trop d'unir toutes les forces et toutes les bonnes olontés.

Laissons travailler ceux de Genève et soutenons leur ffort, mais, puisque récemment *le Quotidien* lui-même renait la peine de nous le rappeler, prêtons l'oreille à la grande voix pacificatrice qui vient de Rome, dont la puis-ance ne s'arrête pas aux accords et aux pactes mais peut

(1) Ah! ne me demandez pas quelle feuille je lis en chemin de fer... Mais je me dis — maigre consolation! — que le voyageur d'en face qui lit *Le Populaire* est aussi mal servi. Avez-vous remarqué le silence du journal socialiste sur le retentissant article de l'*Europe Nouvelle* touchant précisément les rapports franco-allemands? (Voilà, 6 intellectuels, de la politique positive et précise!) Il a cru, m'a-t-on dit, à une initiative catholique, à je ne sais quelle manœuvre vaticane... Hélas! l'anticléricalisme de ces gens-là est plus fort que leur haine de la guerre.

forcer et désarmer les cœurs : derniers retranchements d nationalismes.

LES PHILALÈTHES.

P. S. 1. — Nous comprenons fort bien qu'un certain pet dossier, assez cruel, mais nécessaire — les témoignages de soulagement qu'il nous a valus en font foi — publ récemment ici même, n'ait pas été du goût de *Not Temps* : il est, en effet, assez irritant de constater qu'on discuté longuement et gravement sur ce qui ne mérita qu'une plaisanterie. Nous souhaitons à notre confrère d adversaires plus significatifs et plus redoutables. A vaincr sans péril... Toutefois nous tenons à déclarer que nou n'avions pas l'intention d'humilier M. Guy Crouzet.

P. S. 2. — Les pages relatives au problème de l'École qu *La Vie Intellectuelle* du 10 janvier s'est fait un devoir e un honneur de publier, ont troublé M. François-Albert qui jette un cri d'alarme dans *L'Ère Nouvelle* d 20 février. Nous transmettons ces deux colonnes à qui d droit ; en attendant ne nous refusons pas la douce joi d'offrir à nos lecteurs les premiers mots, qui donnent l *la*, si j'ose dire, de cet article intitulé : L'École unique e la Congrégation : « *La Vie Intellectuelle,* organe de Dominicains, dont l'esprit s'oriente peu à peu vers u opportunisme profitable auquel ils semblaient avoir jus qu'à présent résisté, vient de publier un article digne d'être retenu sur l'éducation religieuse de la jeunesse... » Comme quoi il n'est pas indispensable de savoir lire pour être Ministre de l'Instruction Publique.

SCIENCES

NDRÉ GEORGE. *L'œuvre de Louis de Broglie et la Physique d'aujourd'hui.*

Depuis l'attribution du prix Nobel 1929 le nom du prince Louis de Broglie est connu du grand public. Mais combien sont au fait des travaux du savant français dont la théorie domine l'évolution contemporaine de la science? Il n'est pas facile, en effet, d'exposer ces idées en langage courant comme le fait ici M. André George.

Après avoir étudié les origines historiques et le développement de ces idées, on en décrira l'interprétation physique pour en montrer enfin les conséquences philosophiques.

IERRE HUMBERT. *La petite planète Eros et la distance du Soleil.*

L'année présente est l'une des quatre du XX[e] siècle qui verra Eros le plus près de la Terre. Or la position de cette planète permettra de déduire avec plus de précision la distance qui sépare la Terre du Soleil.

RNEST GALLIEN. *La vie des métaux, leurs maladies, leur thérapeutique.*

La restauration des antiquités par le traitement de M. Francesco Rocchi.

NDRÉ GEORGE. *Deux thèses de philosophie scientifique.*

M. Charles Brunold recherche « comment se fait la liaison de deux sciences voisines, telles que la Mécanique et la Physique, ou la Physique et la Chimie ».

★ ★ ★ *Science et vulgarisation.*

L'Œuvre de Louis de Broglie et la Physique d'aujourd'hui

Aucun nom ne domine davantage l'évolution de la physique contemporaine que celui du prince Louis-Victor de Broglie. C'est partout, désormais, que la science est marquée de son sceau. Dans un âge où l'on n'a guère accoutumé d'être un maître, il a donné le coup de barre décisif, pressenti un ordre nouveau, abattu des barrières millénaires, prévu, calculé, ces ondes qui s'appellent dès lors « ondes de Broglie », en un mot déterminé une de ces révolutions où nos idées scientifiques, et même nos idées tout court, sont bouleversées, reclassées, magnifiquement revues et agrandies. Les savants n'ont pas comme les littérateurs d'innombrables récompenses pour signaler leurs moindres essais. Par un rare bonheur, l'éclairage puissant du Prix Nobel a fait éclater aux yeux de tous le nom de Louis de Broglie. Nous voudrions tenter ici une modeste esquisse de sa théorie et des étonnantes conséquences nées de cette théorie. Aussi bien l'honnête homme souffrirait-il mal d'en ignorer trop le sens. Il n'en est pas qui éveille mieux les réflexions sur l'histoire et la philosophie des sciences. Ai-je à dire que le langage vulgaire n'en offrira jamais qu'une figure approchée, voire une image grossière? Mais après tout la science n'en use pas autrement envers le réel. Et, sous cette forme du moins, l'on ne demandera guère plus d'effort au lecteur que Fontenelle n'en réclamait de sa marquise.

I. — Les circonstances historiques

Newton et le triomphe du discontinu dans la matière.

Sans doute est-ce en méditant sur la source, le cours
les barrages de la science moderne que M. Louis de
roglie fut amené à concevoir sa théorie. Nous devons
faire un peu de ce chemin, en prenant au plus court. S'il
t un monument à la façade rationnelle, c'est à coup sûr
lui de la mécanique classique, la mécanique de Newton.
lle considère à sa base des particules infiniment petites,
agments de matière, « points matériels » doués de
asse. Ses lois régissent leurs mouvements sous l'action
s forces. L'édifice est couronné par l'hypothèse de l'at-
action universelle, qui élargissait prodigieusement la
ynamique. Elle était si pure et si belle qu'on se prenait
la croire éternelle. Même, on semblait la déduire entière
u seul *principe de la moindre action* (nous le retrouve-
ons), celui de Maupertuis — ce savant de notre Dix-Hui-
ème que Voltaire loua et blâma d'un égal excès, alors
u'Henri Poincaré volontiers le ramène à sa juste place.

Au XIX^e^ siècle, la mécanique newtonienne triomphe
ans la plupart des domaines : élasticité, capillarité, acous-
que, hydrodynamique, optique géométrique. Lorsqu'un
nventeur expose sa découverte, il doit prouver au monde
vant qu'elle rentre dans le cadre de Newton, et Ampère
ême en passe par là.

En thermodynamique, la résistance ne dura guère :
vec le « coup de pouce » des considérations de probabi-
té, de *statistique*, Maxwell et Boltzmann, puis celui-ci et
ibbs fondèrent la théorie cinétique des gaz, sur la base
aditionnelle de la Dynamique.

Certes, l'électricité, dernière venue, faisait figure d'indé-

pendante. Mais enfin, ni Maxwell ni ses continuateurs n
renonçaient à l'explication mécanique dans l'ensemble d
l'électromagnétisme.

D'autre part l'un des grands courants de la science con-
temporaine, l'atomisme, de plus en plus fort et victorieux
rejoignait aussi le cours des idées newtoniennes. Le
« particules » de la mécanique, c'était en somme le
« atomes » des philosophes antiques. Les uns et les autre
ressortissaient à la notion de discontinu qui se partage
avec son opposé, le continu, l'orientation de l'esprit
humain dans l'étude de la nature.

En électricité particulièrement. Le grand savant hol-
landais Lorentz, mort en février 1928, développait sa
féconde théorie de l'*électron*, c'est-à-dire du grain d'élec-
tricité négative, de la « particule » élémentaire là encore.
On étendit l'idée à l'autre « fluide électrique » (comme
on parlait au XVIII[e] siècle), à l'électricité positive. Elle-
même est formée de corpuscules, les *protons*, dont la charge
est égale à celle des électrons et n'en diffère que par le
signe (*plus*, au lieu de *moins*). Les atomes des corps sim-
ples, — les grains de matière — sont des composés d'élec-
trons et de protons. Le mode de cette composition s'est
précisé peu à peu, grâce à l'Anglais Rutherford qui, en
1911, nous montrait, qu'eu égard à leurs dimensions inti-
mes, électrons et protons sont entourés d'un vide prodi-
gieux, — grâce aussi au Danois N. Bohr dont la célèbre
théorie édifiait en 1913 l'architecture de l'atome. De ces
noms étrangers ne séparons point, d'ailleurs, celui de
notre compatriote Jean Perrin, qui, plus que tout autre,
avait démontré l'existence de l'atome.

Il ne saurait être question d'insister ici sur les atomes
et leur succès expérimental. Disons seulement avec l'un
de nos maîtres, M. Fabry, qu'ils ont passé de la période

es adjectifs à celle des nombres. Et rappelons enfin qu'ils ontredisent désormais à leur étymologie d'*insécable*, indécoupable, se résolvant au contraire en un système e plus en plus complexe à mesure qu'on avance dans la assification des corps.

Nous allons retrouver l'atomisme, le discontinu, au oyaume même de la radiation. Mais cette fois nous entrons ans l'ère des révolutions. Il eût été beau d'arrêter cette squisse sans les ombres. De façon plus ou moins loin-aine, l'autorité d'un seul nom, Newton, eût paru domi-er. Mais la science n'est jamais achevée et c'est surtout our elle que les monarchies absolues ne durent pas.

La lutte entre continu et discontinu dans la théorie de la lumière.

Nous avons parlé seulement jusqu'ici d'une des deux réalités » dont le physicien actuel fait son étude : la natière. Il nous reste l'autre, le rayonnement, ce domaine es radiations qui vient d'être évoqué. Il s'agit ici de *la umière*, symbole éternel et vocable très large aujourd'hui ui embrasse un étonnant ensemble. Du rayonnement ertzien — la T. S. F. — à grandes longueurs d'ondes, squ'aux rayons X et aux rayons gamma du radium, uis à ces rayons Ultra-X qu'on nomme « cosmiques » et n passant par notre humble octave de lumière visible, l'é-nelle est désormais ininterrompue, de quelque cinquante ilomètres à un dix-milliardième de millimètres. Les radia-ons ne diffèrent entre elles que par la longueur d'onde, est-à-dire après tout comme le violet diffère du rouge, u la station de la Tour Eiffel du poste de Radio-Paris.

Or, c'est autour de ce phénomène essentiel, vital, la umière, que s'est surtout joué le duel entre continu et scontinu. Le nom de Newton va revenir ici, pour résu-

mer le second, tandis que l'autre — le continu — est représenté par Huyghens et notre grand Fresnel.

Pour Newton, la lumière solaire était due à l'*émission* (il disait « l'émanation ») de particules du soleil, et l'idée se trouvait en harmonie avec toute sa conception de la Dynamique. Huyghens, déjà, combattait cette façon de voir en imaginant que les rayons lumineux tiennent à un ébranlement, à une *ondulation*, se propageant à travers l'espace supposé rempli d'un « milieu » subtil, l'éther. Cette lutte immémoriale d'ailleurs range d'un côté les noms d'Empédocle, Démocrite, Lucrèce, Kepler, Newton, d'Alembert, Laplace, Poisson, partisans de « l'émission »; tandis que les champions de « l'ondulation » s'appellent Aristote, Descartes, Huyghens, Malebranche, Euler, Young, Fresnel. Euler, l'illustre savant suisse du XVIII[e] siècle, a mis les arguments antinewtoniens à la portée de tout le monde dans ses *Lettres à une Princesse d'Allemagne*. Il y explique ainsi que le son d'un violon nous arrive par l'ébranlement de l'air : ce n'est point quelque chose du violon qui vient frapper notre oreille, et, s'il n'y a pas d'air, rien n'arrive. Il en va de même pour la lumière : ce n'est pas quelque fragment du soleil qui nous parvient, il y a seulement ébranlement de l'éther, tout comme pour les sons du violon il y avait ébranlement de l'air.

Mais l'exemple était rare, d'un savant antinewtonien. Nous avons dit quels triomphes toujours plus larges connaissait le newtonisme. La doctrine de Huyghens, peu à peu, tombait dans l'oubli. Contre une domination si générale, seule la pression des faits pouvait agir. On n'avait connu jusqu'alors que ces phénomènes élémentaires en quelque sorte, groupés dans le chapitre de l'*Optique géométrique*, où l'on peut voir une première approximation de l'Optique générale, et qui s'expliquaient fort bien dans

a théorie newtonienne de l'émission. La découverte des nterférences allait conduire à l'Optique ondulatoire. « C'est à la suite de cette découverte — dit Arago en une phrase qui montre bien la persistance des idées adverses — que Fresnel fut amené à créer sa théorie des ondulations, en opposition à la théorie de Newton, alors universellement admise (1). »

Fresnel et le triomphe de « l'ondulation ».

Tout le monde a la notion d'onde : la succession des vagues et la distance entre deux crêtes successives (c'est la « longueur d'onde » si la distance est constante), les cercles qui s'épanouissent en une eau calme autour du point où une pierre l'a frappée, voilà entre autres des images bien familières. Le nombre de crêtes qui passent, par seconde en un même point fixe, s'appelle « fréquence » de l'onde. Si les ondes se heurtent à des obstacles, il se produit des phénomènes complexes. Les ondes simples se superposant, créent un état vibratoire qui résulte, en chaque point, de la façon dont les diverses ondes s'ajoutent ou se contrarient (sont *en concordance* ou *en opposition de phase*, disent les physiciens). Avec la lumière, s'il s'agit d'ondes, on obtiendra tour à tour des intensités plus grandes (les « franges brillantes » de l'optique) ou de l'obscurité. En ce dernier cas, comme disait Arago dans son éloge de Fresnel précisément, on produit les ténèbres en superposant de la lumière à de la lumière. Ces expériences d'*interférences*, commencées par l'Anglais Young, furent développées et surtout mises sous la forme idéale d'un

(1) *Deuxième mémoire sur la diffraction de la lumière* (Académie des Sciences, 6 octobre 1816). — Newton, d'ailleurs, n'avait pas été sans pressentir la possibilité d'une explication ondulatoire. Et il faut remarquer que les disciples furent plus intransigeants que le maître, Laplace, Biot, Poisson, « beaucoup plus newtoniens que Newton » (cf. Fabry, *Revue d'Optique*, n° FRESNEL, p. 30).

ensemble mathématique par Augustin Fresnel. Son admirable synthèse ondulatoire rejetait de cette contrée les idées de Newton, partout triomphantes. Elle aussi semblait définitive. Sa traduction se fit sans peine dans la théorie électromagnétique de Maxwell, Hertz et Lorentz : l'éther élastique supposé par la propagation des ondes devint l'éther électromagnétique, l'appareil mathématique demeura le même, et, comme Poincaré aimait à le montrer, les « rapports » ne changèrent pas.

Le retour offensif de « l'émission » dans la théorie de la lumière.

Théorie atomique et théorie ondulatoire semblaient donc se partager équitablement la science et la conduire à cet état de stabilité qui, pour Auguste Comte, figurait l'idéal.

Or, ces deux résultats pareillement éclatants ne s'accordaient pas entre eux. L'atomisme, la discontinuité, régnait partout dans la matière ; le continu, les ondes, dominaient impérieusement la physique des radiations, cet empire chaque jour accru. « Ce compromis, dit excellemment M. Louis de Broglie, qui mettait la discontinuité dans la matière et la continuité dans l'éther lumineux, n'était pas viable. »

D'abord, la théorie électronique de Lorentz enlevait à l'éther de Fresnel ses propriétés et même sa réalité. Comme a dit plaisamment Einstein, « l'immobilité est la seule propriété mécanique que Lorentz lui ait encore laissée ». Et avec Einstein en personne, l'éther allait en voir d'autres !... Mais le coup venait d'ailleurs. Comment, en effet, assurer les relations entre matière et rayonnement (les « rapports de la matière et de l'éther » disait-on alors) puisque les deux domaines étaient régis par des

principes radicalement opposés? Or, n'est-ce point justement à l'occasion des incidents de frontières que les différends s'élèvent? *Sous sa forme primitive,* sinon certes dans le fond, la splendide conception de Fresnel arrivait à bout de souffle au seuil du XX^e^ siècle. Déjà, l'étude du rayonnement, en une de ses parties, avait suscité la plus profonde peut-être des révolutions modernes en matière scientifique, l'étrange *théorie des Quanta.* De quoi s'agit-il?

Les Quanta

Les idées classiques aboutissaient, dans le domaine du rayonnement thermique, à un résultat aussi contraire à l'expérience que choquant pour la logique : la formule de Rayleigh-Jeans attribuait une énergie infinie à toute une partie d'un rayonnement tel, en équilibre dans une enceinte isotherme. Un savant allemand, Max Planck, dans une communication du 14 décembre 1900 à la Société (allemande) de Physique, rendait un compte exact des faits en opposant à l'idée traditionnelle d'une divisibilité indéfinie de l'énergie, l'hypothèse d'une quantité finie, d'un *quantum* indivisible. Chaque « couleur » a d'ailleurs son quantum, c'est-à-dire que la valeur des *quanta* est proportionnelle à la fréquence de la source. La répartition de l'énergie se fait donc par grains, ces quanta ressortissent eux aussi à cet atomisme qui est décidément l'une des figures essentielles de la science aujourd'hui. Si vous voulez, dans la théorie des quanta, l'énergie ne monte ou descend que par marches d'escalier, tandis qu'avec les idées classiques, elle glisse continûment sur la rampe, j'en emprunte l'exemple pittoresque au livre profond mais rempli d'humour que l'illustre savant anglais Eddington consacre à la *Nature du monde physique*, et dont nous avions parlé ici même.

Les quanta ont tout envahi. Poincaré, dans ses derniers temps, saluait leur avènement. Et la hardiesse d'Einstein, dès 1905, avait étendu l'idée au domaine de la lumière, parlant de *quanta de lumière* (Lichtquanten), véritables atomes de radiation. C'était revenir à Newton, et tourner le dos à Fresnel. Or, les volte-face du savant ne sont pas des caprices. Il s'agissait d'interpréter un curieux phénomène, l'*effet photo-électrique*, découvert par Hertz dès 1887, mais resté plutôt mystérieux. On y voit la lumière expulser certains électrons des atomes matériels. Si la théorie ondulatoire s'appliquait encore, l'effet irait s'affaiblissant avec la distance, car les ondes de l'eau perdent peu à peu leur vigueur, car les sons « meurent ». Eh bien ! il en va tout autrement ici : l'action de la lumière ne dépend pas de la distance à la source. Le corpuscule radiant conserve son énergie, « comme un obus rempli d'explosif, a écrit très bien M. Louis de Broglie, possède à toute distance de la bouche à feu la même capacité de destruction ».

En 1922, un second fait (l'abaissement de fréquence des rayons X par diffusion en traversant la matière), — découvert par un prédécesseur du prince de Broglie au Prix Nobel, le jeune américain Compton, — ne pouvait s'expliquer rationnellement aussi que par une idée d'*émission*, par une théorie du choc entre l'atome de lumière (rayon X) et l'électron, c'est-à-dire le constituant de l'atome matériel.

Le quantum de lumière avait donc prouvé ses droits à l'existence. Depuis 1926 on a même régularisé son état civil en lui conférant un nom personnel, celui de *photon*, décerné par le physicien Wallis.

La crise de l'optique ondulatoire.

Cet extraordinaire retour offensif de l'idée newtonienne,

de la conception corpusculaire, dans la physique de la lumière allait-elle ruiner à son tour la théorie ondulatoire? Nullement : les deux doctrines contradictoires et qui, dans le passé, n'avaient pu que se succéder, revenaient cette fois sur la scène dans le même temps. D'une part, les faits exigeaient que l'énergie lumineuse fût concentrée en corpuscules (effet photo-électrique, effet Compton) ; d'autre part, le langage ondulatoire n'était pas moins nécessaire pour rendre compte des faits de l'optique ondulatoire (diffraction, interférences) et pour définir aussi les caractéristiques (longueur d'onde, fréquence) de chaque espèce de radiations. La physique se trouvait encore dans une impasse : le trouble de l'heure se voit à des ouvrages comme celui du grand physicien américain Millikan sur *L'Électron* ou la conférence de Max Planck sur *La Nature de la lumière*, — pour ne citer d'exemples qu'en dehors de chez nous (1).

Conjonctures analogues, en somme, à celles d'où naquit la Relativité. Les savants, alors, se heurtaient à cette autre contradiction : l'observation astronomique montre que la lumière est entraînée dans le mouvement terrestre, tandis qu'une expérience d'extrême précision, l'expérience de Michelson, prouve que la lumière ne subit pas l'entraînement de la Terre !

II. — La théorie de Louis de Broglie

On sait comment l'effort singulier d'Einstein triompha de cet obstacle et de beaucoup d'autres. Une intuition pareillement géniale allait faire sortir la science de la nouvelle impasse. Lorsque deux théories contraires expliquent

(1) D'ailleurs traduits l'un et l'autre : Millikan, *L'Électron* (coll. Borel, Alcan, 1926); — Planck, *La Nature de la lumière* (Blanchard, 1927).

chacune beaucoup de faits, il est difficile de ne pas attribuer sa part de vérité à l'une comme à l'autre. En somme, le fait acquis désormais, c'était la nécessité d'admettre l'atomisme, le discontinu, dans la radiation comme dans la matière. Mais n'allait-on pas trop loin, et jusque-là qu'on devenait exclusif? Tout de même qu'autrefois l'autorité de Newton retarda jusqu'à Fresnel l'avènement de la théorie des ondes, ne risquait-on pas, de nouveau, de s'attacher trop étroitement à l'idée de quanta? On renversait partout l'adage : La Nature ne fait pas de sauts, et, pour tout dire, l'on s'hypnotisait quelque peu sur les « sauts ». Renversant le courant, M. Louis de Broglie, — si l'on schématise après coup et de l'extérieur sa pensée, — semble avoir procédé en deux temps : il fit une critique serrée des équations de quanta, il n'hésita pas à généraliser audacieusement, et à utiliser, sans doute, les raisonnements d'ordre historique ou philosophique.

Le sens profond des quanta

Et d'abord, le jeune physicien lut les formules de quanta avec des yeux neufs, y décelant ce que personne n'y avait vu. Une relation fondamentale rattache l'énergie d'un quantum de lumière à la fréquence, celle-ci étant multipliée par la fameuse « constante de Planck », quantité universelle et invariable, fort petite mais non nulle, qu'on est convenu d'appeler *h* et qui se retrouve à toutes les pages de la physique moderne. Mais une théorie corpusculaire, une science du discontinu, ne donne aucun moyen de définir une fréquence, — notion essentiellement continue!

Comme il ne pouvait être question d'attaquer la formule, physiquement fort établie, l'illogisme était à porter au seul compte du raisonnement théorique. Si l'équation des corpuscules de lumière parlait *à la fois* d'énergie indi-

iduelle et de fréquence (donc de longueur d'onde), c'est u'il fallait introduire *simultanément* la notion de corpus- ule et la notion d'onde, le discontinu et le continu.

Une autre considération de physique mathématique ut également part décisive dans cette élaboration. Je ne uis malheureusement que l'évoquer, son exposition épassant trop, en vérité, le cadre et le ton de cette squisse. Nous avons parlé de l'architecture moderne de 'atome, telle qu'elle est due surtout à Niels Bohr, conti- nué par l'allemand Sommerfeld, et dont nous pouvons jouter maintenant qu'elle se fondait sur les Quanta. Pour que l'édifice entier ne se désagrège point de lui-même, es électrons, qui en sont les matériaux les plus actifs, doivent avoir des « mouvements stables ». Ces conditions de stabilité font intervenir des nombres entiers. Or, remar- qua M. de Broglie, « jusqu'ici les seuls phénomènes pour esquels les nombres entiers intervenaient en physique, c'étaient les phénomènes d'interférence et ceux de vibra- ions propres ». Une idée de symétrie suggérait donc que les électrons eux-mêmes, tout comme les photons (quanta de lumière) ne pouvaient être réduits au seul aspect corpusculaire, qu'il importait de leur conférer aussi une « périodicité », de les lier à une onde.

Or, l'électron, c'est la matière. Matière et rayonnement semblaient donc imposer pareillement l'idée d'une union nécessaire et intime entre particule élémentaire et onde. Il fallait, comme on dit, « douer le corpuscule de périodi- cité ».

Les aspects négligés

Un rapide retour sur l'histoire laissait apparaître un curieux parallélisme entre les deux branches de la physi- que. Dans le domaine de la lumière, après avoir longtemps lutté pour l'existence, la théorie ondulatoire règne en maîtresse trop absolue : elle fait négliger le côté discon-

tinu, l'aspect corpusculaire, il faut des phénomènes révélés par l'expérience pour montrer que « l'émission » aussi s'impose, que la lumière doit être représentée à la fois par ondes et corpuscules.

Pour la matière, le film semble se dérouler à l'envers. L'aspect ondulatoire y demeure inaperçu, parce que l'atomisme domine : pourtant cette manière unilatérale de voir les choses se révèle insuffisante. Des expériences ne révéleront-elles pas l'autre côté de la question, c'est-à-dire l'onde, tout comme elles firent apparaître le corpuscule, pour la lumière? C'est bien ainsi que les choses se passèrent, nous le verrons : l'expérience confirma de façon éclatante, qualitativement et quantitavement, la géniale prévision de Louis de Broglie.

Le but de la théorie

Dès lors le but du chercheur était d'abattre les barrières, reconnues artificielles, entre la physique de la matière et celle de la radiation, ou, si l'on veut (et ce seront les propres termes de l'auteur), entre la Physique de Newton et celle de Fresnel. Rappelant ses idées directrices, en poursuivant aussi le développement sous une forme de haute mathématique, M. Louis de Broglie exposait un premier corps complet de sa théorie dans sa thèse de doctorat, soutenue en novembre 1924. Le titre d'apparence secondaire, *Recherches sur la Théorie des Quanta*, démontre à la fois l'extrême modestie de l'auteur et la région scientifique bien déterminée où il prenait ses bases de départ ; région fort mystérieuse jusqu'alors, et dont, plus que nul autre, il venait d'éclairer les profondeurs.

Principe de Fermat et principe de la moindre action

Il y dévoilait une autre analogie mathématique, dont il

vait eu très vite aussi l'intuition et qui l'avait pareille-ient guidé. Il s'agit de la ressemblance profonde, — jadis ntrevue par le savant irlandais Hamilton mais dont seuls es quanta pouvaient permettre l'exploitation, — entre eux grands principes : celui de la moindre action ou de Maupertuis, auquel nous avons fait allusion, d'où se éduit toute la Dynamique classique, — et le principe de Fermat, qui domine l'Optique, selon lequel la lumière, our se rendre d'un point à un autre, suit toujours le hemin dont la durée de parcours est la plus faible. Fer-nat disait que la Nature agit toujours *par les voies les plus risées*, Maupertuis appelait son propre principe une *loi d'économie*. N'en concluons pas que l'assimilation était hose « aisée ». Là encore, des formules bien classiques nt dû être lues par les yeux du génie. Une infinie dis-ance sépare le sentiment vague d'une analogie tout exté-ieure, et la très précise réduction mathématique d'un rincipe à un autre. Les intégrales qui, analytiquement, expriment les deux principes, ont la même caractéristique toutes deux sont « stationnaires »). Mais dans la formule le la moindre action la vitesse figure au numérateur, alors u'elle est au dénominateur dans l'intégrale de Fermat. Cette divergence (qui d'ailleurs conduisait à des prévi-ions contraires dès le domaine de l'optique géométri-ue, selon qu'on adoptait « l'émission » ou « l'ondu-ation ») montre déjà par elle-même l'obstacle techni-que à l'équivalence des deux principes. En réalité, les vitesses sont différentes et il était nécessaire d'obtenir une liaison entre elles, qui pût justifier l'assimilation des deux concepts (1). Il appartint à notre physicien d'éclai-

(1) Plus exactement : l'identification du principe de Fermat pour les ondes, et du principe de Maupertuis pour les particules (dans le cas d'un champ constant) est faite du parallélisme fondé entre la vitesse du corpuscule et la *vitesse de groupe* (lord Rayleigh) des ondes, c'est-à-dire entre le corpuscule et son onde.

rer leur vrai sens et d'atteindre analytiquement cett conclusion qu'il juge à bon droit d'une « grande beaut rationnelle » : le principe de Maupertuis n'est qu'u aspect du principe de Fermat.

La mécanique ondulatoire

Des formules générales établissaient le parallélisme entre ondes et corpuscules. A la réflexion, il en appa raissait un autre; le parallélisme entre les lois de la mécanique « ancienne » (c'est-à-dire de la mécanique newtonienne, même corrigée par Einstein) et les lois de l'optique géométrique. Poursuivant en tout son extraor dinaire travail synthétique, M. Louis de Broglie raisonna de la sorte : l'optique géométrique est une première approximation de l'optique ondulatoire; notre ancienne mécanique doit, elle aussi, n'être qu'une approximation par rapport à une vaste mécanique, de caractère ondulatoire. « Notre dynamique (y compris sa forme einsteinienne) est restée en retard sur l'Optique, elle en est encore au stade de l'Optique géométrique. » (*Thèse*, p. 61.)

Cette *mécanique ondulatoire*, appelée par Louis de Broglie et fondée sur ses découvertes, fut érigée surtout par l'autrichien Schrödinger. Les grandeurs mécaniques y reçoivent une traduction ondulatoire, — traduction plus nuancée, plus délicate, qui devient nécessaire aux raffinements du texte, je veux dire à la complexité des mouvements intra-atomiques. Harmonieuse et puissante synthèse qui englobe les « anciennes mécaniques » (y compris, nous l'avons vu, celle de la Relativité) à titre de cas particulier, et qui fond en un même édifice la Dynamique, l'Electromagnétisme, l'Optique. Louis de Broglie y prolonge Fresnel, mieux, le réconcilie avec Newton. La mécanique ondulatoire part d'équations de propagation

ondes ; ces équations déterminent l'évolution dans le mps, de l'onde associée au corpuscule ; l'étude de cette ropagation de l'onde est notre unique source de renseinements sur l'évolution du corpuscule lui-même dans espace. Si l'on reste dans les conditions approximatives ui forment le domaine de l'Optique géométrique, les ayons de cette propagation de l'onde correspondent aux ajectoires du corpuscule. C'est d'ailleurs *la propagation e l'onde qui est l'élément prépondérant*, et qui l'emporte, il y a désaccord, sur les lois de l'ancienne mécanique. 'optique géométrique s'arrête au seuil de l'atome : c'est our elle domaine interdit.

Le parallélisme se poursuit, d'ailleurs, tant il est vrai ue la science est une reconstruction incessante, un indéni élargissement beaucoup plus qu'une constante desuction. A l'Optique géométrique, correspondaient les nciennes mécaniques. A l'Optique ondulatoire de Fresel se raccorde la mécanique ondulatoire. Enfin, Fresnel i-même, sous la domination des faits, avait dû compliuer sa théorie de la lumière, y introduire la transversaté des ondes et leur polarisation. Eh bien ! là encore, le arallélisme se poursuit. La mécanique ondulatoire a été areillement contrainte de se rendre plus complexe : son ouronnement a nécessité l'entrée en scène d'une notion ouvelle, celle de *l'électron magnétique*, présentée sous sa orme moderne et subtile par l'un des grands théoriciens e l'heure présente, l'Anglais Dirac. Cette évolution dans abstrait nous entraînerait dès l'abord en marge de ce ommaire, si nous voulions préciser le moins du monde la omplication introduite par Dirac.

Les confirmations expérimentales

Qu'il nous suffise ici de proclamer l'éclatante réussite

de la mécanique ondulatoire. Elle a résolu la contradic tion qui déchirait la Physique, elle a rendu plus harmo nieuse et plus fine notre représentation du monde. Elle s'est révélée mathématiquement équivalente à la *mécani que quantique*, à la « mécanique des matrices », de Heisen berg, et Born, Jordan, Pauli, Dirac, formant, si l'on peut dire, recoupement avec elle, l'une et l'autre étant à consi dérer, en un certain sens, — dit le jeune et déjà grand phy sicien italien Fermi — comme deux différents aspects de la même chose (1). La mécanique ondulatoire est désor mais au rang des plus déliés, des plus aigus parmi nos ins truments à atteindre la Nature, à la découper. La décou verte de la double molécule d'Hydrogène, c'est-à-dire le dédoublement de l'Hydrogène normal en *parahydrogène* pour un quart du gaz total, et *orthohydrogène* pour les trois autres quarts, — ce merveilleux renversement des idées reçues pour un corps connu depuis 1766 et sur quoi l'on pensait bien avoir tout dit, — est une victoire incontes table de la méthode nouvelle. Ses calculs rendent compte plus rigoureusement des phénomènes spectroscopiques dans leur extrême finesse. De façon générale, elle constitue la forme moderne, la « nouvelle théorie » des Quanta.

D'ailleurs, la théorie avait reçu dès 1927 la consécra tion de l'expérience. Nous avons déjà dit que, à la ques tion posée sur l'existence de l'onde associée non plus à la lumière, mais à la matière, la Nature avait répondu : oui. Si cette « onde électronique », onde liée à un électron existait, la matière (c'est-à-dire l'électricité) pouvait don ner lieu, comme la lumière, à des phénomènes de diffrac tion, d'interférences. Aux « Bell Telephone Laborato ries » de New-York, Davisson et Germer les ont effecti

(1) « Esse possono in uno certo senso considerarsi come due diffe renti aspetti della stessa cosa » (*Introduzione alla Fisica atomica* 1928, p. 301).

ement obtenus les premiers. Depuis Thomson et Reid
n Angleterre, l'allemand Rupp, le japonais Kikuchi, ont
ouvé l'existence de l'onde associée ; en 1929, un Fran-
üs, M. Ponte, a réalisé de parfaits anneaux de diffraction
n diffusant les électrons par l'oxyde de zinc. L'effet du
isceau d'électrons — de la matière —, est absolument
nalogue à l'effet d'un faisceau de photons — de la
lumière ». Là encore, il y a parallélisme. Ces expérien-
es électroniques sont le pendant exact des expériences de
aue ou de Debye-Scherrer pour les rayons X. Et, confir-
ant avec éclat la théorie, la longueur d'onde, pour l'onde
ectronique, se révèle analogue à celles des rayons X, c'est-
-dire de l'ordre du dix-millionième de millimètre.

Enfin des expériences de polarisation furent également
uites, avec ces « ondes matérielles », comme on en réalise
epuis longtemps avec les ondes lumineuses. Les résultats,
ncore faibles, s'accentueront à coup sûr.

Et maintenant ce nouveau tableau serait lui-même
ncomparable si nous pouvions nous arrêter. Mais la vie de
science n'est-elle pas faite surtout de crises de crois-
ance ? Cette esquisse, où l'on s'est efforcé de demeurer
bjectif, est d'abord historique. Un second article (1) ten-
era prochainement de décrire l'interprétation physique
e la théorie, essaiera d'en scruter le contenu. Nous voya-
erons alors aux confins de la science et de la philosophie,
ous franchirons même la frontière. Voyage ardu : nous
vérifierons l'actualité de ce passage du *Théétète*, où Pla-
on nous confesse : « Nous sommes dans une situation criti-
ue où c'est une nécessité pour nous de tourner les objets
e tous côtés pour en sonder la vérité. »

André George.

(1) Nous y donnerons quelques indications bibliographiques.

NOTES ET RÉFLEXIONS

La petite planète Eros et la distance du Soleil

Une chronique scientifique, en cet hiver 1930-31, ne saurait passer sous silence l'événement astronomique qui, ces temps-ci, agite fort les observatoires : il s'agit de la petite planète Eros, qui se trouve en ce moment à son minimum de distance de la Terre. Quel est l'intérêt de ce rapprochement sidéral? Il est grand, comme nous allons le voir : car il va permettre aux astronomes de calculer, avec une précision accrue, une longueur absolument fondamentale dans toute la science céleste, à savoir la distance moyenne de la Terre au Soleil.

Comment peut-on mesurer la distance de la Terre à un astre quelconque? Le procédé que, théoriquement, l'on tentera d'employer est bien connu des géographes et des arpenteurs, qui l'utilisent journellement pour déterminer la distance d'un point inaccessible, comme par exemple le sommet d'une montagne élevée. Ils commencent par mesurer, avec le plus grand soin, la distance de deux points facilement accessibles : cette longueur s'appellera la *base* de l'opération. Puis, des deux extrémités de la base, ils visent successivement, au moyen d'un appareil propre à la mesure des angles — goniomètre ou cercle azimutal — le point inaccessible qu'ils veulent étudier. Un très simple calcul trigonométrique leur fournit alors, puisqu'ils connaissent la base et les directions du point inconnu à partir des deux extrémités, la distance de ce point à la base. Méthode qui donne, sur terre, de si bons résultats

ıe l'on a cherché de bonne heure à l'appliquer aux dis-
nces célestes.

Mais, ici, le problème se complique. Plus le point inac-
ssible est éloigné, et plus, pour que la précision
emeure, la base doit être grande. Or les distances des
stres à la Terre sont énormes ; et la longueur des bases
ıesurables sur notre planète est limitée par les dimen-
ons même de la Terre. Abstraction faite de la Lune, qui
st très proche de nous, les planètes sont, en général, à de
elles distances que la plus grande base terrestre a, en
egard, une longueur presque négligeable, et la méthode
réconisée conduit à des erreurs du même ordre de gran-
eur que les quantités que l'on veut mesurer. On a cepen-
ant tenté l'opération : il s'agit, surtout, de viser un astre
ussi rapproché que possible de la Terre. Peu importe
equel, d'ailleurs : si nous connaissons avec rigueur la dis-
ance de la Terre à Mars ou à Vénus, un calcul peu com-
liqué de Mécanique céleste, fondé sur l'application des
ois du mouvement des astres (lois de Képler et de
Newton) permettra d'en déduire la distance cherchée de
a Terre au Soleil. Or, parmi les astres anciennement
onnus, celui qui se rapproche le plus de la Terre (en
aissant encore de côté la Lune, dont le mouvement trop
omplexe ne permettrait pas un calcul exact), c'est Vénus.
Mais, lorsque sa distance est minimum, elle est située
ntre le Soleil et nous, et totalement invisible. On a dû se
abattre sur Mars. Si l'on prend pour unité, comme tou-
ours en astronomie, le rayon de l'orbite terrestre, la dis-
ance de Mars à la Terre, aux époques de plus grand
approchement, est représentée pas le nombre 0,362.
C'est encore beaucoup. On a essayé cependant, en utili-
ant certains artifices proposés par Cassini, de mesurer la
istance de Mars : dès 1671, les astronomes français opé-
èrent dans ce but sur la base Paris-Cayenne : base trop
etite, d'ailleurs, qui les conduisit à des nombres quelque
eu inexacts.

Et l'on revint à Vénus. Sa distance à la Terre descend

jusqu'à 0,225 : c'eût été parfait, sauf l'inconvénien signalé plus haut. Mais on songea alors à utiliser le phénomène connu sous le nom de *passages de Vénus*. A de rares intervalles, en effet, la planète en question se trouve exactement sur la ligne droite qui joint la Terre au Soleil ; nous l'apercevons alors se projeter, comme une petite tache noire, sur le disque même du Soleil. Comme, d'autre part, elle se trouve à ce moment à sa distance minimum de la Terre, on pensa que l'observation de Vénus pendant ses passages permettrait la mesure de sa distance. Les astronomes du XVIII[e] siècle tentèrent les premiers d'appliquer cette méthode : ils organisèrent même des expéditions scientifiques aux endroits d'où les passages seraient visibles : car, comme les éclipses, ces phénomènes ne sont observables que dans certaines régions, très limitées, de la surface terrestre. Et chacun connaît l'histoire de l'astronome français Le Gentil, qui, parti pour Pondichéry afin d'y observer le passage du 5 juin 1761, ne vit rien du tout à cause du mauvais temps, et décida d'attendre là-bas celui du 3 juin 1769, négligeant d'ailleurs de donner de ses nouvelles, de sorte que quand il revint en France il trouva son poste à l'Observatoire et son fauteuil à l'Institut occupés par des successeurs, et — dit-on — sa femme remariée.

Les résultats des observations faites en 1761 et 1769 furent assez encourageants : aussi les passages suivants, ceux du XIX[e] siècle, furent-ils suivis avec beaucoup de soin. Ils eurent lieu le 9 décembre 1874, puis le 6 décembre 1882. Malgré la précision des mesures, on n'obtint pas grand'chose de satisfaisant : les causes d'erreurs sont très nombreuses, et des phénomènes optiques viennent gêner les observations. Il est probable que le prochain passage — en 2004 — ne suscitera pas dans le monde astronomique le même intérêt que les derniers.

D'ailleurs, nous avons mieux : c'est Eros. Vers la fin du XIX[e] siècle, en effet, l'astronome Witt découvrait une petite planète, unité nouvelle parmi l'armée innombrable

e ces astéroïdes qui gravitent entre l'orbite de Mars et elui de Jupiter. Mais Eros n'est pas tout à fait une petite lanète comme les autres : son orbite, très voisine de elle de Mars, la coupe en deux points : de sorte que, au noins sur une partie de sa route, elle se rapproche de la Terre plus que Mars, plus même que Vénus : car la distance minimum d'Eros à la Terre, toujours avec les mêmes unités, est de 0,116. Aussi cet astre — qui, malgré le petites dimensions, est presque visible à l'œil nu aux époques favorables — est-il l'astre rêvé pour la mesure les distances célestes. Le rapprochement le plus grand eut ieu en 1900-1901. Tous les observatoires inscrivirent à leur programme l'étude d'Eros ; et de la discussion générale des observations, M. Hintz put tirer, avec une erreur que l'on peut considérer comme minime, la valeur le la distance d'Eros — puis toutes les autres distances planétaires. On sait que la distance moyenne de la Terre au Soleil est, en chiffres ronds, de cent cinquante millions de kilomètres. Les nombres adoptés aujourd'hui par les astronomes sont voisins de celui-là, mais plus précis.

D'ailleurs, plus les observations seront nombreuses, et plus les résultats seront satisfaisants. Aussi attendait-on avec intérêt le prochain rapprochement d'Eros. C'est en ce moment qu'il se produit : et voilà pourquoi, cet hiver, tous les instruments sont tournés vers ce point lumineux imperceptible, seul, dans l'univers, capable de satisfaire le besoin dont souffrent toujours les astronomes : celui de la précision.

PIERRE HUMBERT.

La vie des métaux

Leurs maladies. Leur thérapeutique

Personne n'a visité les grandes collections archéologiques d'Italie sans regarder avec tristesse des objets incom-

préhensibles : des statuettes de bronze, des monnaies, des vases et des miroirs métalliques rouillés, décomposés, rongés, boursouflés comme un animal dévoré par un cancer. Qu'étaient autrefois ces objets, que signifiaient-ils, quelle était leur beauté? Impossible d'en rien savoir. Déjà les recherches des savants avaient montré que l'apparence n'était pas trompeuse : la détérioration des métaux suit des lois analogues à la décomposition des corps vivants. Il y a même parmi eux des êtres prédisposés aux maladies; il y a des récidives, des immunités, des cas spécifiques d'infection.

Un romagnol modeste et tenace, Francesco Rocchi, après avoir consacré sa vie à cette étude, a découvert un procédé, non seulement pour arrêter les maladies des objets métalliques, mais pour leur rendre leur jeunesse. Orphelin à onze ans, et ayant une famille entière à sa charge, il travailla comme artisan, apprenant pendant la nuit tout ce qu'il pouvait de science. Entre ce qu'il apprenait et ce qu'il faisait, il n'y avait pas de coupure : au contraire, ses occupations disparates d'ouvrier lui permettaient de retrouver les matériaux, les systèmes et les secrets de technique des artistes de l'antiquité ou des maîtres des corporations médiévales. Et il cherchait le moyen d'arrêter la ruine de tant d'œuvres d'art antiques qui se décomposent presque sous les yeux.

Il s'aperçut que diverses détériorations (ou maladies) peuvent simultanément se développer dans un objet métallique antique. La fusion du métal, le marteau, le coin, etc., ont pu être l'origine d'agrégats moléculaires, de caractères physiques instables. Dans la masse se produisent fréquemment des cristallisations qui en compromettent la solidité. Mais ce sont les actions électrochimiques qui sont le plus pathologiques : les éléments différents se comportent comme les pôles positif et négatif d'une pile. Et quand il n'y a qu'un métal, les parties externes transformées par les corps qui les entourent jouent le même rôle par rapport aux parties intérieures. Rocchi se

emanda s'il n'arriverait pas à restaurer les objets décomposés en usant des mêmes énergies qui avaient provoqué eurs maladies.

Au bout de onze ans d'observations et d'expériences, l estima avoir résolu le problème. D'abord le problème héorique : il a classé, pour chaque métal, les maladies, n a décrit les symptômes et l'évolution, en les rapportant ux conditions de fabrication et de milieu qui furent celles le la naissance et de la vie de l'objet. C'est en somme ne pathologie des métaux qu'il a constituée. Or elle est uivie d'une thérapeutique, sur les détails de laquelle il oulut d'abord garder le secret, mais dont l'excellence est ttestée par les résultats obtenus. Les soixante-quatorze ppareils électrochimiques de Rocchi correspondent, uant à la construction et au fonctionnement, aux différents groupes de maladies des métaux antiques. La restauration est effectuée par le moyen des matériaux et des aptitudes physico-chimiques des détériorations elles-mêmes. L'objet métallique, enfoui pendant des siècles, aturé de différents sels et de différents acides qui avaient été la cause de sa maladie, devient automatiquement son remède à lui-même. En effet, dans l'appareil électrolytique de restauration Rocchi, le *malade*, au contact de l'eau distillée, avec les mêmes acides et sels qui l'avaient infecté, libère les énergies chimiques et électriques dont il avait été chargé par les siècles et réussit à se « désempoisonner ». En somme, les détériorations se déferaient en sens inverse.

Quoi qu'il en soit du secret scientifique de Rocchi, les résultats sont là. Il a restauré, pour les musées d'Italie et d'autres pays, 5200 objets. L'excellente revue *Le Vie d'Italia* a publié, l'année dernière, des reproductions étonnantes de quelques-uns de ces objets (1). Ainsi on voit un miroir de bronze du musée étrusque du Vatican,

(1) Gemma Ambrogetti, *Il restauro scientifico degli oggetti metallici antichi. Vie d'Italia*, maggio 1929, p. 347-353.

tel qu'il était, recouvert de myriades de petites bulles qui empêchaient même de deviner quel dessin il avait bien pu porter. En regard, on voit le même miroir, après qu'il a subi le traitement Rocchi : il ne reste plus trace des oxydes amassés auparavant en pustules énormes ou microscopiques. La scène d'un repas qui y était tracée réapparaît précise et fine : deux époux sont étendus sur le lit d'usage, les coudes appuyés sur des coussins dont on pourrait compter les broderies. Au pied du lit, un enfant couronné de fleurs joue avec un chien. Et malgré cette restitution d'une efficacité si étonnante, le miroir étrusque a gardé sa patine antique. D'autres gravures montrent, par exemple, une monnaie de Marc Aurèle attaquée par le cancer du bronze : les têtes de Marc Aurèle et de Commode sont des boutons informes. A côté, la même monnaie guérie présente en saillie exacte les traits si connus des deux empereurs.

Nous sommes en droit d'attendre maintenant que d'innombrables pièces de nos musées, blocs sans signification, redeviennent des documents historiques et des œuvres d'art. Et c'est, par ailleurs, un enseignement philosophique que cette pathologie de la matière dont les symptômes et les syndromes miment la pathologie de la vie.

ERNEST GALLIEN.

Mécanique, physique, chimie

Deux thèses de philosophie scientifique

A coup sûr, ce n'est point ici qu'on regrettera de voir la science et la philosophie pratiquer une entente cordiale ou mieux encore une intime union.

Mais, en toutes choses, n'y a-t-il pas la manière ?

La bonne est fort bien représentée déjà, — dans le domaine privilégié des thèses de doctorat, — par les deux ouvrages de M. Bachelard, si riches, si personnels surtout et tels qu'ils demeurent au premier rang (1), — ou par l'imposante contribution qu'apportent à l'histoire raisonnée des sciences naturelles les admirables travaux de M. H. Daudin (2).

J'ai grand'peur que les thèses récentes de M. Charles Brunold ne se rangent guère dans cette catégorie. M. Brunold est cependant « professeur agrégé de physique au Lycée Saint-Louis »; le voilà docteur ès lettres. On ne saurait lui dénier le choix des beaux sujets : sa thèse principale porte sur *L'Entropie, son rôle dans le développement historique de la Thermodynamique*, la secondaire examine *Le problème de l'affinité chimique et l'atomistique*, visant à constituer une *étude du rapprochement actuel de la physique et de la chimie* (3).

Le but de l'auteur, explicitement avoué en tête du second volume, est « de rechercher dans chaque cas comment se fait la liaison de deux sciences voisines, telles que la Mécanique et la Physique, ou la Physique et la Chimie ».

La thèse principale étudie « l'aide que la Mécanique a apportée à la théorie de la chaleur et la manière dont s'est constituée la Thermodynamique ». L'idée d'*entropie* est des plus malaisées à exprimer en langage commun. Ce n'est pas pour rien qu'Henri Poincaré parlait de « cette notion prodigieusement abstraite d'entropie! » Duhem, qui pourtant savait écrire, l'a enchâssée dans

(1) *Essai sur la connaissance approchée. — Étude sur l'évolution d'un problème de Physique : la propagation thermique dans les solides* (2 vol. in-4°, Vrin, 1927).

(2) *Les classes zoologiques et l'idée de la série animale en France à l'époque de Lamarck et de Cuvier* (2 vol. in-8°, Alcan, 1926).

(3) Deux vol. gr. in-8°, de 221 p. et 118 p. (Masson, 1930) — édités avec un soin, ou plutôt un luxe, plus que jamais remarquable.

cette définition du principe de Carnot : « La valeur de transformation d'une modification est égale à la diminution que subit, par cette modification, une certaine grandeur liée à toutes les propriétés qui fixent l'état du système, mais indépendante de son mouvement (1). »

En somme, le principe de Carnot marque un *sens*, une irréversibilité, qui sont bien apparents dans la définition qu'en ont proposée MM. Perrin et Langevin : « Un système *isolé* ne passe jamais deux fois par le même état (2). » Vous voyez que c'est une traduction nouvelle du fameux adage d'Héraclite : Tout coule, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ! Avec toute la différence qui, d'une jolie phrase sur la mobilité des choses, sépare une très rigide expression analytique. Or, cette *tendance* dans les phénomènes de la Nature, à l'intérieur d'un système isolé, se reflète précisément dans les formules par une certaine fonction, l'entropie, laquelle va toujours en augmentant. C'est la tendance « à l'égalisation des températures et des pressions (abstraction faite de la pesanteur), à l'égalisation des énergies moléculaires, à l'état de mouvement désordonné des molécules (3) ». Si l'on veut, c'est une tendance croissante au nivellement ; l'entropie est une notion très démagogique...

Mais cet à-peu-près me montre qu'on ne peut parler ici par images. Dans un système isolé, l'entropie va toujours en augmentant. Il y a diminution de l'énergie *utilisable*, « dissipation » comme disait lord Kelvin ; la capacité que possède le système de produire du travail va toujours en s'épuisant. Donc le degré d'incapacité, si l'on peut dire, augmente, et c'est cela qui figure en gros l'entropie. Pour en parler, nous avons été obligé de « chan-

(1) *L'Évolution de la mécanique*, p. 111.
(2) Jean Perrin. *Chimie Physique : Les Principes* (chap. v).
(3) Cf. Jean Becquerel, *Cours de Physique* (t. I^er^, *Thermodynamique*, p. 204-205).

ger de signe », de dire : diminution, là où il y a augmentation.

Au vrai, ce n'est qu'un être mathématique, une certaine fonction. Clausius — le savant allemand qui retrouva le principe de Carnot et le mit sous sa forme classique — a forgé le terme avec du grec, entropie signifiant à peu près « involution ». Mais il avait, en réalité, remarqué la persistance d'une certaine fonction dans tous les calculs. Il en devina le caractère essentiel et la baptisa. La commodité analytique coïncide rarement avec la commodité tout court.

Quoi qu'il en soit, l'on devine la puissance philosophique d'une telle notion. Elle a nourri, déjà, bien des généralisations du XIX^e^ siècle. Boltzmann et sa théorie des probabilités, M. Ch.-Eug. Guye et *L'Évolution physico-chimique*, voici, à des dates extrêmes, deux jalons sur une route assez fréquentée. L'illustre physicien Planck a déclaré que, en fin de compte, les phénomènes scientifiques se réduisent à deux classes : ceux qui sont réversibles, ceux qui sont irréversibles. Et je n'ai pas besoin de rappeler ces livres excellents, que tout le monde devrait lire : *La Dégradation de l'Énergie*, de Bernard Brunhes, ou *Le Hasard*, d'Émile Borel.

M. Charles Brunold, dans le fond, se borne presque exclusivement à un historique, surtout emprunté d'Ostwald (*L'Énergie*), d'ailleurs souvent intéressant. L'originalité majeure de son livre est d'avoir trouvé le moyen d'écrire 221 pages autour du principe de Carnot, sans citer une seule fois Émile Meyerson ! Sans doute ignore-t-il un auteur dont le grand physicien Gouy (notre plus grande gloire catholique, en ces domaines, le fondateur véritable de l'atomisme contemporain) proclamait que le nom demeurerait indissolublement attaché, désormais, à celui de Carnot.

Au reste, M. Brunold était-il bien fixé sur le but précis de son ouvrage ? Le mot d'entropie n'apparaît qu'à la page 86 (sur 221). Chose curieuse, ce professeur de physi-

que ne semble guère à l'aise dans bien des passages, purement scientifiques. Il connaît Carnot superficiellement, ne citant que la publication incomplète de ses œuvres et non pas la grande édition Picard. Rien non plus de la critique originale et récente de M. Raveau, utilisée par M. Bruhat.

P. 52, l'on nous parle du « complet triomphe de la théorie des ondulations, *au début du XVIII*e *siècle* ». Je veux bien croire à une faute d'impression, mais XVIII[e] ressemble peu à XIX[e]...

Dans la thèse secondaire, quelques bons développements historiques. Mais là encore, p. 34 : « c'est en 1897 que fut découvert l'électron ». Or, dans un mémoire de 1891 à la Société Royale de Dublin (et faisant d'ailleurs allusion à des travaux de 1881), Stoney introduit nommément *l'électron* (1). La théorie de Planck n'est pas de 1901 (p. 46), mais de 1900.

Enfin (p. 111), parler de « la théorie de l'émission de Newton si génialement exhumée par Louis de Broglie » — c'est, je le crains fort, prouver que l'on connaît bien mal les idées profondes, la démarche intellectuelle du fondateur de la mécanique ondulatoire, qu'on ignore le sens véritable de toute sa théorie, — que l'on n'a point lu, en tous cas, son mémoire sur *L'Œuvre de Fresnel et l'évolution actuelle de la physique*.

André George.

(1) Cf. l'ouvrage classique de Millikan, *L'Électron* (p. 30-31).

Science et vulgarisation

Qu'on le considère comme un travail scientifique ou comme un ouvrage de vulgarisation, d'aucune manière ce livre que M. Marcel Nathan s'est cru obligé de publier ne saurait donner satisfaction (1).

Je laisse de côté le point de vue proprement scientifique qui n'est probablement pas celui de l'auteur, en tout cas qui n'est point celui de la collection où rentre ce volume. Au reste, sauf quelques définitions claires et heureuses, l'exposé, dans son ensemble, est trop sommaire et trop incomplet pour s'adresser aux spécialistes, on y découvrirait des lacunes étonnantes, des théories périmées : à peine y trouverait son compte un étudiant du P.C.N., pris au dépourvu, qui voudrait démêler rapidement l'écheveau de la nomenclature des maladies mentales.

Qu'importe, ce livre n'est pas pour les techniciens, et c'est justement là son plus grave défaut. Que peut gagner l'honnête homme ou le Français moyen à pareille lecture? Jusqu'à quel point est-il souhaitable, est-il permis d'initier le gros public à certaines études qui étaient réservées jusqu'ici aux cliniciens? Nous ne pensons pas, aussions-nous être accusé d'obscurantisme (le mot a fait illite), qu'on puisse impunément jeter certaines connaissances en pâture au premier venu. Oui, il faut propager culture, et moins que personne nous ne prétendons confisquer les résultats de la science. Les résultats ! Il serait bon, tout d'abord, de ne pas monnayer ce qui n'est qu'hypothèses ou théories encore mal assurées. Quand je vous entends dire, Monsieur, à propos des constitutions perverses et des perversions instinctives qu' « il y a encore

(1) *L'Esprit et ses Maladies*, par Marcel Nathan, avec 60 planches héliogravure, Bibliothèque Générale illustrée. Rieder édit.

beaucoup à faire dans l'étude de ces questions, qui devraient être du seul ressort médico-psychologique » (p. 64) et « qu'il conviendrait d'en mieux connaître les déterminantes avant de les lancer trop complaisamment dans le domaine du public », je suis tenté de croire que vous avez perdu le sens de l'ironie.

D'ailleurs tiendriez-vous les clefs de la cachette du trésor psychique, pour employer votre langage, que vous n'auriez point le droit de les livrer à n'importe qui. A mi-chemin entre la folie et la raison se rencontrent de nombreux déséquilibrés, demi-fous, demi-responsables dont le mal échappe souvent au témoin familier. Est-il bien urgent de mettre ce dernier à même de diagnostiquer le cas de son parent ou de son ami, c'est-à-dire quelques fois sur cent à se tromper grossièrement, peut-être dangereusement? Quoi qu'il en soit, nous devons protester avec force contre l'abondante iconographie — d'ailleurs admirablement réussie — qui complète ce volume. Sachez, Monsieur, que les ouvrages spéciaux sur ces questions se gardent de divulguer ainsi les photographies de malheureux qui ont droit, tout de même, à notre respect. Inconsciemment je veux le croire vous spéculez sur de misérables goûts, c'est tout simplement en tant qu'hommes que nous protestons.

LETTRES. ARTS

JACQUES RIVIÈRE. *Russes.*

Ce ne sont que des notations peut-être, mais comme on a vite retrouvé la vision aiguë de Jacques Rivière, ses coups de plume fermes et délicats !

Il faut avoir connu, durant la guerre, la vie des prisonniers russes pour saisir toute la vérité intense de ces instantanés.

JACQUES MADAULE. *Malaisie.*

Il est vrai qu'il est arrivé à l'Académie Goncourt de couronner des romans qui ne valent point l'ouvrage hybride de M. Henri Fauconnier, et nous ne disons pas qu'après un sérieux décantage il serait impossible de tirer quelques bonnes pages de « Malaisie ».

ANDRÉ PÉZARD. *Du témoignage.*

Un nouveau livre de M. Norton Cru, présenté par l'auteur de « Nous autres, à Vauquois ».

RAYMOND RÉGAMEY. *Coysevox.*

Sur un beau livre de M. Luc Benoist.

MAURICE BRILLANT. *La renaissance du Vieux-Colombier.*

Le *Noé* de M. André Obey joué par la Compagnie des Quinze.

Russes

Königsbrück. -- *14 Décembre 1914* (1). — Premie contact avec les Russes. Tout de suite quelque chose leu donne une *réalité*. Une nature.

Les chœurs de la première chambre : profonde émotion à me trouver tout à coup en face de quelque chose qu était du Moussorgsky mal dégrossi, brutalement inter prété, mais pur et où la même âme paraissait qui, — je m'en apercevais bien à l'ébranlement dont j'étais saisi — est une partie de la mienne. Les visages jeunes et durs d'enfants brutaux et purs ; le petit qui chantait les soli de cette voix faible, claire et hésitante, et l'autre assis sur la chaise et que je ne voyais qu'à contre-jour : son air violent et nouveau. Le voyou, adossé à la colonne, avec sa voix encombrée et crapuleuse, et ces cris sauvages qu'il pous sait au début de chaque refrain ; celui, debout à côté de moi, qui semblait murmurer et chantait comme s'il eût prié. Comme je les aimais !

*
* *

17 Décembre. — Ce matin, réveillés tous les deux, encore entortillés chacun dans notre couverture, — Fédiouk m'a fait un bon sourire en guise de bonjour. Mais ce n'est

(1) Extraits des *Carnets de Captivité*.

n'un long moment après, quand nous avons été tous eux levés et qu'il a eu fini de se débarbouiller, qu'il s'est ancé vers moi pour me serrer la main en me disant njour. Espèce de solennité familière de cette petite rémonie. Hier matin déjà il ne nous avait serré la main ie longtemps après que nous étions ensemble, tout à up, comme si le moment en était venu, comme vient neure de la prière.

*
* *

18 Décembre. — Pour manger, Fediouk se tient assis sez loin de la table ; mais il ne se penche pas dessus. Il lise dans son bol à distance avec sa cuiller en forme de uche et il lui fait faire bien délicatement le voyage jus-u'à sa bouche.

*
* *

Leur prière hier soir : psalmodie pendant quelques inutes seulement où je n'ai pu trouver que quelques dications, quelques traces des chants religieux de Boris.

*
* *

Le petit fourrier russe, si cérémonieux, qui s'incline evant chacun de nous avant de lui serrer la main. Comme valsait l'autre soir, tout droit, comme piqué sur un pla-eau tournant, qui l'eût transporté, sans le remuer, sans abimer.

*
* *

19 Décembre. — Fédiouk chantonne tout doucement oute la journée et de temps en temps il rote tout douce-ent aussi.

Cette façon exquise qu'il a de sourire et d'accompagner

notre découverte en faisant : Aaaah ! lorsque Lauriol o
moi apercevons un Miapkù Chak dans un mot qu'il vien
de nous dire.

Cette nuit, en me réveillant, je l'ai trouvé complète
ment sombré sous sa couverture, d'où ne dépassait plu
que la valve de son coussin en caoutchouc, comme u
scaphandrier en plongée, dont on ne reconnaît plus l
présence qu'au tuyau qui lui porte à respirer.

***

22 Décembre. — Hier en corvée. Accompagné les wagon
nets de cailloux entre Zietsch et Otterschütz. Conversa
tion en mauvais allemand avec Nikel l'interprète russe. I
est plus compliqué que je ne l'avais d'abord vu. Est-i
réellement sous-officier, comme sa capote pour la premièr
fois le prétendait ? Ou bien avait-il pris celle d'un autre
— Quoi qu'il en soit, il y a en lui une sorte de réserve, d
quant à soi que l'humilité délicieuse de son visage m'avai
d'abord dissimulés. Un peu de vanité aussi : il m'a
demandé si j'étais bon tireur, pour trouver l'occasion de
me dire que lui était de première force, et qu'il avai
gagné une montre : « eine uhr ».

— En même temps un certain penchant à se mettre du
côté des plus élevés en dignité, une certaine façon imper
ceptible de se séparer du commun (son attitude légère
ment méprisante envers Korol, qu'il trouve sans doute
trop bon garçon, trop facile, sa façon de commander les
siens, le changement de ton pour s'adresser à eux). Ses
opinions républicaines qu'il n'a fait que me laisser entre
voir. Tout cela compose une figure plus adroite, plus sou
ple et plus diverse, moins *russe* au sens trop simple où je
l'entendais jusqu'ici, que celle que j'avais d'abord aperçue
Mais peut-être suis-je au contraire sur la voie d'un carac

tère plus véritablement russe que celui que j'imaginais dans l'abstrait.

Dès maintenant je ne crois pas que le russe gagne à se cultiver. Il y a en lui certaines parties de l'âme très fragiles, très instables, qu'un rien peut suffire à corrompre, à « faire tourner », qui ont besoin de rester absolument vierges pour ne pas devenir vilaines. La tige en lui est trop faible pour pousser droite.

*
* *

23 Décembre. — Lorsque Chacornac l'autre jour lui a dit par taquinerie : « Russes Kapout ! », la mine soudainement consternée de ce Russe assis sur le coin de son lit. Il avait quelque chose de l'air que prend Jacqueline quand elle se désole : une légère teinte de comédie, l'amusement imperceptible d'un enfant qui apprend à sentir. En même temps un air de demander pardon du fond du cœur au nom de son peuple tout entier à ce Français qu'il considérait tout naturellement comme son supérieur. Mais surtout, mais d'abord, mais submergeant tout le reste, je lisais sur son visage cette désarmante résignation, cette promptitude à accepter les situations qui est la cause profonde de toutes les défaites russes. Aucune lâcheté chez ce peuple ; il ne fuit pas devant le danger. Mais dès qu'il touche un obstacle, il s'arrête. Une terrible absence de colère, une incapacité radicale à prendre le dessus, à surmonter, à « rentrer ». Aucun projet, aucune intention ne tiennent un instant devant le refus que les événements viennent à leur opposer. C'est la rançon de l'humilité : de même que le Russe ne se prolonge jamais au delà de ce qu'il est, ne s'imagine ni meilleur ni plus fort qu'il n'est, de même ses desseins ne portent pas leur ombre sur les faits ; ils s'y bornent, ils s'y arrêtent, ils s'y soumettent,

ils s'y circonscrivent d'emblée; l'idée ne lui vient pas que ce qui a germé dans son esprit puisse être quelque chose de plus que ce qui arrive et mériter mieux d'être réalisé. Il fait l'échange tout de suite de ce qu'il avait conçu avec ce qui se passe. Il ne sait pas préférer, fût-ce une minute, l'un à l'autre.

*
* *

Il y avait encore quelque chose chez lui : une vivacité délicieusement enfantine à recevoir les sentiments suggérés. La façon *immédiate* dont tout son visage a reflété soudain la consternation, ce « oh! » faible, timide et charmant, — et dès que nous l'avons eu rassuré, le réveil instantané de sa joie, l'éclairement de tous ses traits, avec, dans le fond, comme une seconde lumière, le plaisir d'être rendu à son insouciance, d'avoir la permission de nouveau de ne s'inquiéter de rien.

*
* *

24 Décembre. — Fédiouk est délicieux avec tout ce que le mot contient de vertu et de faiblesse. — Quand il imite les divers animaux pour nous traduire les mots qu'il nous indique! Coua-Coua!

*
* *

28 Décembre. — Hier soir, représentation russe dans l'ancienne chambre des sergents.

Ce n'était rien du tout. Quelques couvertures tendues, un rideau qu'on tirait avec des fils de fer, quelques tabourets supportant des planches pour faire la scène, un violon sobrement gratté dans la coulisse.

Mais quel sens de l'improvisation! Quelle vivacité

imagination ! Combien cela tout de suite mordait ! Cha-
ue acteur, grâce à d'imperceptibles changements à sa
nue, s'était fait une silhouette charmante ou grotesque.
s'inscrivait sur le fond d'emblée, il disait du premier
up quelque chose.

* * *

31 Décembre. — Fédiouk a 5 enfants. Il est rengagé. Il
ûche l'allemand toute la journée et ne fait aucun progrès
sible. « Ça me plaît ! » comme dirait L.

Me rappeler le ton délicieusement consterné sur lequel,
rsque je leur annonçais les difficultés que faisait l'adju-
ant à leur représentation, les acteurs de l'autre jour,
ontrant les couvertures déjà tendues, le rideau déjà
stallé, me disaient : « Kapout ! »

Celui qui ressemblait à Maritchou. — Le petit ténor,
ntrepreneur de cinéma. La façon simple et gaillarde,
ont il était campé sur le bord de la scène, le poing sur
hanche, pour chanter. Celui qui avait ce visage long et
épouillé, éclairé par un regard splendide, et qui doit être,
ien que je ne l'aie pas reconnu tout de suite, le comique
voix de basse qui m'a tellement plu le soir. Je suis
ême sûr que c'est lui.

Korol. La façon si heureuse, si empressée dont il dit :
Ui, ui », quand nous avons compris quelque chose. Sa
ine d'enfant, désolée et résignée, quand après de longues
xplications il est obligé de dire : « Ze comprends pas ».

Me rappeler le groupe qu'ils formaient l'autre soir,
ous appuyés sur le coffre, autour de Fédiouk, qui leur
arlait. Douceur de leurs voix, intimité, presque ten-
resse.

*
* *

3 Janvier 1915. — Le grand Russe qui vient laver no bols (Dorofiéev). Il a eu le bras traversé par une balle et il deux doigts qui ne veulent plus rien savoir. Cependant ne s'est pas signalé comme blessé. Il vient pour avoir d pain, car, comme tous les Russes ici, il n'en est jamais ras sasié. Mais aussi — semble-t-il — par besoin d'activité pour faire quelque chose. (Il paraît qu'il va de même dan plusieurs autres endroits.) Sa grande face large et dure. So manteau jeté sur les épaules. Lorsqu'on lui offre quelqu chose qu'il hésite à accepter — par politesse — il a un espèce de petit recul silencieux de la main et du visage une moue, un air de dire : « Na ! »

Hier je le cherchais pour lui donner son morceau d pain. Je l'ai trouvé au lavabo, accroupi, sous son grand manteau. J'hésitais à le reconnaître. Je l'ai appelé « Camarade ! » Il s'est retourné et j'ai vu qu'il était en train de manger ce qui restait dans nos bols. Il se cachait.

Lorsqu'on lui serre la main, sensation bizarre de ces deux doigts mous au milieu qui se laissent faire.

*
* *

9 Janvier. — Hier soir au concert russe de la Stall 11. Je voyais toutes leurs têtes réunies comme en un bouquet. Il y en avait de toutes les espèces, mais aucune qui fût *lourde.*

*
* *

12 Janvier. — Pourquoi la violence des Russes me plaît-elle si fort ? Quelle sorte de joie y puis-je bien trouver ?

L'histoire du grand-duc Nikolaï Nikolaïevitch arrivant à Varsovie, faisant appeler le gouverneur et lui flanquant une râclée parce qu'il avait exécuté ses ordres en retard est admirable!

Et cette fureur avec laquelle il se précipite sur ses officiers et leur arrache leurs épaulettes?

Situation tragique d'un homme qui cherche à faire quelque chose de son peuple et qui n'y arrive pas. Seul à vouloir au milieu de cette multitude.

*
* *

18 Janvier. — Nickel l'autre jour : « Vous savez, ce grand bois qu'on voit là-haut, eh bien! il va sans interruption jusqu'aux Karpathes ». Et ce qu'il disait du bois des Argonnes.

Espèce délicieuse de cette ignorance. C'est celle qui crée les légendes.

Ce Russe qui a reçu un paquet ne contenant que des croûtes de pain.

*
* *

10 Février. — Corvée à la carrière de sable (de Zietsch).

Étrange faculté d'installation qu'ont les Russes. La façon dont ils s'établissent le soir chez nous pour lire le journal, et rien ne les ferait bouger. Je pense à Dostoïevski, à ces personnages qui s'installent, qui ne s'en vont plus... Ce n'est pas tout à fait manque de tact. C'est plutôt ignorance et incompréhension de ce qu'est la vie individuelle. Ils la gênent sans pudeur, parce qu'ils ne la reconnaissent pas, parce qu'ils ne savent pas ce que c'est.

Et en effet ici il est frappant de voir combien ils vivent

peu les uns *contre* les autres ! Tandis que les Français ont chacun un développement séparé, agressif, eux n'ont pas besoin de se distinguer, de s'imposer les uns aux autres. Ils restent ensemble dans une espèce de demi-réalisation, de vie vague et commune, celle même qui s'exprime dans leurs chansons à la fois si vives et si indéterminées. Ce n'est pas du tout du sommeil, de la stupéfaction asiatique, mais c'est de la « socialité » profonde. De là tout leur charme et tous leurs défauts. Leur abord délicieux, leur absence de piquants, si agréable à côté de la petite volonté française, du petit entêtement de soi du Français qui tout de suite vous jette son paquet à la tête, se donne à prendre ou à laisser et voit des attentats infinis dans tout ce que vous entreprenez. Mais ils ne tiennent pas : ils sont tellement faibles, tellement fondus. Leur façon de mendier du tabac ; leur manie de vendre tout ce qu'ils ont, et maintenant même le pain qu'on leur donne à la corvée. Ils souffrent d'un manque de détermination (au sens passif).

Ces deux jeunes, avec des bonnets pointus, qui se promenaient ce matin, les mains rentrées dans leurs manches, le col de leur capote relevé. Celui qui tombait toujours sur un autre qui ne voulait pas chahuter et qui grognait d'un air menaçant. Il revenait toujours ; ses mouvements en bois, « comme un guignol », disait Braconnier. Sa large face.

Histoire de Lavrov, ce soir, allant chercher le chef de baraque pour se faire introduire chez nous.

***

17 Février. — Hier corvée aux wagonnets dans la nouvelle direction : la route à travers les sapins, derrière Quosdorf.

Me rappeler les hommes traînant la charrette de pierre avec de grands cris, sous le ciel sombre et froid. Impression de Sibérie.

Les deux Russes de la deuxième chambre, si beaux, si bavards, si sains. Le plus jeune qui m'a conseillé de rester près du feu ; et comme je refusais, il s'est moqué de moi avec ses camarades qui se sont mis à rire.

*
* *

20 Février. — Les Russes ! Ils manquent avant tout de gloire et d'attentat.

*
* *

Arrivée des nouveaux prisonniers russes, avec leurs bonnets en peau de mouton. (Croisés dans la grande allée en face de notre camp, en revenant de la corvée.)

Cet enfant au milieu d'eux. Qu'il était beau !

*
* *

Pour les Russes : la frontière est trop loin. C'est pourquoi ils ne peuvent pas être une nation militaire. Ils n'ont aucune poussée à subir. Et ainsi ils n'ont aucune détente. Quand ils attaquent, il faut qu'ils prennent l'offensive à pied d'œuvre, qu'ils en assument toute l'entreprise. Il n'y a pas quelque chose qui déjà les précipite.

La Russie est avant tout le pays de l'institution. Toutes les vertus sont de rattachement, de fidélité, de relation à ce qui est, à ce qui tient, à ce qui subsiste. Pourquoi combattre? Ils n'ont rien à poser. Tout existe déjà. Et leur grande science, celle où ils dépassent tout le reste du monde en compétence, c'est celle de s'y référer.

*
* *

6 Mars. — Le 1er mars corvée pour le transport du sable de Quosdorf à Otterschütz.

Hier corvée à Krakau sous la pluie battante. Au retour, dans l'allée, la façon douce, espiègle, enfantine dont le petit Ivanov m'a saisi par derrière.

*
* *

La façon dont Fédiouk, l'autre jour, lisait la punition infligée aux Russes qui avaient tâché de s'enfuir. L'infinie résignation de sa voix sur le dernier mot : « Dresdinié Dpecdu ». Une terminaison tout à fait à la Moussorgsky. Tout ce qu'il y a d'admirable et de désespérant dans la Russie !

*
* *

11 Mars. — Aujourd'hui arrivée de l'Anglais :

Son allure quand il revenait de la cantine avec son bol de café au lait.

Son garde à vous dans l'allée, quand passait le cortège de la Croix-Rouge.

*
* *

12 Mars. — Le côté « oiseau mouillé qui se sèche » des Russes.

L'indétermination qu'il y a dans leur langue : toutes les consonances à moitié-ci à moitié-ça : les semi-voyelles. Tout en inflexions ; tendresse, puérilité ; toutes les ressources nécessaires pour exprimer l'amusement et la résignation.

*
* *

18 Mars. — Les Russes : leur distribution du pain, le matin, avec la petite balance en bois, et leur question. Le café qu'ils font toute la journée avec de la mie de pain grillée. Pas de meilleur symbole de leur immense puérilité.

Combien il m'est dur de les abandonner sur tant de points ! Mais que faire contre la vérité ?

*
* *

29 Mars. — Ce rire grossièrement dédaigneux de l'Anglais, hier, quand Lauriol lui a dit que j'étais « a friend of the Russians ».

*
* *

5 Avril. — Les chants des Russes ce matin sous les sapins. Le merveilleux petit chef de chœur avec sa figure fine, son nez d'aigle, sa veste et sa ceinture, sa façon de battre la mesure. Incroyable perfection de ces chœurs. — La petite basse avec ses grosses lèvres. Celui à gauche qui se signait tout le temps.

Attachement des Russes à tout ce qu'ils ont et en même temps leur peu de désir de l'imposer, de le prêcher contre autrui. Ça leur fait un immense plaisir qu'on y vienne. Mais ils ne feraient rien pour vous y appeler.

Bien loin de vouloir s'étendre et déborder hors des frontières, leur regard tourné vers le centre de l'Empire, vers Moscou et Pétersbourg, leur façon de ne désirer que dans ce sens.

*
* *

Le Russe, hier, qui avait ramassé du bois sous les sapins et que la sentinelle a appelé. Ses explications, ses saluts continuels, son visible désir de s'en sortir avant tout et de garder son bois. Le geste si sincèrement frileux qu'il faisait pour montrer qu'il avait froid. Son peu d'idée qu'il pût y avoir autre chose à faire que se soumettre.

*
* *

9 Avril. — Avant-hier, Mitzenko parlant des chœurs :
— Oui, c'est bien. Mais ils ne peuvent pas chanter comme en Russie.
Et toujours l'attachement aux lieux saints :
— Si vous entendiez ça à Moscou et à Pétersbourg.
Toujours le regard vers là-bas.

*
* *

Hier, corvée de bûcherons dans l'allée de ceinture du camp près de Krakau. Le village à travers les arbres, le bout de prairie avec les notes blanches des maisons.
Ivanov, le peintre. Son français extraordinaire, son culot :
— « Quand on porte soupe, moi ouvrir toujours porte, tous les jours, tous les jours. Mais jamais pfennig, jamais cigarette, jamais saucisse. Pas bon ! »
Cet air pénétré qu'il a pour dire les pires énormités. Et ce petit sourire qui finit par plisser son visage, quand il vous a mis dedans et qu'on s'en aperçoit. Ainsi lorsque je me suis aperçu qu'il avait un manteau, après qu'il m'avait assuré, d'un ton si résigné, si attendri sur son propre sort, qu'il n'en avait pas.

***

18 Avril. — Chants des Russes, ce soir, en plein air. Le côté « rien que ça ». Quand je pense combien la divine implicité de Bach est encore monumentale à côté de ça, e comprends l'ahurissement que les étrangers doivent entir devant l'art russe : ils doivent se demander où a assé ce qu'on leur annonce : « Qu'est-ce que c'est que a? Nous ne voyons rien. »

***

Les Russes venant se mettre, sans qu'on leur ait rien it, derrière la section que je commandais, rien que pour e pas avoir à se commander eux-mêmes.

***

22 Avril. — Afonine hier :

— Afonine va recevoir un paquet. Aussi plus de chagrin, rien que de la joie.

***

23 Avril. — Quand Afonine a eu touché son paquet, il a posé sur l'auge, sans rien dire, sans nous le montrer. e ne l'ai pas vu y rien prendre, sinon, après le repas, uelque chose qu'il a grignoté un moment, le dos tourné. 'oute la journée il a été triste.

Ce matin, comme je demandais à Mitzenko s'il avait ien dormi, Afonine me dit :

— Moi, je n'ai pas bien dormi. Une heure à peine.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas.

Mais un moment après :

— Voilà. Je ne suis pas content de mon paquet.

Et avec ce geste si doux et résigné de la main qu'il fait souvent :

— J'avais demandé du lard et il n'y en a pas. Pourquoi je ne sais pas.

Et après un silence, en souriant :

— J'ai envoyé plus de 20 lettres pour demander des paquets.

*
* *

Avant-hier comme j'offrais à Lavrov et à Afonine des biscuits, parce qu'avant le déjeuner Afonine m'avait dit que la tête lui tournait, je ne sais pourquoi, et comme pour les obliger à accepter, j'avais mis les biscuits à leur place sur la table. Lavrov, sans rien dire, attrape le dictionnaire, cherche dedans et, mettant le doigt sur un mot, me le tend gravement en me disant :

— Nous n'avons rien, mais il nous reste...

Et je lis :

— la conscience.

J'ai rougi, mais je lui ai montré que je trouvais son scrupule ridicule, si bien qu'il a accepté mes biscuits. Avait-il bien la ferme intention de les refuser?

Afonine paraissait ne pas très bien comprendre la manifestation de son camarade.

*
* *

24 Avril. — L'Anglais l'autre jour, toujours avec ce rire naïf et grossier qu'il a, parlant du russe :

— It is a silly language.

*
* *

2 Mai. — Quand on demandait à ce Russe, qui devait

rtir sa *religion,* d'abord, il ne comprenait pas ; puis l'in-prète répétant :

— Religion russe ?

— Russe, grâce à Dieu ! a-t-il répondu vivement, avec e espèce de petit rire étonné et *si heureux* !

Toute l'âme russe est là. Ils sont tellement heureux de pas être autre chose que ce qu'ils sont !

Et quand on pense au nombre infini d'affreux défauts e ce sentiment exclut, on leur pardonne les quelques-s qu'il implique.

*
* *

Ce Russe, ce soir, qui cherchait la pièce de deux marks 'il avait perdue dans la fosse des cabinets. Il avait troussé ses manches et son pantalon et il pataugeait.

Les gestes avec lesquels il expliquait ça tout à l'heure Lamouret, et ses sourires. Comme ils se comprenaient en tous les deux !

Se rappeler aussi celui qui rasait ses camarades dehors, ns l'angle de la stalle. Le patient tout debout, tendant figure.

*
* *

6 Mai. — Le Russe qui emportait du rabiot de soupe *ns son képi.*

*
* *

4 Juin. — Me rappeler le moment hier où Fursov, en venant de la corvée, m'a pris par la main pour me faire anger de place avec Fritz et me faire mettre à côté de i. Il a gardé ma main un instant dans la sienne, comme enfant qui a ce qu'il veut, et sans plus rien dire ni e regarder.

Il y avait peut-être, dans ce redoublement de sympa-

thie qu'il me faisait paraître tout à coup, un peu de l'influence de ce que j'avais fait miroiter à ses yeux (exécution dans un concert, à Paris) ; mais j'espère aussi, une véritable affection.

*
* *

6 Juin. — Façon insupportable dont Lavrov et en général tous les Russes sourient pour vous demander quelque chose.

*
* *

22 Novembre. — Conversation avec Teitelbaum hier soir à la bibliothèque.

C'est assez beau de la part d'un juif d'avoir été sensible à ce qu'il y a de si profondément chrétien dans la conduite de ses camarades et de l'avoir si bien exprimé.

Voici son récit :

Les nouveaux prisonniers russes (qui ont un an de guerre et même davantage) viennent dans la baraque des anciens pendant la soupe, comme faisaient ceux-ci avec nous. Ils attendent sans rien dire. L'ancien aussitôt les invite :

« Pays, assieds-toi, je te prie, et mange avec moi. »

L'autre s'incline, fait un signe de croix et s'assied à côté de son camarade. Ils mangent ensemble. Quand c'est fini, l'invité veut aller laver les bols. Mais l'hôte, dans tous les cas que j'ai vus, dit Teitelbaum, refuse et va lui-même les laver.

Quand on a un peu causé, l'invité se lève, serre la main à tous ceux qui sont là, fait le signe de la croix et s'en va.

Le trait de l'hôte refusant de laisser laver les bols m'a touché profondément, et comme un reproche direct. Je pensais à la façon grossière dont nous tous, et moi le

remier, nous étions servis des Russes comme domesti-
ues. Et sans doute ils se laissaient faire. Mais ils devaient
emarquer en dedans, ils devaient se sentir meilleurs que
ous... Cette idée est insupportable.

D'ailleurs je n'ai pu m'empêcher de faire devant Tei-
elbaum une sortie furieuse contre les Français.

(*31 Décembre* : j'ai eu tort !)

*
* *

Les opinions des gens du peuple sur Tolstoï recueillies
ar Teitelbaum :

Deux espèces d'opinion en Russie : pour les uns c'était
n fou, parce qu'étant grand seigneur, il allait vêtu comme
n moujick ; pour les autres c'est un saint.

Mais ici, parmi ses camarades, Teitelbaum a constaté
ne opinion moyenne beaucoup plus curieuse : Tolstoï,
'après eux, n'est pas un saint. « Des gens peu dévelop-
és », disait un vieux feldwebel, croient que l'on a pu
arder des parties de son corps qui sont restées incorrup-
bles, comme des reliques. Mais ce n'est pas vrai. Tolstoï
tait un homme très intelligent *qui marchait sur des tra-
es inconnues.*

*
* *

Sur le débordement de bonté chez ce Russe dont par-
it Teitelbaum : « Eh ! bien, mon petit pigeon ». Et il l'a
mbrassé.

Ses opinions à propos de la corruption des popes. Il
ut laisser cela.

*
* *

20 Août. — A propos de Teitelbaum :

Mitzenko. C'est un juif. Vous le savez? Il vous l'a dit?

MOI. Oui. Il ne le cache pas.

MITZENKO. Savez-vous ce que sont ces gens-là chez nous? Savez-vous ce qu'ils font?

Et il s'est mis à me réciter tout ce qu'il doit être de tradition en Russie de leur reprocher. Je passe les accusations d'une actualité trop récente. Les autres se résument à ceci (C'est d'ailleurs surtout des explications du Korol que je le tire) :

« Tous sont commerçants. *Ils ne travaillent pas.* Ils viennent à la campagne et ils achètent sa terre au paysan dans le besoin. De plus, comme tout ce qu'il y a à vendre est vendu par eux, quand le paysan vient à la ville, il faut qu'il passe par leurs prix. Vous, en France, vous savez ce que vaut une chose. Mais notre paysan ne sait pas. Et ainsi le juif peut lui vendre 10 et 12 roubles ce qui en vaut 3 ou 4. »

L'opinion du Korol était que la question juive était une « question difficile, qu'il faudrait absolument solutionner après la guerre ». Celle de Mitzenko était beaucoup plus radicale : « Pour moi il n'y a pas de question, parce qu'elle est déjà résolue. Il faudra les chasser, les détruire complètement. D'ailleurs autrefois n'étaient-ils pas en Palestine? Ils en ont été chassés ; et de même on continue à les chasser de partout où ils s'établissent. Est-ce sans raison ? »

Je ne peux pas m'empêcher de noter combien, dans le fond, et avec en plus la tolérance *pratique* dont m'a doué mon éducation occidentale, je me sentais chaleureusement de son avis. Je le reconnaissais, dans tout ce qu'il disait, comme mon frère. Et au contraire, je me souviens combien je me sentais réfractaire à tout ce que Chacornac, et plus récemment Vollot, me disaient en faveur des juifs. Même lorsque j'étais obligé de reconnaître qu'ils avaient raison au point de vue de la justice pure, je ne sais quoi

d'en colère contre eux et contre ma propre concession continuait à s'agiter en moi.

Je crois que c'est bien là encore une question religieuse, la question religieuse par excellence. Ce que ni Mitzenko ni moi nous pouvons leur pardonner, ce n'est pas tant qu'ils nous volent, mais c'est qu'ils ont fait mourir Jésus.

(Encore ceci de Mitzenko : Je lui dis, parlant de Teitelbaum :

— Je sais bien pourquoi vous ne l'aimez pas. — Alors lui, durement :

— Ce n'est pas une demoiselle pour que je l'aime.)

Le Korol a insisté ensuite longuement sur les trahisons dont s'étaient rendus coupables les étudiants juifs pendant la Révolution de 1905 : Azef, etc... Et à cette occasion il a dit : Le juif s'approche, vient nous parler, mais il ne comprend pas le cœur du Russe.

Et plus généralement, parlant de l'*Intelligentsia*, il m'a dit que les intellectuels étaient trop peu nombreux en Russie, et qu'ils habitaient trop exclusivement la ville. Le paysan ne les voit jamais. « Ce qu'il y a de plus éclairé à la campagne, chez nous, c'est le pope et... », il m'a cité les noms de deux autres sortes de fonctionnaires, que je n'ai pas compris.

« Aussi en 1905, nous avons eu sans doute beaucoup de gens éclairés qui se sont joints à nous et qui se sont chargés de traduire nos revendications. Mais ils ne nous ont pas compris. Notre paysan ne sait pas parler. C'est eux qui ont parlé pour lui. Il les écoutait, mais « il ne reconnaissait pas dans leurs paroles ce qu'il avait dans le cœur ».

Son opinion touchant la situation intérieure après la guerre : presque pas d'ouvriers en Russie ; ce qui fait le peuple russe, c'est le paysan. Or le paysan ne s'intéresse pas aux questions de gouvernement. La forme du gou-

vernement lui est à peu près indifférente, la seule question pour lui est celle de la terre. Il veut avoir la terre. Donc s'il devait y avoir une révolution politique, cela se passerait tout à fait à la surface ; « je n'en peux rien dire ». La seule révolution à laquelle le peuple entier pourrait s'intéresser, ce serait une révolution pour un nouveau partage de la terre. Mais il n'a pas pu me dire ce qu'il pensait de la probabilité d'une telle révolution.

(Conseils que lui avait donnés Mitzenko à voix basse avant qu'il ne me réponde. Sans doute lui a-t-il recommandé la prudence.)

*
* *

Au début de la conversation :

Eux : — Ce qui vous facilite l'étude du russe, c'est que vous connaissez la grammaire française. Nous, malheureusement, nous ne savons pas la grammaire russe. Même, nous faisons des fautes dans nos lettres.

*
* *

Mitzenko et le Korol (je ne me rappelle plus bien la part de chacun) sur le peuple russe :

— Le peuple russe est bon. Peut-être les dehors sont grossiers. Mais l'âme au dedans est simple et bonne. Vous ne pouvez pas bien nous juger ici. Vous ne nous avez vus venir chez vous que pour mendier. Mais avant de juger nos hommes, il y a une chose à laquelle il faut que vous pensiez : c'est que ce sont des hommes qui ont. Ils ne sont pas dans leur normale. On ne peut pas être normal, quand on est ainsi. Mais dans le fond ils sont bons.

Ils ne savent pas. Mais si on leur montre, ils apprennent. Par exemple pour la propreté, ils ont peut-être la

figure sale. Mais si vous leur montrez qu'il est mieux de se laver, ils le font.

Je les ai assurés aussitôt de ma grande sympathie pour le peuple russe. Je leur ai dit que je pressentais avant la guerre ce qu'ils étaient ; que je m'occupais de littérature ; que j'avais lu leurs écrivains en français, et que tout ce que j'y avais appris de leur peuple me le faisait aimer déjà à l'avance, mais que depuis que je le connaissais je l'aimais encore davantage.

Cela a eu l'air de leur faire plaisir, mais de les surprendre aussi un peu, à cause de ma récente histoire qu'ils se rappelaient, je crois, mieux que moi à cet instant.

Mitzenko a cru devoir me répondre en m'exprimant son opinion sur les Français. Mais ce que j'ai bien aimé, c'est qu'il l'a fait sans flatterie, et presque en commençant par les défauts, du moins en me communiquant son impression du début, qui n'était pas des plus favorables.

« Il me semble, a-t-il dit en substance, que les Français s'aiment bien entre eux, et qu'il y a même plus d'union chez eux que chez nous. Mais au début ils se sont conduits avec nous presque comme avec des ennemis. Quand nous avons fait notre prière, les premiers soirs, les Français restaient assis, le képi sur la tête, et même nous sifflaient. Je ne sais pas quelles sont vos croyances. » Je n'avais pas compris d'abord cette dernière question. Alors le Korol, qui nous servait souvent d'intermédiaire, parlant plus distinctement, l'a traduite ainsi : « Il demande si vous êtes « athéiste ou fanatique ». J'ai répondu que je n'étais pas « athéiste ».

Alors Mitzenko a repris : « Eh ! bien, j'avoue que j'ai ressenti douloureusement cette attitude des Français. Et il y a des choses que je n'oublierai jamais.

Mais à la longue on s'est mieux connu. Et nous avons

vu que c'était parmi vous comme partout, qu'il y avait des hommes bons et d'autres mauvais.

Nous, qui sommes si peu instruits, nous aurons beaucoup appris ici. On voit des gens si différents, et de toutes les races, on remarque comment ils se comportent les uns avec les autres. C'est très intéressant. »

***

6 Septembre. — La façon si légère dont les Russes parlent de la mort. Elle semble n'être vraiment rien pour eux. Le sourire de Fédiouk à chaque fois qu'il parle d'un mort.

Sur sa musique et sur le peu de chose que c'est, quand on la tient dans le creux de la main, c'est-à-dire notée comme il vient de le faire. Tout est dans la façon dont ils le chantent, dans la foi, la tendresse, la pitié, l'espoir, la misère qu'ils mettent à le chanter.

***

Le Russe dont Teitelbaum me parlait hier soir : « Par moments la tendresse déborde en lui ; il ne peut s'empêcher de la répandre. Comme je lui demandais si le chapelier allait venir pour que je lui fasse arranger ma casquette : « Mais oui, mon petit pigeon, mon petit faucon », m'a-t-il dit en m'entourant la taille de son bras ; « il va venir », et il m'a embrassé.

L'autre jour des camarades discutaient sur la corruption des popes. Mais lui, sans nier le fait, par simple bonté, par simple amour, ne voulait pas qu'on en parlât, ni qu'on cherchât à rien changer à ces choses : « Il faut laisser cela. Qu'est-ce que cela peut faire ? »

*
* *

Fédiouk quand il parle d'un enterrement ; ce sourire qui lui plisse toute la face. On dirait qu'il s'agit d'une bonne plaisanterie. Et il la souligne d'un petit : Hé ! hé ! satisfait quand il voit que j'ai compris, comme si j'avais pénétré le sens d'un mot d'esprit.

L'autre jour il m'a dit : « Un tel est mort. » Et au bout d'un instant : « Est-ce que vous croyez qu'il a encore besoin de biscuits ? » Et il s'est mis à rire à petits coups en me regardant comme un complice.

*
* *

4 Décembre. — L'autre soir : le petit russien, retour de Kommando : quand il m'accompagnait de tout près, n'osant plus me réaborder ; puis son bafouillage rapide ; et après, quand je lui ai donné les biscuits, la façon dont il me tapait sur l'épaule, en me promettant tout ce qu'il pouvait : laver mon linge, etc...

Hier soir la conversation entre Teitelbaum et ce Russe à lunettes et à barbe, chef de la baraque ? sur la religion. Son changement progressif d'opinion ! Comme ce pauvre Teitelbaum était attrapé !

La secte caucasienne qui pense que, comme les autres le nom de Dieu, il faut éviter à tout prix de prononcer le nom du diable. Parce que Dieu est infiniment miséricordieux et pardonnera toujours. Tandis que le diable... Et puis il est possible que Dieu pardonne au diable à la fin du monde. (Il est si bon !) Et alors quand le diable sera devenu « Monsieur Satan ! », quelle tête fera-t-on si on l'a offensé ?

*
* *

8 Décembre. — Hier, Grigori :

« Si tu pouvais, il vaudrait mieux ne pas m'apporter le pain à midi, parce que le chef de baraque et les camarades le voient, et je suis obligé de le leur donner. »

*
* *

8 Février 1917. — Histoire de Teitelbaum hier soir (froid terrible) dans l'allée centrale :

Le prince Caucasien. Ses recommandations pour le prince Nogazidgé. Ses amours avec l'étudiante qui le haïssait. Les paroles qui lui ont échappé en dormant : le nom de cette femme dans ses rêves. Sa déclaration à Teitelbaum.

Son histoire avec le cocher qu'il voulait empêcher de maltraiter son cheval. Lutte. Le coup de fouet qui l'envoie rouler dans la neige. Seconde tentative. Le sergent de ville. Le prince tirant sa carte : mauvais carton imprimé, mais avec une couronne au-dessus du nom. Respect du sergent de ville. Le sourire qui se fige sur le visage du concierge qui regardait la scène.

Le prince voulant absolument faire entrer Teitelbaum chez sa maîtresse. Résistance. Finalement il obtient de rester devant la porte. Alors le concierge d'un ton grave, timide et plein de reproche :

— Pourquoi, Monsieur, maltraiter ainsi un homme simple ?

*
* *

Le prince caucasien téléphonant au prince Nogazidgé. Et, après avoir promis le mariage à sa maîtresse et que

le prince serait son témoin, pour la convaincre, il l'amène devant la maison du prince et demande noblement au concierge :

— Le prince Nogazidgé est-il chez lui ?

— Non, Votre Excellence !

Teitelbaum suppose qu'il avait dû donner une forte pièce au concierge, à l'avance.

*
* *

27 Avril. — Hier à la 15, le Tatare, si beau, auquel Korol a donné un biscuit (le geste, la main retournée, pour que je ne voie pas, tout en me laissant voir). Ce que Korol m'a dit des Tatares : qu'ils savent tous lire et écrire correctement le tatare, et très souvent le russe. Est-ce vrai ?

L'autre Tatare, le laveur : Vali Akhmiétor. Sa figure plate, grêlée, pitoyable. Sa misère infinie.

*
* *

17 Mai. — Dostoïewski est-il bien sûr que ce n'est qu'en tant que russe qu'il se sent européen ? N'est-ce pas parce que la Russie est toute dégouttante de christianisme ? N'y avait-il pas l'autre jour dans le journal que des paysans refusaient de continuer à se battre, parce que « cela déplaisait à Jésus » ?

Jacques Rivière.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Malaisie

Lorsque, voici deux ans, l'Académie Goncourt donna son prix à M. Constantin Weyer pour *Un homme se penche sur son passé*, quelques personnes prétendirent que l'on avait voulu couronner l'homme autant ou plus que l'écrivain. M. Constantin Weyer avait vécu au Canada, avant la guerre, une belle vie d'aventure. Il avait tout abandonné, ensuite, pour venir défendre sa patrie menacée, et les académiciens Goncourt avaient été, disait-on, plus sensibles à cela qu'aux mérites, assez discutables, de son livre. Cette explication en vaut une autre, après tout, et elle n'est humiliante ni pour le lury, ni pour le lauréat. Il suffit seulement de s'entendre, et de savoir ce qu'on veut dire, lorsqu'on qualifie un prix de « *littéraire* ». Mais je n'ai pas l'intention de rouvrir ici l'inépuisable débat sur les prix littéraires, le dossier est véritablement trop chargé.

Je voulais dire seulement que ces réflexions de 1928 revenaient à ma mémoire, il y a quelques jours, tandis que, sans ennui, mais avec une certaine stupéfaction, je lisais le prix Goncourt de cette année : *Malaisie*, par M. Henri Fauconnier (1). On a raconté que ce jeune écrivain, désireux de se consacrer aux lettres, pour échapper aux soucis du pain quotidien, qui trop souvent asservit la plume, s'était d'abord établi planteur de caoutchouc en

(1) Paris, Stock, édit.

Malaisie ; fortune faite, il a tiré un volume de son expérience malaise, et il faut croire que le sujet n'est pas épuisé puisque, déjà, un deuxième volume est annoncé. Comme on voit, M. Henri Fauconnier est un sage, et, en outre, c'est un homme heureux. Mais ce dernier trait n'étonnera point ceux qui savent, pour l'avoir énoncé en grec et en latin sur les bancs du Collège, que la Sagesse est la première condition du bonheur. Alors je me disais que, peut être, les académiciens Goncourt avaient voulu, cette fois, couronner la sagesse, et combler par leurs suffrages un bonheur déjà si bien mérité.

Je me disais cela parce que, si l'on oublie le charmant caractère de M. Fauconnier, les mérites de son livre ne sont pas éclatants. Mais comme il est possible, après tout, que les ouvrages de ses rivaux ne fussent pas de meilleure qualité, venons en, tout de suite, au roman que l'Académie Goncourt propose cette année à l'applaudissement du Français moyen. J'hésite un peu à qualifier cela de roman — et l'auteur lui même ne l'a pas fait. Si l'on excepte la quatrième partie, *Amok*, qui est du reste la mieux venue, *Malaisie* est un livre où il ne se passe rien. Un jeune Français, Lescale, dans lequel il n'est pas bien difficile de reconnaître l'auteur, a rencontré au cours de la guerre, au milieu des plus grand danger, un étrange camarade : Rolain. Ce Rolain étonna Lescale par son attitude en face de la mort ; et puis un jour, Rolain a prononcé un mot prodigieux : Malaisie. Un grand ramage de palmes sous le ciel bleu et le sable éclatant au bord de la mer sombre ; une existence plus belle et plus pure que celle qu'on mène sous nos tristes climats ; l'ensorcellement du départ et la tentation du voyage, voilà ce que contiennent, pour Lescale, les trois syllabes de « Malaisie ». Ce n'est peut être pas très nouveau, mais enfin, puisque c'est vrai, il ne faut pas s'en fâcher.

La guerre terminée, Lescale est parti pour la Malaisie. Il y a rencontré Rolain et ils ont retrouvé leur amitié. La plus grande partie du livre se passe, dès lors, en conver

sation entre Lescale et Rolain. Ce dernier exerce sur l'autre un souverain prestige. Si grand que la personnalité de Lescale ne parvient pas à se dégager. Et Lescale, subjugué, n'arrive pas davantage à nous donner une idée nette de la physionomie de Rolain. Je n'en ferai pas un grief à M. Fauconnier. Le mystère qui plane sur le passé de Rolain (on devine seulement qu'il a eu dans sa vie un grand amour malheureux) n'est pas une chose gratuite. Nous sommes fatigués de ces romans à la française où tout est si bien expliqué que nulle question ne se pose. La vie n'est jamais aussi simple, ni aussi claire D'autre part, le mystère qui entoure Rolain est de même nature que celui, bien plus grave, qui couvre la Malaisie tout entière et forme le sujet profond du livre.

Tout serait donc très bien si Rolain et Lescale, pour nous prouver qu'ils sont des esprits libres, ne s'abandonnaient parfois à des plaisanteries d'un goût douteux. Celle-ci par exemple : « les Chrétiens sont des païens badigeonnés de judaïsme et de christianisme. Leur foi est triple et ils expliquent cette anomalie par un mystère. Ils ont une prédilection pour le Christ. Mais ils craignent Jéhovah en Dieu le Père, et ont baptisé le Grand Pan avec le nom de Saint-Esprit » (pp. 105, 106). Je m'excuse auprès des lecteurs de *La Vie Intellectuelle* d'avoir à leur soumettre de semblables pauvretés. On ne discute pas de telles assertions. Mais nous ne serions pas chrétiens si elles ne nous inspiraient beaucoup plus de tristesse que de mépris. D'autant que le problème posé est fort grave. On ne le résoudra pas avec des à peu près. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que de savoir ce qu'il y a au fond de la conscience religieuse des peuples orientaux. Il s'agit de projeter quelques clartés sur le mystère des âmes malaises. On voit coexister, chez les Malais, une adhésion superficielle à l'Islam, avec les vieilles croyances de l'animisme primitif. La même observation a été faite à propos des Berbères et de beaucoup d'autres. La plasticité de l'Islam, qui se dissimule sous les apparences d'un dogme rigou-

eux et simple, y apparaît en pleine lumière. Mais cela n'a rien à voir avec le christianisme. Pour avoir voulu tirer d'un cas particulier une théorie universelle, M. Fauconnier se condamne à être banal et faux, là où il aurait pu devenir excellent.

Toutefois je pense qu'il a une excuse : c'est son ingénuité. Et j'avoue que j'ai un faible pour les gens naïfs. Mais en toute chose la mesure importe, principalement lorsqu'il s'agit des plus mauvaises. L'idée de transporter M. Homais en Malaisie pouvait être amusante. J'ai peur que, dans son enthousiasme ingénu, M. Fauconnier ne s'en soit même pas avisé, et c'est là ce qui me navre, le comique involontaire étant toujours pénible à un lecteur charitable. Il faut bien le reconnaître, la plupart du temps les entretiens de Lescale avec Rolain nous font sourire. Je souhaite que la terre de saint Cyprien où, dit-on, il réside, inspire à M. Fauconnier quelques salutaires réflexions.

Mais enfin, dira-t-on, *Malaisie* n'est pas seulement un recueil de dialogues philosophiques. Bien sûr ! On y trouve des tableaux d'Extrême-Orient qui ne sont pas très nouveaux. La Malaisie, voyez-vous, est un sujet difficile depuis que Joseph Conrad, dans son immortel *Lord Jim*, nous en a donné une vision que M. Fauconnier n'est pas près de faire oublier.

Enfin, puisque le nom de Joseph Conrad est venu sous ma plume, l'occasion est bonne de faire observer à M. Fauconnier qu'il n'est peut-être pas impossible d'évoquer l'Extrême-Orient, ou tout autre pays, sans recourir à des histoires d'alcôve. Je veux croire que l'épisode de Palanaïa est destiné à éclairer la rencontre des races. Mais il y avait d'autres biais pour aborder ce grave problème.

Alors, que reste-t-il ?... Il reste l'histoire de l'*Amok*, qui est assez belle. Amok ! c'est l'ancien cri de guerre des pirates malais. Aujourd'hui ces terribles Malais paraissent bien doux et bien inoffensifs. Mais il arrive parfois que les vieux instincts ressuscitent. On voit alors l'homme le

plus tranquille saisi tout à coup d'une fureur sacrée. Armé d'un kriss, il massacre sans pitié tout ce qui passe à sa portée. Celui qui est ainsi possédé, on l'appelle *Amok*. Il faut le traquer comme une bête fauve, car il est insensible, désormais, à tout raisonnement humain. Or, il se trouve que le boy de Rolain, un jeune Malais du nom de Smaïl, qui nous était apparu jusque-là comme un enfant tout dévoué à son maître, et poète subtil, et danseur plein de grâce, tout à coup devient Amok. Cela remplit la fin du livre de péripéties dramatiques, qui se terminent par une fuite mystérieuse de Rolain. Comme, jadis, après la guerre, il avait quitté Lescale en lui laissant l'obsession de la Malaisie ; ainsi maintenant, il s'en va dans la jungle, et ce nouveau départ est encore plus mystérieux que le premier. Pour en avoir le cœur net, nous devrons sans doute attendre *Malaisie II*. Ce sera, je l'avoue, sans grande impatience. Je cherche en vain ce que le livre de M. Fauconnier nous apporte de nouveau. Cet ouvrage est vraiment de ceux dont on peut affirmer qu'il n'y avait aucune nécessité de les écrire. Je sais bien que c'est le plus grand nombre. Et cela excuse M. Fauconnier, mais ne le justifie pas. Quand on a fait, pour devenir un écrivain, un effort tel que le sien, on méritait d'en être mieux récompensé. Souhaitons que le prix Goncourt n'apporte pas à ce jeune romancier les tentations qu'il avait voulu fuir et que, dans sa belle retraite africaine, il écrive un jour autre chose que de simples devoirs d'écolier.

JACQUES MADAULE.

Du témoignage (1)

Ce petit livre n'est pas un abrégé à 12 fr. du grand ouvrage *Témoins* que les lecteurs de *La Vie Intellectuelle*

(1) A la N. R. F., collection « les Documents bleus ». 1 vol. 270 pages

connaissent, par le bruit qu'il a fait (ou qu'on a fait, souvent à contresens, autour de lui), et par les explications qu'en ont données notre ami Paul Cazin il y a juste un an, puis J. N. Cru lui-même dans sa conférence du 15 novembre dernier (1).

C'est une étude où Cru, ne pouvant pas (et ne désirant pas) abréger les articles critiques qu'il consacrait jadis à chaque « témoin » littéraire de la guerre, ne pouvant non plus choisir parmi eux, a voulu au contraire développer ses idées personnelles, ou celles qui lui sont suggérées par l'ensemble des dépositions analysées; il a repris et précisé les discussions ébauchées déjà très vigoureusement dans la préface de *Témoins*; il y a ajouté des discussions nouvelles et élargi le débat d'une façon qui nous semble aussi forte que sereine.

Puissent les écrivains de la tranchée qui, à la fin de 1929, se sont jetés sur leur propre notice, puissent leurs amis (ou leurs rivaux malicieux ou envieux) qui voulaient voir d'abord « comment sont servis X ou Y », et tous ceux qui ont, de bonne foi sans doute mais dupes de leur amour-propre, faussé le sens de l'enquête, négligé de lire la préface et profession de foi de Cru, transformé en accusés ou en plaignants ceux que Cru cite ou récuse comme témoins dans le procès de la guerre, puissent-ils comprendre cette fois quelle est sa position :

« La critique que nous faisons des romans dans *Témoins* ne prétend pas, dit notamment Cru, corriger les jugements de la critique littéraire, à moins que celle-ci ne sorte de ses attributions en jugeant la valeur documentaire. » Et Cru, par exemple, met si gentiment dans le même sac Dorgelès et Balzac (le Balzac des récits de guerre) que Dorgelès en doit être aussi flatté que fâché, et qu'édifié. « L'histoire ne veut pas imposer ses propres règles à l'art, mais elle se réserve le droit de n'emprunter

(1) *La Vie Intellectuelle* du 10 décembre 1930, pp. 491-495.

à l'art que ce qui répond à ses exigences comme à ses besoins. »

Si Cru, dans ses trois premiers chapitres, emprunte beaucoup à *Témoins* (en insistant sur les déformations traditionnelles de l'histoire militaire vue de haut, et la vision toute particulière que les soldats, au contraire, ont de la guerre où ils sont plongés : chapitre Ier ; — puis sur les écueils où font naufrage parfois les témoins eux-mêmes, victimes des trahisons du souvenir, et surtout des belles légendes universellement accréditées, sans parler des tentations de l'amour-propre : chapitre II ; — enfin sur la valeur comparée des diverses formes de témoignages : journaux, souvenirs, réflexions, lettres, romans : chapitre III) ; si, donc, nous retrouvons d'abord, mûries et développées, les observations du précédent ouvrage, Cru nous en présente de toutes nouvelles dans les chapitres IV (littérature et témoignage) et V (connaissance de l'homme par la guerre) ; et c'est là qu'apparaît l'ampleur de ses aperçus, la fécondité du champ qu'il défriche.

Puis, dans la deuxième partie de l'ouvrage, Cru veut montrer combien ces idées et ces conclusions sont loin d'être arbitraires et étroitement personnelles, montrer sur quels sages critères se fonde sa méthode ; (c'est en somme la méthode des sciences naturelles : observation du plus grand nombre possible de cas, comparaison et mise en valeur des faits qui se retrouvent le plus constamment). Alors il nous esquisse un tableau de la guerre : il le fait en citant abondamment une trentaine d'auteurs, sans les interrompre et sans conclure ; et surtout sans prétendre faire une anthologie ; il n'a pas choisi forcément les meilleurs, mais ceux qui illustrent le plus clairement les thèses de sa première partie.

Une bibliographie, allégée mais complétée, des ouvrages de guerre publiés de 1915 à 1930, termine le volume.

Mon but ici n'est que d'annoncer au lecteur, en gros, ce qu'il trouvera dans cette étude du Témoignage. S'il m'était permis, en citant Cru, d'insérer çà et là les réflexions

que fait naître la lecture, ce compte rendu deviendrait une brochure ; du coup j'ai pris le parti de retrancher ces pages trop longues, et sans doute infidèles à un sujet si passionnant. Pour me rappeler à la raison, j'ai le sage exemple de Cru lui-même. Il a, sur les rapports de l'art et de l'histoire, sur la liberté accordée à l'écrivain-soldat, sur l'évolution du goût et les exigences du bon sens, des lignes charmantes, que je citerai en conclusion :

« On ne pardonne plus à l'artiste certaines négligences ou ignorances. Du peintre on exige des paysages vrais, des animaux vrais, au lieu des paysages abstraits d'il y a cinq cents ans, et de ces lions, chameaux ou singes qui n'avaient aucune ressemblance avec les animaux vivants. ... Il a fallu plus de cinquante ans de documents photographiques pour qu'on peigne le vrai galop, que l'œil discerne cependant fort bien, au lieu du vol plané des tableaux et gravures d'hier... Si l'art était vraiment libre, on pourrait concevoir Corot, désireux de mettre quelques tons vifs sur sa toile, plaçant des oranges sur les saules et des fleurs de magnolias sur les chênes. L'artiste n'est donc vraiment libre à l'égard de l'opinion que dans la mesure où il s'astreint à respecter le bon sens et à peindre les objets avec un degré de vérité qui correspond aux connaissances générales de son temps... La littérature de guerre est le seul domaine où la critique, gardienne de la vérité, ne se soit jamais exercée ; les intéressés ont conclu qu'elle n'a pas le droit de s'y exercer... (Ils invoquent) une vérité esthétique supérieure à la vérité des faits. Il est évident qu'ils ne se rendent pas compte de l'énormité de leurs erreurs, ni de l'énormité du privilège qu'ils réclament. Ce privilège, aucun autre artiste ne songerait à l'invoquer, car c'est le droit à l'absurde, le droit de placer des oranges dans le feuillage des saules sous le prétexte que cela frappe l'imagination. »

André Pézard.

Coysevox

Il faudra qu'un psychologue des arts explique un jour pourquoi le public est plus fermé à la sculpture — et davantage encore à l'architecture — qu'à la peinture; pourquoi, par exemple, des gens qui ont repéré des peintres de petite importance comme Pater, si vous voulez, ou Lancret, peuvent à peine nommer trois sculpteurs du XVIII[e] siècle, et sans doute un architecte. Le fait est très singulier dans un pays où, s'il est deux traditions continues, dominantes, caractéristiques, ce sont bien celles de l'art majeur par excellence et de la sculpture, tandis que la peinture n'y fut longtemps qu'une étrangère. On doit de la reconnaissance aux éditeurs et aux directeurs de collections qui accueillent des ouvrages où le public moyen puisse étudier de si grands méconnus. Après un excellent *Puget* de M. Marcel Brion, M. Louis Gillet nous donne, dans sa collection des « Maîtres de l'Art », un *Coysevox* de M. Luc Benoist (1). Comprendra-t-on peu à peu que la sculpture n'est point *ennuyeuse* comme le croyait Baudelaire?

Méconnu, Puget ne l'est assurément qu'à certains égards, bénéficiant du renom que lui ont fait les romantiques. Comme il passe pour révolté contre la discipline de Versailles, cela l'excuse d'être sculpteur. Mais Coysevox reste pour la plupart confondu dans l'anonymat de Versailles (où l'on distinguerait bien des personnalités, si l'on voulait voir). Quelques-uns, plus avertis, l'en retiraient, parce qu'ils saluaient en lui un précurseur du XVIII[e] siècle. Plus ou moins consciemment, on prétendait naguère faire échapper les artistes au règne de Louis XIV dans la mesure où abonde en eux la vie même de leur époque! On s'émerveillait, en effet, de les voir débordants de vie, et la caractéristique de leur temps était,

(1) Plon, édit.

croyait-on, une règle oppressive de la vie. A l'opposé, des écrivains se sont rencontrés pour faire l'éloge de ce qu'il y a certainement de restrictif dans cette règle et de l'académisme où l'art classique tombe souvent. Qui sait si ces amoureux de l'autorité, des normes scolaires et de l'équerre n'ont pas trahi autant que les romantiques l'art qu'ils ont voulu réhabiliter? En tous cas nous ne croyons pas qu'il y ait livre consacré à cet art qui ne soit affecté par l'un ou l'autre de ces préjugés contraires. Ce n'est que maintenant qu'on peut s'en libérer tout à fait ; l'ouvrage de M. Luc Benoist est le premier à notre connaissance où il n'y en ait plus la moindre trace. Il a fallu pour cela, pensons-nous, le renouvellement qu'ont opéré les arts modernes. Tant dans la psychologie d'un artiste, que dans l'étude des doctrines ou des moyens techniques, un critique très averti des tentatives qui remettent en question ce qu'il y a de plus essentiel et qui avivent singulièrement la sensibilité, va plus loin que s'il s'intéressait encore aux disputes plus extérieures où les historiens se sont attardés longtemps.

Voici donc un Coysevox rajeuni et qui nous paraît très vrai, en son unité si forte, en son étonnante complexité. A vrai dire, M. Luc Benoist s'est fait la part belle, car Coysevox est l'artiste le plus attachant de son temps. Si l'on cherchait ses équivalents littéraires, il faudrait dire que son extension va de Corneille, dont il lui arrive d'atteindre la grandeur héroïque, à la Fontaine, dont il a si bien le charme que le terrible Courajod, attendri, l'appelait — songeant au prologue de *Psyché* — « le Polyphile de la Sculpture ». Il en est aussi bien le La Bruyère, incisif, aigu, âpre quand il veut, allant plus loin que pas un, plus loin que Houdon, dans la pénétration des *caractères*. N'est-il pas le plus complet de tous nos sculpteurs, au moins en l'âge classique? et si équilibré que son œuvre est parfaitement homogène, depuis les humbles travaux où l'on n'arrive pas à discerner sa contribution dans la tâche d'une équipe de stucateurs, jusqu'aux créations les plus origina-

les par la grâce ou la « fierté ». Un pareil homme est comme la conscience, très avertie, sensible et pure, de son époque. Il exprime à la perfection ce qu'elle a de meilleur, il manifeste ses limites et n'en cache pas les faiblesses. Il occupe une position centrale, d'où son histoire rien l'observe et nous la fait comprendre.

Compréhension nuancée. M. Luc Benoist possède une qualité rare C'est un don d'exprimer la complexité des objets dont il traite au moyen de phrases souples et rapides qui sont susceptibles d'autant d'interprétations que la réalité même qu'elles suggèrent. Procédé qui oblige à les agencer de telle sorte que ces diverses interprétations se présentent toutes à l'esprit du lecteur, avec leur degré propre de légitimité, et que l'on comprenne dans quelle mesure elles s'excluent et se complètent. Les thèses plus ou moins contradictoires des historiens en présence sont dépassées par le retour à la vérité intégrale qu'elles mutilent ; il n'est plus même besoin de les discuter. Le danger serait la possibilité d'équivoques. Il faut une rare sûreté pour oser tels raccourcis. C'est le comble de l'art critique, et qui se cache sous la simplicité des mots.

RAYMOND RÉGAMEY.

La renaissance du Vieux-Colombier

Rien n'est plus « actuel » que de remonter au Déluge... Je ne sais si M. André Obey y a pensé. Mais enfin son *Noé* vient à point au moment où l'on découvre en Chaldée les traces du Déluge — ou d'un déluge (1). Ajoutez

(1) Sur les fouilles de M. L. Woolley à Ur et de M. St. Langdon à Kish — et sur les textes nouveaux relatifs au déluge babylonien (textes trouvés depuis 1907 — date où a paru son *Choix de textes*) on lira l'excellent et intéressant article du savant P. Dhorme dans la *Revue Biblique* du 1er octobre 1930 (pp. 481-502).

que c'est un symbole. Les élèves de Jacques Copeau, ces aimables « Copiaus » dont on parlait tant sans les avoir vus, mais avec le désir de les voir, ont passé quelques années de recueillement et d'étude sur leur arche, qui est la terre savoureuse de Pernand-Vergelesse en Bourgogne (et où ne manque pas la vigne chère à Noé). Ayant bien travaillé, formés sous un maître admirable et devenus la « Compagnie des Quinze », ils débarquent, pleins de courage et de joyeuse ardeur, avec leurs colombes héraldiques, filles des oiseaux qui voltigèrent longtemps au fronton du théâtre, et le rameau d'olivier, messager d'espérance. L'espérance de retrouver le maître après les élèves... En attendant, Jacques Copeau les suit d'un regard paternel, mais entend ne gêner point leurs premières démarches, veut leur laisser la gloire de l'aventure et, puisqu'ils ont grandi, la chance d'explorer seuls « la terre encore humide et molle du déluge ». La franche sympathie qu'on leur a aussitôt montrée marque à la fois le regret d'une trop longue absence, la fidélité gardée au maître silencieux et la confiance qu'on doit avoir en une troupe issue de lui. Pour continuer la métaphore, je dirai que son Mont Ararat est le Vieux-Colombier.

Les Quinze nous avouent, en une page qui ne peut qu'augmenter notre sympathie, combien ils furent émus, au cours des répétitions de *Noé*, de se retrouver dans une salle qui leur est justement chère et qu'ils avaient laissée avec déchirement. Nous-mêmes, qui ne fûmes que des admirateurs et des amis, nous sentons se lever quelque émotion et de beaux souvenirs en revoyant le plateau du Vieux-Colombier, tel à peu près que l'avait construit Copeau, selon une théorie longuement méditée, — le plateau « architecturé » en dur ciment (on ne doit ici parler de « planches » que par métaphore) et les murs visibles en leur sévère nudité, l'abandon volontaire du cintre et des dessous et de toute machinerie — enfin l'inverse exactement du théâtre Pigalle et une scène comme on n'en voit nulle autre dans Paris. Pour en accroître le caractère

architectural, les Quinze ont élevé sur la scène une colonnade en bois massif, rotonde ouverte, qui est un décor immuable où se devront loger les éléments de décoration propres à chaque spectacle. M. André Barsacq nous explique qu'ainsi on a voulu donner à la scène « une figure beaucoup plus caractérisée, la doter d'une vie propre pour qu'elle impose à tous... ses lois, ses servitudes et ses exigences » ; si on lui reproche « le manque de souplesse d'un tel dispositif », il répond « qu'à notre époque d'aveulissement, trop de souplesse ne peut signifier que faiblesse et peur des responsabilités ». C'est la théorie des contraintes salutaires, et c'est quelque chose comme le poème à forme fixe en littérature (mais en littérature il ne s'agit alors que d'un jeu et d'un exercice de virtuosité) ; « tout ce qui est beau, a dit Paul Valéry, est nécessairement tyrannique », et nos jeunes artistes, en divers domaines, semblent aimer cet axiome ; il est vrai qu'il se peut comprendre de façon plus large et moins littérale ; il est vrai aussi que les contraintes ne sont réellement salutaires que si elles favorisent l'expression et servent à dégager la beauté propre d'un art et d'une œuvre, c'est-à-dire si elles ne sont pas complètement arbitraires (ainsi en va-t-il pour la danse classique ; je n'en dirais pas autant de notre prosodie traditionnelle — où maintes prescriptions sont du pur fétichisme et qui se justifieraient difficilement soit en esthétique ou en linguistique). Je ne sais à quel dessein exactement répond l'architecture des Quinze, car on ne nous l'a pas exposé en détail. Ce qui est vrai, c'est que la tendance des décorateurs les plus modernes à élever, au lieu du décor « de peintre » et de la toile coloriée, de véritables constructions scéniques, de faire vivre l'acteur dans une architecture qui ait, comme lui, « trois dimensions » et d'étager des plans qui favorisent son jeu, il est vrai que ce décor « plastique » est en soi (sinon toujours et partout...) chose fort louable. Un Meyerhold en use magnifiquement... au point d'en abuser. Mais il ne s'agit pas ici d'une architecture immuable

comme celle du Vieux-Colombier. Au surplus, n'ayant pas les renseignements nécessaires pour en discuter, je me borne à enregistrer la tentative des Quinze et à leur faire confiance...

D'ailleurs l'essentiel, en l'occurrence, c'est la pièce et les acteurs.

Ici on voit que la sympathie qu'ils ont trouvée dans le public — et tout au moins dans un public choisi — les Quinze l'ont trouvée aussi dans le monde du théâtre. Un jeune auteur — mais un auteur connu — leur a donné la pièce. Un acteur excellent, transfuge célèbre de la Comédie-Française, M. Pierre Fresnay, s'est joint spontanément à la troupe et lui a rendu le service de jouer le rôle assez difficile et assez lourd du vieux patriarche : dans un emploi assez différent de ceux où nous avions accoutumé de l'applaudir, il a réussi, par son pittoresque, sa bonhomie, sa franchise et sa sobre émotion ; ainsi le dévoûment se voit-il récompensé. Une artiste que nous avons souvent admirée dans l'ancienne troupe de Jacques Copeau et que nous aimons beaucoup, Mme Suzanne Bing, a pareillement aidé ses jeunes camarades et pris la figure de Mme Noé. Enfin M. André Barsacq, dont nous apprécions à l'*Atelier* les décors originaux, a mis son talent à leur disposition et a longtemps travaillé, médité avec eux, — joyeusement, nous dit-il, aussi joyeusement que M. Fresnay. Car tout le monde ici travaille dans la joie, l'ardeur, le désintéressement. Bonne atmosphère et c'est d'un favorable augure.

La pièce de M. André Obey orchestre à sa façon le bref récit de la Genèse. Là-dessus il est probable que les exégètes de profession auraient quelque chose à dire. Mais nous demanderons aux maîtres admirés de l'*École Biblique* qu'ils nous permettent, laissant pour un moment toute autre préoccupation, de passer, en braves spectateurs, une soirée agréable, — car M. Obey a fait là œuvre vivante et pittoresque — et même une soirée assez édifiante... On nous explique qu'on a voulu « rapprocher de

nous » le personnage de Noé, — figure d'ailleurs populaire et que l'imagination des hommes a en quelque sorte détachée du récit biblique, — en le replaçant « dans son cadre véritable », c'est-à-dire, je suppose, non pas dans un milieu « archéologique », mais humain, capable de parler à notre sensibilité actuelle et de nous émouvoir ; en un mot l'auteur et ses interprètes ont agi en poètes. Ce qui apparaît, c'est qu'en effet on a prêté au vénérable Noé un langage assez « proche de nous », pour ne pas dire un certain argot... ou même certaines vulgarités ; M. Pierre Brisson n'a pas tort de songer à la façon dont en use Delteil avec d'autres personnages célèbres, mais enfin Delteil est plein de vie, d'animation, de couleur, d'images imprévues ; M. Obey en a gardé quelque chose. Peut-être quelques facéties, moins neuves que de mettre Noé à la scène, sembleront-elles légèrement déplacées aux personnes qui ont le goût délicat, — et ailleurs elles feraient penser à l'opérette, — mais au Vieux-Colombier on n'y saurait penser. Il reste que Noé, brave campagnard, tout simple et tout franc, d'une piété profonde, droite et sans nulles subtilités, qui ne comprend qu'à moitié ce que le Seigneur lui demande et qui en est quelque peu ébouriffé, offre l'image d'une absolue confiance en Dieu, même dans l'apparent abandon. C'est la belle leçon qu'il faut garder de cette pièce.

Le premier acte nous montre Noé qui vient de terminer son Arche et qui attend le grand événement. Cela se passe dans une espèce de forêt vierge que quelques indications, quelques accessoires, deux ou trois taches de couleur et de lumière suffisent à évoquer fort agréablement. On assiste d'abord, selon l'ordre divin, à l'embarquement des animaux, qui, miraculeusement, sont devenus toute douceur et obéissance — l'ours lui-même et le lion, qui néanmoins font grand peur à Noé, car il n'a pas encore l'habitude..., et l'éléphant qui prend soin de ne pas écraser la fourmi. C'est déjà le monde renversé, avant la première goutte de pluie. Ce curieux tableau et les ingénieux « costumes »,

suffisamment stylisés, des animaux, ont beaucoup amusé. Après les bêtes, les hommes, qui ne seront pas toujours aussi dociles et aussi francs. Voici la vieille « Maman », brave paysanne, bien étonnée devant cette maison bizarre que vient de construire son homme et qui se demande pourquoi on l'a fait venir dans cette forêt. Puis, jeunes, robustes, insouciants, non moins étonnés, les trois fils, Sem, Cham et Japhet. Enfin, aimable invention de l'auteur, l'élément féminin : trois petites voisines, gentiment appelées Ada, Noéma et Stella, qui ont été conduites ici par la chatte des Noé, obéissant à son instinct et accomplissant une mission ignorée. Les jeunes gens sont, comme dans Victor Hugo, « vêtus de peaux de bêtes » ou complets du même genre ; les jeunes filles, sommairement et d'ailleurs joliment, de rafia, herbes sèches ou de ces verroteries pendantes qui servent à clore l'entrée des boutiques méridionales. Tels sont les passagers — bien stupéfaits d'être des passagers, quand une sécheresse terrible désole le pays depuis des mois et qu'on ne trouverait pas d'eau pour faire marcher un bateau en papier. Au fond, cette sécheresse n'est pas normale ; il doit y avoir de la sorcellerie là-dessous. C'est ce que vient déclarer à Noé un homme du village au nom de tous les citoyens. Cet homme — l'Homme — est admirable ; gros, pesant, farouche et sot ; un masque — ou un mufle — bestial, au rire figé ; le symbole parfait de cet épais matérialisme où s'est dégradée la race humaine et qui a excité la colère de Dieu (en vérité, nous connaissons cela — sous des mufles apparemment plus distingués). C'est M. Michel Saint-Denis, capitaine de la troupe, qui joue ce rôle, excellemment, après avoir déjà paru — ou disparu — dans la peau de l'éléphant. Le primitif ambassadeur brandit un javelot et menace Noé : on sait bien qu'il est sorcier, on l'a vu faire des simagrées, lever les bras et parler aux bêtes. Le brave patriarche essaie de lui parler morale et religion. Peine perdue. Il est trop bête pour comprendre et il rit grossièrement. Alors ce paysan, devenu pathétique, appelle la

vengeance de Dieu et il annonce à ce... — enfin à cet anticlérical du Café du Commerce — qu'il va être noyé prochainement avec toute son espèce. L'homme rit de plus belle (comme font les nôtres, qui, malgré un peu de ripolin moderne, ne sont au fond guère plus civilisés ni plus savants) et il dit : « Dieu, je m'en f... », mais il n'achève pas parce que la première goutte de pluie lui tombe sur le front, le brûle et le renverse dans la poussière. Le Déluge commence.

Animé, coloré, varié, amusant et lyrique à la fois, ce premier acte a fort bien réussi.

Les trois autres peignent la traversée ou plutôt la fin de la traversée — le premier soleil après les quarante jours opaques, mais aussi les eaux qui n'en finissent pas de baisser, enfin l'orage qui revient, mais qui ne fait que précéder le dénouement. Ils peignent surtout les sentiments des navigateurs — hommes et bêtes. Les hommes ne sont pas les meilleurs. Cette longue traversée agace leur impatiente ambition, et tant de prodiges et leur vie sauvée miraculeusement et la prophétie déjà partiellement accomplie ne les préservent pas du doute et du murmure : chose trop naturelle, les bienfaits s'oublient vite et les miracles les plus éclatants ne convainquent et ne convertissent que les hommes de bonne volonté. La révolte couve à bord... Cham surtout a mauvais esprit et fait montre du scepticisme le plus niais. Ce qui, comme on sait, ne lui portera pas bonheur (l'épisode du vin nouveau manque d'ailleurs à la pièce). L'honnête Noé a beaucoup de peine, usant de tout son optimisme et, bonhomme, tâchant de distraire son monde, à rétablir une apparence d'ordre. La Maman elle-même semble abandonner son parti... Le pauvre homme ne trouve de réconfort qu'au milieu de ses bêtes, qui le comprennent... Enfin, au moment où tout va le plus mal, la colombe lâchée apporte le rameau d'olivier (la scène est jolie). Devant l'annonce de la délivrance, le double chœur des jeunes gens et des jeunes filles se livre à une joie sans

idéalisme et à une mascarade dont le matérialisme et la vulgarité choquent fort le dévot Noé. Ces gens n'ont rien compris à la rude leçon donnée par le Seigneur (et les trois quarts de l'humanité agiront de même après des événements plus divins encore). « Le Déluge est manqué », nous dit-on, ou plus exactement selon le texte que prête M. Obey à ce patriarche : « Seigneur, c'est loupé. »

Il y a de fort bonnes choses — poétiques et profondes — dans ces trois actes, que je suis obligé de résumer un peu vite. Quant aux Quinze, ils jouent avec beaucoup de fraîcheur et en même temps de soin et de précision et surtout avec un vif souci du rythme. Ils forment parfois, comme en un drame lyrique, de curieux ensembles, des chœurs non chantants, mais parlants, — répétant une même phrase comme un motif musical — et à demi dansants, qui remplacent la musique absente (à vrai dire cette musique de scène, sous-entendue, elle serait la bienvenue en un tel spectacle et M. Obey, qui donne tant de place à la musique dans ses romans, eût sagement fait de lui en réserver une ici).

Le dernier acte forme l'épilogue qu'annonçait la plainte de Noé. A peine a-t-on débarqué, les jeunes gens, s'agrippent au pilon rocheux (décor très simplifié : une ronde protubérance, un sommet de coupole, au milieu du plateau) qui représente pour eux le centre du monde ; et ils se battent pour acquérir le droit du premier occupant, Quoi de plus naturel encore et qui ait moins changé? On leur fait observer que la terre est vaste et d'une population maintenant assez clairsemée pour que trois impérialismes s'y déploient, sans se heurter. Et, dans une scène très simple et lourde de poésie, chaque « éponyme », ayant choisi un point de l'horizon, s'éloigne avec la jeune fille élue qui sera la mère d'une race. Mais ils oublient de prendre congé de Noé... Le pauvre vieux reste seul avec sa femme légèrement timbrée. Il essaie de se consoler auprès de ses chères bêtes. Mais l'ours, qu'il aborde en

camarade, risque de l'étouffer... Hélas ! les animaux sont rendus à leur nature véritable, comme les hommes, et la trêve de l'arche est terminée. Voilà qui est désespérant. Mais rien n'abat la franche et surnaturelle confiance de Noé ! Il prend sa hache, se met au labeur nécessaire et commence de bâtir sa nouvelle maison. Essuyant ses larmes et tâchant de rire, il crie à Dieu : « Es-tu content ? » Et l'arc-en-ciel d'espoir s'esquisse sur le mur du fond.

Inégale peut-être, mais d'une forme originale et d'une belle inspiration, souvent amusante, toujours émouvante, puisse l'œuvre de M. Obey porter plus de fruit que le Déluge et servir le Vieux-Colombier rajeuni.

MAURICE BRILLANT.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † CAROLUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).

THREE DAY 428593
La Vie Intellectuelle
v.4: 6
1931
ISSUED TO

THREE DAY
428593

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

faire connaître ces différentes applications scientifique, les juger dans la lumière catholique, les utiliser, autant qu'il se peut, pour le développement harmonieux de la nature et de la grâce dans l'âme enfantine,

tels sont les buts que se propose la collection

LES SCIENCES ET L'ART DE L'ÉDUCATION

dont le premier volume sera consacré à des questions générales de pédagogie.

VIENT DE PARAITRE

L'ORATEUR CHRÉTIEN

PAR LE

R. P. SERTILLANGES, O. P.

■

Un traité complet de prédication
qui ne s'adresse pas seulement aux prédicateurs
mais à tous ceux qui veulent entendre
avec fruit
la Parole de Dieu

UN VOLUME IN-8° ÉCU, XIV-440 PAGES,
PRIX NET : 15 FR.; FRANCO 18 FR.; ÉTR. 20 FR.

LES ÉDITIONS DU CERF

J U V I S Y
SEINE-ET-OISE